

"TON ÉCHO NE MEURT PAS"

de

Xavier DELUC

On ne sait que s'aimer.
L'oublier peut tuer...

J'ai quarante cinq ans, je sens que j'aime à nouveau et toi tu aimes pour la première fois. Je ne croyais plus en ce mot pourtant je lui dois tout.

Je viens à peine de connaître ton prénom et tu es déjà mienne, Eloïse.

À tâtons, je pousse du pied la porte d'entrée. Je me retrouve déséquilibré. Tu t'accroches à ma veste en lin. Dans le couloir frais, nos deux corps brûlants tombent sans se faire mal. La porte claque, nous sourions de gêne. Je recentre ton visage fragile entre mes grosses mains pour m'assurer que tu n'es pas un simple rêve. Le rouge te monte aux joues, tu es si jeune. Nos yeux brillent de voir l'autre s'impatienter de la même chose. Nos bouches se rapprochent laissant nos langues se délecter à se dire tout ce qu'on ne sait pas encore de nous. Plus fougueux encore que debout, nous nous unissons sur le carrelage. Tu me susurres à l'oreille que tu veux plus encore. Voilà que je suis prêt à redire oui à tout, moi qui dernièrement, me complaisais à dire non. Nos inédits charnels se déchainent.

Dès ce premier jour, nous devenons un tout indissociable.

J'ai quarante cinq ans, j'aime à nouveau et tu viens d'aimer pour la première fois. Cette petite différence ne nous affecte pas, en tout cas pas pour l'instant...

Onze ans après.

Une île dans un monde trop agité.

C'était ce que nous avions de plus précieux après nous. Ce manoir en granit, ses cinquante hectares vallonnés et son lac bleuté. J'allais oublier la petite chapelle, sans doute parce qu'elle me hante désormais.

Au vingt et unième siècle, nous vivions un peu décalés avec les restes de la culture de mes ancêtres comme tapis de jeu.

Seulement quand le jeu s'arrête, tout perd subitement de sa valeur.

Privilégiés, nous le savions. Mal barrés, nous l'ignorions. Je le réalise quand il est trop tard. Je suis terrassé par ta mort.

Je me retrouve à présent dans cette propriété Écossaise avec un flic sur les bras. Malgré son échelon élevé, le commissaire Dewill est à la cave pour ce qui est d'élucider l'enquête, en tout cas il ne semble pas pressé de trouver. De plus, ses visites sont tellement en décalage avec ce que je ressens que ses questions me font lui répondre n'importe quoi. Le pire est qu'il semble satisfait par mes explications incongrues. Il faut dire qu'il a un rêve secret : écrire un polar. Il se sent coupable de ne l'avoir jamais fait. Et c'est ce même coupable, il y a quelques jours, qui m'a tendu dédaigneusement sa carte de police devant mon visage décomposé. Ce qu'il aime par-dessus tout durant ses enquêtes, c'est filmer les indices avec son téléphone portable. Il constitue des fichiers vidéo avec la gueule de ses suspects et celle des témoins. Témoin je le suis, mais je n'ai pas envie de lui expliquer ce que je sais. Je n'ai pas la tête à ça. Je fais semblant de l'écouter, en fait je pense à toi Eloïse. Plus rien ne compte autour. Tu vibres en moi plus encore que mon cœur ne bat. Peu importe où aille ma pensée, ce flic minable continue de parler, de parler. Il est même allé jusqu'à me raconter ce qu'il trafique le soir chez lui sur son ordinateur. Monsieur fait un montage des images en confrontant témoins et meurtriers dans des situations les plus inattendues. Sur le terrain, il va jusqu'à filmer la victime. Seulement dans cette affaire, il n'y a aucune trace de la victime. C'est bien ce qui l'interpelle et lui donne une raison de vivre. Moi, c'est de ne pas pouvoir caresser ta chevelure auburn une dernière fois qui me tue. La voix nasillarde de ce flic est toujours là pour me sortir de mes absences. À l'entendre, il serait même prêt à quitter son métier de poulet pour réaliser enfin son rêve, seulement pour cela il lui faudrait une intrigue. Il s'en veut de ne pas avoir l'imagination machiavélique de ses proies. Ses meurtriers sont plus imaginatifs que lui, c'est bien ça qui le rend jaloux. Il lui manque une idée.

Son baratin me saoule comme celui de cette vendeuse ce jour d'automne où tu m'avais entraîné à contre cœur dans un grand magasin de chaussures pour t'acheter des bottines. La marchande nous bombardait de paroles pour te vendre absolument un modèle Italien. On ne l'entendait même plus à la fin, on se regardait, éternels complices et on s'embrassait fougueusement. Elle s'en était arrêtée net de caqueter pour disparaître dans l'arrière boutique chercher une autre paire. Nous en avons profité pour nous enfuir avec nos éclats de rire.

J'ai beau désert ce monde que le commissaire ne cesse pas pour autant de baragouiner par dessus ma rêverie.

-« Bien sûr, je pourrais copier le schéma meurtrier du plus bel assassin que j'ai arrêté, seulement je déteste les contrefaçons. »

Son haut débit verbal n'est qu'un leurre pour mieux laisser son regard pointu me sonder à mon insu. Je ne suis pas dupe, mais après tout si ça l'amuse. Moi, plus rien ne m'amuse. Sa façon de partir en tournant en rond me confirme qu'il n'en restera pas là. Sa troisième visite me réservera quelle surprise ? J'aimerais espérer qu'il ne reviendra jamais, mais je crois qu'on ne pense pas pareil.

Bien avant les intrusions de ce virus voûté d'un mètre soixante-dix et bavard comme un soap opéra, notre vie nous ressemblait assez. Tout ne paraissait pas idyllique, mais le reste l'était. Tu avais appris à me connaître, à tolérer certains traits brisés de mon caractère. J'évitais à admettre tes défauts. Et plus le temps passait plus tu savais que je te mentais à ton sujet. Nous nous aimions encore beaucoup. Ce n'était pas tes sauts d'humeurs qui m'agaçaient le plus, mais le monde extérieur. Avant de te connaître, je me faisais déjà de moins en moins à cette société désarticulée. Depuis notre union, ce désaccord ne faisait qu'empirer. J'avais la certitude que c'était lui, ce broyeur de douceur de vivre, qui allait tout gâcher.

Mes rares escapades à Édimbourg pour soumettre mes ébauches à mon éditeur suffisaient à elles seules à m'asphyxier. Le palais d'Holyrood, cette fierté de mon Écosse, n'y suffisait plus. La confusion prenait le dessus. La foule égarée m'horripilait. Les rues saturées de boîtes de conserve à quatre roues, y compris la mienne, finissaient par me vriller les nerfs. Seul le nom d'Édimbourg en gaélique écossais continuait encore de m'envoûter : Dun Eideann.

Tu me reprochais de trop souvent râler contre la modernisation chaotique. Tu avais sans doute raison car le progrès n'a pas que du mauvais. C'est vrai, d'ailleurs grâce à Internet je pouvais sortir de moins en moins. J'avais quantités d'informations et de documentations à portée de main. Je pouvais rester chez nous à enraciner des histoires sur le papier : des mondes où je n'avais jamais mis les pieds.

On s'isolait trop aux dires de nos amis. Ces remarques nous faisaient rire car pour nous c'était l'inverse qui se passait. Dans ce manoir du XI^e siècle au pied du Green Hill, en pleine campagne du sud-ouest de l'Écosse, non loin d'Heck, nous vivions heureux.

Heck d'ailleurs qui veut dire « zut ». Je le prends comme signe prémonitoire de mes regrets actuels.

Éviter les foules me convenait parfaitement. Il faut dire que je me sentais de plus en plus impuissant devant ce glissement de terriens. Ces derniers temps, je ne reconnaissais plus les miens.

-« Le monde s'étouffe. Et c'est nous le monde. »

-« Je n'aime pas quand tu es grave », me répondais-tu.

Alors je m'efforçais de garder mes pénombres pour mes récits.

De chez nous, j'arrivais à mieux oublier les secondes qui passent trop vite. Comme si l'heure chez soi n'était pas la même que celle d'une montre qui sillonne la ville.

Est-ce à cause de cet éloignement de tout que notre vie a chaviré ?

Je n'avais d'yeux que pour toi. Je me focalisais sur ton corps. Le monde pouvait bien s'écrouler. Seul notre bonheur comptait. Aimer me faisait remettre mes responsabilités à demain. Seulement demain ne m'attendra pas. Le drame qui est arrivé l'a attesté.

Nous étions sans doute devenus un peu vieux avant l'heure. De vieux capricieux qui recherchaient l'introuvable en eux : la liberté de l'enfance.

Comme les enfants d'ailleurs, tout n'était pas toujours au beau fixe. Quand notre union mutait en volcan qui se réveillait, tu avais pris pour habitude d'aller te réfugier chez ton père dans les Highlands. Je m'y pliais. À mon grand regret, il fallait bien que tu passes par les grandes villes pour rentrer, toi qui n'aimais pas le train. J'imaginai ta voiture s'arrêter dans des endroits prétendus modernes, moi je les ressentais préhistoriques. Je détestais l'idée de te savoir seule à une station-service sous les arches hurlantes d'un périphérique crasseux. Je te voyais aussi te garer dans un parking obscur d'une galerie marchande souterraine. Je me faisais l'idée d'un lieu où on y vendait tout, même de l'eau en poudre à diluer dans un verre d'eau pour en faire un verre d'eau, le comble de la consommation. Ma hantise que ce monde démonté puisse un jour t'accaparer me rongait. Il y avait pire encore, c'était que tu me reviennes accoutumée à cette toxine de vivre à la mode des agglutinés. Ce n'était pas la peur que tu pourrisses mon monde qui me mettait dans ces états puisque mon monde t'appartenait. Non, je craignais que tu deviennes accro, en manque d'agitation chronique.

Qu'aurai-je pu faire alors pour t'empêcher de retourner là bas respirer à l'envers, slalomer entre les merdes de chiens jusqu'à t'habituer à être moins respectée qu'une bagnole ? J'appréhendais que tu me reviennes sans que je te reconnaisse. Toi qui étais si authentique.

Oui, je voulais que tu ne sois qu'à moi.

Quand tu me rentrais sans me prévenir, évidemment, tu riais de me voir inquiet pour rien.

Toi : « J'adore ici, c'est extraordinaire ! »

Tu posais nonchalamment tes sacs sur le divan de la bibliothèque, tu croquais dans une pomme. Par un baiser furtif, tu posais une touche de ton nouveau rouge à lèvres sur ma bouche. Le temps que j'en apprécie le goût, tu avais déjà repris les lieux comme si de rien était. Ébahi, je te regardais enfilier tes habitudes, bien que je te préférerais quand tu ôtais tes bas. Je retrouvais docilement tes mouvements s'emparer de moi. Et toi, tu soupirais de me voir planté debout à t'observer. Puis la vie au manoir retrouvait son rythme. Tu prenais soin des lieux. Je me remettais à écrire, enfin de moins en moins.

Quand je pense que je m'inquiétais que tu ne me reviennes plus alors que c'est sur place que le mal a eu lieu.

Je n'ai rien senti venir au sujet des rosiers. Ai-je vu plus qu'il ne fallait ou ai-je déformé ce que j'ai vu ? Je doute fortement de mon objectivité, je ne suis pas flic après tout. J'ai quand même mené mon enquête à ma façon et ce, bien avant ta disparition. Mais la façon du cœur n'est pas la meilleure investigatrice.

Je ne vois pas comment j'aurai pu éviter cette issue malheureuse. Eh puis je ne suis pas le seul en cause dans cette histoire. Que tu te sois foutue de moi, passe, mais que tu aies joué à un jeu où j'en ignorais même les règles, ça non. La vraie racine de ce qui a causé cette maudite spirale m'échappe. Il faut dire que je déteste quand quelque chose me glisse entre les doigts autant que tu haïssais quand ton indépendance se sentait menacée. En tout cas, tu m'as mis hors de moi.

-« Ca, tu aurais pu l'admettre. »

Je me mets à parler seul, je n'aime pas ça, mais c'est plus fort que moi. Je récidive.

-« Et toi, tu n'y étais pour rien bien sûr. »

De toute façon pour te faire reconnaître un faux pas, il fallait... Il ne fallait pas surtout.

Et ce putain de quotidien qui cherchait à éteindre notre passion en y glissant subrepticement nos laisser-aller insignifiants. Mes ridicules pets au lit te faisaient me tourner le dos. Tes occasionnels légers ronflements devenaient impardonnables à mes yeux. Mais notre amour arrivait tant bien que mal à surmonter le moche de l'autre.

Je pourrais accuser aussi la météo qui se détraque pendant que j'y suis. Mais je crois surtout que notre dégénérescence sentimentale a eu lieu tout simplement parce que je ne te suffisais plus. Je ne dis pas que tu ne m'aimais plus, mais à mes yeux tu ne devais aimer que moi rien que moi. Puisque tu me l'avais dit sincèrement un jour.

-Tu es l'homme de ma vie.

Si ma soif d'exclusivité était une maladie, j'avoue que parfois elle se vivait de façon très agréable. Seulement dès que cet amour fusionnel a commencé à se fissurer imperceptiblement, le mal est devenu incurable.

Et voilà qu'en plus l'harmonie de vie s'effritait à cause de la beauté d'éphémères pétales, il faut le faire. Ton amour pour ces fleurs, je n'avais rien contre, mais ce que ça sous-entendait m'obsédait jusqu'à me ronger. Je n'aurai jamais dû te proposer de faire construire cette magnifique serre sur le flanc du parc. Je suis le coupable, oui, coupable d'avoir donné le coup d'envoi pour ma torture grandissante.

Quant à toi, Eloïse, comment as-tu pu te transformer en victime ? Toi qui les détestait plus que tout.

Aujourd'hui j'erre avec toutes ces pensées en boucle qui retracent dans le désordre ton arrivée au manoir jusqu'à ton funeste départ. À croire que le manque de toi a éclipsé toute logique ici bas.

Quoi qu'il en soit, nous avons vécu des années intenses sans ménager aucune humeur. Nous avons engendré des moments inoubliables, mais nous avons négligé une chose : comment vivre quand l'un de nous deux viendrait à partir ?

Et voilà que c'est moi le gagnant de la finale, celui qui pourrait se sentir fier d'avoir obtenu un sursis devant la mort. Je me sens surtout perdu : pas envie de mourir, pas besoin de vivre. Subitement la vie me rappelle la télé réalité. Mais qui a tapé 1 pour que je reste en vie ? Je suis désormais condamné. Je me retrouve jouant les mystiques en position de genuflection, espérant bêtement une réponse qui me vienne du plafond fissuré.

Je ne veux plus jamais quitter la petite chapelle tant que tu ne reviendras pas, Éloïse.

Ma tête enfouie dans mes mains terreuses, je resterai vissé à jamais au pied de cet autel délabré. Le moral écrasé par les voûtes, la conscience harcelée par le doute.

Un Christ vermoulu m'épie du haut de sa douleur inégalable. Ce concours du supplice me déplaît. Je laisse ce que je haïssais le plus pouvoir un jour me posséder : le sort.

Si tu me voyais, tu rirais, non pas de me voir prier, mais d'implorer à genoux pour que tu reviennes.

Résignés, mes yeux se ferment enfin. Je cherche l'obscurité au fond de mes orbites, mais je vois encore trop. J'entrevois par cœur les chemins où nous aimions nous promener. C'est insupportable. Tu te réinventes sous mes paupières inertes. Comment résister à ta beauté, même quand elle n'est plus que virtuelle? Je me laisse finalement guider dans ces faux hier encore plus vrais que ce qu'ils étaient.

Ton écho ne meurt pas. Je nous revois. Nous étions rois.

Moi, acharné à écrire une histoire sur les haines farouches des Écossais contre une Angleterre trop arrogante.

Toi, occupée dans notre chambre à perpétrer le mystère de ce que peut être une femme quand on ne la voit pas.

Mon stylo saigne le papier sans relâche. J'aime écrire à la main avant de tout remettre en ordre sur mon ordinateur.

Tu n'es plus là haut. Ta voix douce résonne dans le couloir derrière la bibliothèque où je me trouve.

Il faut que je continue. À croire que les batailles n'aiment pas faire de pause quand on les écrit. Mais tes mots me parviennent, bien qu'ils ne me soient pas adressés. Tu demandes à Charlotte la gouvernante qu'elle te serve un thé russe dans une heure. Une fois de plus, tu me séduis sans pour autant me viser.

Mais c'est quelques minutes plus tard, page 111 que j'envisage un rêve impossible pour mon héros : une Écosse indépendante qui réveillerait jusqu'à Wallace en personne. Je n'ai jamais mis les pieds dans les Highlands, il faut dire que tu m'en as tellement parlé. Et le fait que ton père adoré soit natif de ce lieu légendaire me donne encore plus envie de te séduire à travers cette histoire. Mon engouement subit pour une révolte sur le papier me dépasse quand mon stylo se met à refuser l'obstacle. La phrase reste en suspend.

Ta simple main posée sur mon épaule est venue me rappeler que la vie existe aussi en vrai.

Je quitte l'imaginaire pour rejoindre tes charmes. Je me rends à toi : gracieuse. Fier déserteur, je pose ma plume guerrière. Tes gestes descendent, mes yeux se rendent. Mon stylo roule sur le bureau. Je me cabre contre tes hanches loin de mes champs de bataille. Tes doigts roses se glissent jusqu'à mon ventre. Désolé, camarades aux kilts menacés, je ne vous porte pas secours. Oui, je trompe mon clan en empoignant ta taille. Mon héros se retrouve dans une sale posture, figé en hurlant « À l'assaut ! » quand je sors tes seins frêles de leurs voiles. Adieu mes amis, je n'écris pas votre suite. Tu t'assois délicatement sur mes cuisses. Oubliez-moi. Ta fougue m'enivre. Loin de la page, mon cœur transpire.

Le feu de la cheminée nous rougit d'impudeur. Je t'allonge sur les dalles ocre. Tu renverses ton visage. J'aborde ton rivage. Tu soupîres en gémissant. Nos différences s'entremêlent. Nous sommes encore plus liés que de l'encre sur une page.

Quel beau plaisir éphémère, tu m'offres ton sourire immaculé, celui qui te borde d'une tendre absence. Je me tends. Tu me serres fort. Je nous tiens. Tu te cabres. Je te donne. Tu gémis. Je me brise. Nous partons.

Nos yeux brillants de plaisir errent sur les poutres du plafond. Nous rejoignons cette insondable trêve. Un état sans guerres, nos postures loin de la paix, l'amour est autre chose...

C'est le feu qui a orchestré la soirée, tamisant nos sens de lueurs vacillantes. Nos deux corps abandonnés respirent du même souffle. Nos deux âmes comblées se plaisent à croire que l'amour résout tout. Alors pourquoi s'inquiéter ? Porté par ma plénitude, toute la nuit, j'ai écrit jusqu'à la page 213, te regardant dormir près du feu.

Oui, nous étions rois. Enfin jusqu'à cette maudite page 213.

-« Non ! »

Quelle hantise que de me retrouver frigorifié dans cette petite chapelle vide d'espoir. Sans y croire, je lève la tête. Rien pour me réchauffer dans cette épave renversée. Adieu mon Éloïse, même si je t'ai bien revue, tu n'es pas là pour autant.

J'ai cru apercevoir les années défiler, mais c'est le même hiver ancré qui m'attend. Une impasse imprégnée de chimères, le butoir des paumés, voilà où je suis.

Je perds la foi, là où il ne faudrait surtout pas.

Un grincement dans mon dos me fait me retourner. La porte à double battant claque férocement. Le vent gelé s'engouffre dans l'allée centrale pour flageller mon visage de feuilles givrées. Si c'est encore ce flic, je lui hurle dessus pour m'avoir dérangé dans ce moment de recueillement.

Je me dégage lourdement de ce butoir, oubliant même de me signer. Méfiant, je me glisse dans l'entrebâillement de la porte. Aucune lampe torche aveuglante de la police n'est là pour m'accueillir et pourtant je suis ébloui de refaire surface. J'abandonne la petite chapelle pour me livrer à quel diable désormais?

Je ne vois que du silence.

Sans cause, je dévale ce chemin froid. Tout est comme avant. Mais en y regardant bien, quelque chose semble s'être ajouté.

Mon regard se méfie. Mon pas réapprend.

Une onde impalpable, une force mystérieuse aurait envahi les lieux. Je ne décèle pourtant pas le moindre décalage dans la nature.

Quand j'aperçois tout au bout du sentier, mon cheval harnaché. Il m'attend. Qui l'a équipé ?

Ma peur d'être assailli par cette atmosphère manipulée me pousse à grimper sans plus attendre sur ma monture. Je l'éperonne férocement pour fuir cet ennemi transparent. Nous galopons à faire s'envoler nos crinières. Plus je m'éloigne du danger, plus je sens l'angoisse me gagner. La vitesse ne suffit pas pour me calmer. Le vent se met à siffler comme jamais.

C'est là que j'entends : « Essayons. »

Mon cheval doit comprendre la même chose car il fait une embardée. Sa ruade me flanque au sol. Je suis sonné. Un bref instant, tout frémit, de la nature jusqu'à mes pensées.

Ma monture vient poser son nez contre mon front pour s'excuser. Je ne connais que les femmes qui puissent être féroces de la sorte et ensuite savoir si bien se faire pardonner. Étendu, recouvert d'un ciel enroué, je refais surface péniblement parmi cette neige qui s'est approprié mon parc.

Je me relève tel un morceau de la nature arraché par une tempête.

Tirant mon cheval par les rênes, je revois ma demeure telle qu'elle a toujours été avec le sentiment pourtant qu'elle n'a jamais existé.

Une idée étrangère à mon monde s'empare de moi. Et si c'était toi qui m'avais parlé sur le chemin tout à l'heure ?

Moi : « Tu as dit d'essayer. Essayer quoi ? »

Aucun son de ta voix pour remplir ce vide insupportable. Je refuse ta mort en poussant un cri digne de mes ancêtres en péril. La façade du manoir reste de glace.

C'est bien devant ce perron que tu m'es apparue pour la première fois. Tu venais pour m'interviewer sur mon deuxième roman, « Idées de traverse ». Je te revois encore arrivant à pied, préférant traverser le parc plutôt que de prendre l'allée. Tu te réjouissais que tes ballerines soient perlées de rosée. Je buvais un café sur les marches. Alors que mon cigare cubain ne désirait jamais être gâché, toi, tu ne t'es pas gênée pour le vexer. Tu es venue me déranger et ça n'a ne m'a pas dérangé. Une autre que toi serait repartie sans avoir eu même le temps d'ouvrir la bouche. Tu portais une jupe bleue à pois blancs, ce qui te vieillissait un peu. Tu devais l'avoir fait exprès car tu étais si jeune. Je dirai dix-huit ans pour me rassurer. Je ne te l'ai jamais demandé. Des lunettes nénuphars sortant tout droit d'un blockbuster hollywoodien voilaient ton regard sauvage qui n'osait se mettre à nu. Dans ma tête, tu étais déjà nue.

Le fronton du manoir s'en souvient trop bien lui aussi. Jaloux, je lui tourne le dos. Voilà une chose que ce flic ne pourra jamais filmer : mes souvenirs.

Il faisait si chaud. Nos éclats de rire si libérés que même les malheureux contre-jours ne parvenaient pas à nous enlaidir. Je ne me souviens plus de ce que nous nous disions. Je crois que nous parlions pour masquer notre impatience de voir qui embrasserait l'autre le premier. Tu t'es mise à éclater de rire en me voyant me lever, m'asseoir puis me relever pour t'offrir un café. À partir de cet instant, je ne voulais plus que du bonheur. C'est toi qui avais raison, se réjouir devant des détails insignifiants de la vie donne envie de vivre. J'avais pourtant bien décidé ces derniers temps de ne plus tomber dans le panneau de l'illusion amoureuse. À vouloir le meilleur pour mes conquêtes je leur faisais endurer le pire. Alors autant ne rien promettre et empoigner l'instant. J'en étais réduit à cette lâche conclusion. Sorti de cet embouteillage de relations sans lendemains, j'avais pris la brettelle de sortie des blasés pour finalement me retrouver au bout du chemin devant toi. Je ne souhaitais plus qu'une chose : que tu restes à jamais dans ce parc emmuré.

Ce n'est pas ton journal qui t'en empêcherait puisque tu l'avais inventé, ce Scotland Leave. Tu avais décidé de te faire passer pour une journaliste juste pour m'approcher. Tu n'as jamais fini ton interview. L'entrevue est devenue à vie jusqu'à la semaine dernière. Aujourd'hui c'est ton absence qui construit mon agonie.

Ce que je vois au sol me ramène sur terre avec l'impression d'y revenir dans un autre état. Ca remettrait en question toute la formation académique d'un bon policier, j'en suis sûr. Ça, mon flic n'a jamais dû le filmer. Des traces toutes fraîches de tes pas dans l'épaisse neige. Jusque là, rien d'anormal, mais à mieux regarder, ce sont les mêmes premières marques de tes chaussures sur mon sol. Elles auraient fait fondre la neige par endroits ? Mais il y a onze ans de ça et c'était au printemps.

Je compte jusqu'à dix, épelle mon nom, me récite mon adresse pour vérifier que je n'ai pas perdu la tête. J'envisage presque d'appeler le commissaire pour élucider ce non-sens.

-« Je préfère en avoir le cœur net avant d'alerter qui que ce soit. »

Je parle tout seul de nouveau, ça ne me rassure pas.

Cet événement semble aussi embarrasser le ciel. On dirait que le soleil a froid, qu'il manque à son devoir tant il fait sombre tôt. Je n'ose pas rentrer chez nous, ça fait d'ailleurs quatre jours que je n'y ai pas remis les pieds. Quatre jours à me morfondre dans la petite chapelle. Au fait, le commissaire n'est pas revenu me déranger ? Je réalise que c'est les vacances de Noël. il doit y avoir un père Noël dans la police aussi.

Mon cheval se régale à brouter le fourrage que je mets dans sa mangeoire. Dans l'écurie, un courant d'air fait onduler mes cheveux.

Toi : « Essayons. »

Mon cheval hennit. Mes mains lâchent la fourche qui s'étouffe sur la paille. Mes jambes se mettent à trembler. Vais-je être une victime à mon tour ? C'est quoi cette histoire ? Qui veut que mon cœur s'arrête net ?

Moi : « C'est toi, Éloïse ? »

Cette fois c'est avec clarté que j'entends ta voix tourbillonner dans la stalle.

Toi : « Essayons. »

Puis ta voix se répète en s'éloignant vers l'extérieur.

Intrigué, je quitte le box et marche à grands pas comme attiré vers le lac gelé.

Moi : « Éloïse, Éloïse ! »

Pas de réponse.

-« Essayer quoi ? »

Tu dois encore être là. Tu ne peux pas être morte car ton caractère était si fort qu'en nous quittant, tu aurais provoqué une tempête inoubliable qui aurait tout balayé sur son passage. Et cette voix, à plusieurs reprises, je n'ai pas rêvée. Je regarde intensément tout autour du lac, un vol de canards sauvage, rien d'extraordinaire. Je ressens néanmoins quelque chose d'indescriptible, une sensation inconnue.

Je t'ai pourtant bien vu agoniser il y a dix jours. Tes ultimes balbutiements étaient pour me dire au revoir : « Je t'aime Brian, je nous aime. Ce n'est pas un après, juste un nouveau maintenant. »

La douceur de ton regard noir et la paix de ta bouche contredisaient tout ce que j'avais pu lire, entendre ou m'imaginer sur la mort. Tu étais sereine, c'était toi qui me rassurais. Savais-tu que quelque chose de terrible me guetterait ?

Moi : « Essayer quoi, de ne pas craquer c'est ça ? »

Je reste à guetter la moindre anomalie, cherchant la faille dans ce puzzle parfait qu'est la nature en hiver.

Je n'ai pas dit à la police que je t'ai vue mourir dans mes bras, elle m'aurait accusé. C'est si facile. Il y a tant d'hypothèses possibles que je laisse les experts découvrir la chute et m'annoncer le pire. Je n'ai pas dit non plus à ce cinéaste raté de flic où ton corps se trouve. Un, je sais qu'il aurait été déçu d'en savoir trop, trop vite. Après tout, il faut qu'il amortisse l'achat de son téléphone portable. Mais la vraie raison est que je ne veux pas voir la section scientifique te toucher. Je ne peux pas me faire à l'idée que qui que ce soit d'autre que moi aie le moindre contact charnel avec toi. Souviens-toi, même quand le facteur te serrait la main, je me retenais de l'engueuler. Cette attitude possessive de ma part t'a fait rire au début, moins vers la fin.

Et puis j'aime bien voir ce flic me rassurer en me faisant croire que ce n'est peut-être qu'une fugue de ta part. C'est comme quand on sait que l'autre vous ment et qu'on acquiesce quand même. Comme toi en fait, il y a deux ans, je te voyais préparer ton numéro, mais je te laissais faire.

Je me plaisais à voir où ça nous mènerait. J'osais croire que tout finirait par rentrer dans l'ordre. Malheureusement je n'étais pas maître de la trajectoire.

Que voulait dire aussi ton ultime déclaration quand tu t'éteignais dans mes bras ? Il faut que je trouve ce qu'est ce « nouveau maintenant ». Et si c'était là. Des indices sembleraient me l'annoncer.

Moi : « Essayer de comprendre, c'est ça ? »

L'obscurité est en train de vaincre la journée. À force d'épier la nature givrée c'est elle qui m'a eu. Resté planté devant le lac gelé, mon corps se sent soudain imbibé par l'humidité et mes pieds se sont enfoncés dans le sol. J'essaie d'avancer, mais je m'enlise encore plus. J'arrive difficilement à me dégager en laissant une chaussure dans cette boue glaciale. Une Lobb en plus, j'aurais préféré sacrifier ma vieille paire de Church's. Je tourne le dos au lac quand ta voix refait surface.

Toi : « Essayons. »

La panique me prend, je cours presque à cloche-pied vers le manoir. Je n'ose pas me retourner de peur de te voir m'apparaître sous une forme peu habituelle. Essoufflé, ahuri, j'arrive devant notre manoir.

Je referme brutalement la lourde porte d'entrée derrière moi, je fonce me réfugier dans la bibliothèque et m'enferme à double tour. Ma respiration exagère pour assourdir ma terreur. Je me mets à parler seul espérant convaincre tes fantômes que je suis très occupé.

Moi : « Drôle de journée ! Ah ça fait du bien de se retrouver chez soi. Quel froid de canard dehors ! »

Mon petit jeu cesse net quand je constate qu'un chien géant est planté sans démordre devant moi.

Moi : « Merde, je t'avais oubliée. Excuse-moi, ma belle. »

Rien de paranormal, c'est Toundra, ma chienne. Elle pousse de petits gémissements. Sa queue est anormalement cachée sous son ventre maigre. Elle a honte de quoi ?

Je vois que les boiseries qui couvrent mes murs ont été lacérées par ses griffes. Je m'approche pour tâter les dégâts. Toundra s'éloigne en cherchant refuge là où elle sait pourtant que sa grande taille l'en empêchera. Ses pattes arrière font basculer le guéridon, ton vase en cristal de bohème se brise. Ma chienne se met à trembler. Elle a peur que je hurle. Je ne dis rien.

Je me sens comme elle, piégé dans ce monde au vernis trop anormalement cordial. Petit à petit, elle sent les odeurs de ma mauvaise humeur s'estomper, ce qui la convainc de venir timidement se blottir dans mes bras. Elle croit trouver là une consolation, mais c'est moi qui m'agrippe misérablement à ses longs poils réconfortants.

J'avais délaissé Toundra combien de jours ? En perdant Éloïse, j'ai oublié que ma chienne faisait partie de ma vie.

Je suis étonné aussi de voir que le feu crépite fortement dans la cheminée. À part mon barzoï, personne d'autre n'a accès à notre ancienne forteresse d'amour, enfin je n'en suis plus sûr. Notre refuge de tant de détours où tout semblait être animé par nos gestes, nos rires, nos états d'âme. Ce n'était pas pour toujours. Pourtant je l'avais toujours cru.

Ce dont je deviens convaincu, c'est que les flammes essaient de me dire quelque chose. Les craquements des bûches semblent contenir un message. Les sifflements des sèves étouffées mettent l'accent où il se doit. Je ne décrypte pas tout de ce dialecte enflammé, mais je m'en imprègne de l'essentiel : tu me conjures de te regarder. Tu serais dans le feu ?

Je ne décolle plus mes yeux bleu acier de cette fournaise féérique. Je me surprends à bouger, ondulant comme les flammes les plus grandes, jusqu'à les dépasser. Je danse au pied de la cheminée. Cela me détend. Ma culpabilité semble lâcher prise. Je me sens ensorcelé par tes brûlures. Mon chien aboie, craignant que je ne devienne un feu follet. Je rigole, étourdi par cette communion inattendue, swinguant contre les appels d'air. Des filets de fraîcheur me rappellent que je m'égare. Je reviens vers toi, lumière d'enfer. La passion ne peut être qu'entière. Le tourbillon de ce tango en solo est à deux doigts de me désincarner. Mais pour atteindre cet état sans chair, il faudrait que j'aille plus vite.

Moi : « Essayer. »

Alors mon pas de danse accélère. Je virevolte. Il me manque si peu pour défier les lois de la nature et te rejoindre. Je crois que j'ai compris ton souhait.

Moi : « Tu veux que je te rejoigne ? »

Au centre d'un tournis le plus extrême, je trébuche et m'écrase dans ton fauteuil préféré. Je l'ai toujours vu recouvert d'un tartan, lamellé de tant de bleus, un cadeau de ton père. La tentative de nos retrouvailles a échoué. En sueur, à quelques fractions de temps de toi, je me sens toujours loin mais déjà moins seul.

Moi : « J'aurai essayé. »

Toi : « C'est à moi de te rejoindre. Me vois-tu ? »

-« C'est bien ta voix alors. »

-« Me vois-tu ? »

-« Non. »

-« La voix passe, c'est déjà ça. »

-« Oui, oui, la voix passe, continue. »

-« Il y a du chemin. »

-« Tu es vivante ? »

-« De mon côté, ça grésille quand tu parles. »

-« Se parler à travers les flammes, ce n'est pas idéal
il faut dire. »

-« Ne recommence pas à râler. »

-« C'est quoi la supercherie ? »

-« Moi, je te vois. Tu devrais prendre une douche. Ce n'est
pas bon de se négliger. »

-« Tu me sembles si près. »

-« Pourtant je ne peux pas te toucher. »

Je caresse le vide et ne sentant rien, je bouge mes bras
dans tous les sens en brassant l'air.

Toi : « Je te perds. »

Moi : « Éloïse ! »

J'ai beau chercher ce que cette manifestation pourrait être,
ça me dépasse. Je me creuse les méninges pour me heurter au
terminus de mon intelligence. Je ne peux pas penser plus
loin. Quant à toi, tu as passé la frontière des humains
pourtant tu m'as parlé et je t'ai répondu. Cette situation
me fascine sans pour autant me rassurer.

Ma seule ressemblance avec le policier, c'est qu'il est
cartésien. Il faut que je me raisonne, me transformer en
profiler pour humer d'éventuelles pistes. Il va bien falloir
que j'élucide ce mystère avant que le commissaire revienne.

Je n'ai pas envie qu'il se mette à douter de ma santé mentale. Ce serait si facile de m'inculper ainsi. Je préfère encore être filmé sur son téléphone portable et monté en boucle sur son ordi.

Comme les yeux d'une femme savent se clore à l'extase, les braises s'apaisent. La plaque de fonte refait surface et me dévisage. Une femme noircie fait de la balançoire. Un homme obscur près de l'arbre la courtise, ignorant la fumée. Il a un brin de paille à la bouche, un brin ininflammable ; depuis deux siècles qu'il le mâchonne, il faut dire. Je n'avais jamais bien regardé ce bas-relief sur ce théâtre masqué de suie. J'ai pourtant passé ma vie ici.

Je me sers un verre de whisky tout en caressant machinalement mon barzoï qui semble remis de sa solitude, lui. Surpris, il tourne sa gueule attendrissante vers moi quand il m'entend parler seul. Je brandis mon verre dans l'air.

Moi : « À la tienne, mon amour. »

Un tintement de cristal contre mon verre s'entend. D'où vient ce son ? C'est sans doute la petite pendule qui a sonné un coup au même moment. Ou alors, c'est dû à ma fatigue.

Même devant l'énigme, j'ai toujours su chercher le fait. Mais là, les lois physiques semblent devenir de plus en plus hors-la-loi. Tu ne m'as pas répondu pour autant. Il faut peut-être que ce soit toi qui parles la première pour que ça marche. Si je dois attendre que tu daignes bien m'adresser la parole, ça promet.

Devant tant de questions, le sommeil conclut sans me donner de réponse. Je m'assoupis avec les dernières braises. Je m'endors avec personne, enlaçant pourtant la terre entière dans mes bras béants. Je ne sais plus que je vis quand je dors. Il se passe pourtant tant de choses que j'ignore.

La balançoire, inerte, suspendue à une branche seule dans le ciel, me dévisage. C'est alors que le flic filme le couloir vide où il entend ta voix lui expliquer ce qui s'est réellement passé. Il enregistre ton témoignage, mais il aimerait bien capturer ton visage ce serait une preuve irréfutable que tu n'es pas morte car son téléphone mobile marque la date des enregistrements. Bredouille à piéger l'image de ton fantôme, il me demande des photographies de toi.

Le commissaire : « Ce sera plus crédible comme rapport si on voit sa tête en même temps qu'elle parle, sinon, on ne me croira pas. »

Moi : « Mais vous voyez bien qu'elle ment. Ça ne s'est pas passé comme ça. C'est elle qui est partie la première vers l'écurie. »

Le commissaire : « La victime est quand même bien placée pour parler. »

Moi : « Mais qui vous dit que c'est elle puisque vous ne la voyez pas ? »

Il se marre.

Le commissaire : « Et c'est parce que je vous vois que je dois vous faire confiance ? »

Moi : « Mais ce n'est pas moi ! Demandez à Charlotte, j'étais avec elle quand le drame a eu lieu. Elle vous l'a déjà dit. »

Le commissaire enfile un bonnet de père Noël et me salue en aboyant.

Je me réveille, stupéfait, sous les yeux pétillants de mon chien qui aboie pour réclamer sa promenade habituelle.

Moi : « Couchée ! »

Toundra se fait soudain discrète. Elle se couche en boule comme si elle voulait que je ne la voie plus, elle qui est pourtant si grande. Je me sens minable de lui avoir crié dessus. Quand je pense que cet abruti a aussi filmé ma chienne. Elle a failli lui bouffer son portable pour la peine. Il ne la soupçonne pas non plus, j'espère. Elle qui a toujours été notre point de réconciliation quand plus rien n'y faisait. C'est Toundra qui semblait toujours tout faire pour qu'on finisse par rire de nous, de nos mines trop sérieuses, de nos engueulades futiles. Il lui suffisait de s'asseoir entre nous alors on la remarquait, conscients de la futilité de notre querelle. On ne voyait plus qu'elle. Adieu nos divergences qui nous faisaient argumenter si féroce. À ce moment-là, il ne se passait pas une fois où l'un de nous deux ne dise « elle est trop mignonne » et n'aille la caresser. Le plus récalcitrant de nous deux finissait par faire de même. Nos mains se croisaient dans ses longs poils soyeux, nos doigts s'enlaçaient et l'harmonie revenait.

C'est l'aube. Une aube givrée. Le feu n'est plus que cendres vaincues.

Je me lève sans m'être jamais vraiment couché, le visage fripé, la barbe rousse qui me conquiert depuis ton départ.

Mes longs cheveux, devenus amers, confirment que mes yeux se sont perdus dans des airs sévères. Je sens que ma mine défaite te rend victorieuse, Éloïse. Je vois bien que ton absence te fait encore mieux régner.

Moi : « Si, si, si. »

Attiré par l'introuvable, je suis décidé ce matin à ne plus craindre tes apparitions, mais à mettre au clair ce mystère. Je me décide à mener l'enquête pour défier le commissaire. Je me vois déjà lui amener le meurtrier sur un plateau juste pour voir sa tête. Je quitte le salon pour traverser ce couloir interminable aux céramiques bleutées. Je me sens conquérant de l'inconnu et prêt à tout pour le découvrir. C'est la nuit qui m'aura mis dans cette disposition d'esprit. Pourquoi, comment, je ne veux pas le savoir. La quête est plus forte que la raison.

Je monte dans la salle de bain. Tous tes produits de beauté sont resté là. Ils envahissent le lavabo, en rang comme une belle armée. Je fais couler le pommeau de la douche, me déshabille et me glisse sous l'eau fumante. La buée s'accapare progressivement la baie vitrée. Nu comme ma solitude, je voudrais que l'eau me lave du passé. Mais une anomalie me sort de ma pause. Je me frotte les yeux, non pas parce que le savon me pique, mais à cause de ce que j'aperçois. Un cœur se dessine en effaçant de la buée.

Moi : « Comment tu fais ? »

J'ai à peine fini ma phrase que le paravent de verre explose. Je crie de stupeur. Je prends ma bouteille de shampoing pour m'en servir de matraque au cas où tu m'attaquerais. J'enjambe avec précaution le tas de bris de verre au pied de la douche. Je glisse, mais me rattrape de justesse au lavabo. Je souffle tout en me regardant dans le miroir. Je ne vois que de la buée là aussi. Je passe ma main pour enlever cette condensation envahissante. J'ai beau frotter la glace reste opaque.

Moi : « Pour quelqu'un qui aimait de moins en moins que je te dérange dans la salle de bain, tu t'amuses bien, on dirait. »

Au début quand je m'immisçais dans la salle de bain, tu te faisais encore plus sensuelle, profitant de la serviette de bain pour laisser juste le haut de tes fesses me narguer. Ta chevelure trempée se plaisait à s'ébrouer. Tu me dévisageais par dessus ton épaule et ta cambrure s'accroissait légèrement. Je n'avais plus qu'à poser mes mains sur ta taille et la serviette tombait. Le reste nous appartenait. Ces derniers mois, à peine je poussais la poignée de la porte que j'entendais ta voix sans pitié me déconseiller d'essayer.

Toi : « Je n'ai pas fini de me préparer. »

Moi : « J'ai envie de toi. »

-Plus tard.

Ce « plus tard » voulait tout dire, ça y est tu me faisais ramper. Comment l'envie peut-elle s'amoindrir ? Reste l'excuse suprême de se dire que tout va bien quand même car l'amour continue dans la tête. Ce qui se passe surtout c'est que les têtes ne se disent plus ce qu'elles pensent vraiment. Elles installent des codes sociaux ou des politesses qui étouffent la franchise des âmes.

D'un revers violent de ma main droite, je pulvérise la queue leu leu de fioles de tes parfums, tes crèmes du soir, tes masques du matin, ta brosse à dent électrique, tes anti cernes, tes vernis à ongles. La multitude de petits récipients valdinguent et se brisent au sol. Les liquides divers se mélangent. Je me penche sur le carrelage pour prendre une poignée de cette potion multicolore. Je la badigeonne avec jubilation sur le miroir.

Moi : « Je te préviens. Tu ne m'auras pas comme ça. »

Le téléphone de la maison sonne. Je m'essuie les mains à toute vitesse et dévale les escaliers. Je décroche.

Moi : « Eloïse ? »

La tonalité discontinue indique qu'il n'y a plus personne au bout du fil. Je raccroche. Puis je décroche à nouveau.

Moi : « Je te préviens, je ne vais pas qu'essayer désormais, je vais trouver. »

Je raccroche, fier d'avoir pris le dessus.

Me voici plus propre, habillé de façon un peu dépareillée, mais ça fait du bien de temps en temps. Je passe à cloche pieds près de la cuisine pour aller chercher une paire de pompes quand deux poules s'envolent de la longue table patinée. Trois œufs frais m'attendent. Affamé, je les fais frire machinalement sur la poêle. Je trouve un beau morceau de pain préservé sous un torchon au motif en carrés rouges et blancs. Après tout, une seule chaussure me suffit. Je change de cap pour m'asseoir et apprécier ce petit déjeuner. Mon café est délicieux. Je suis prêt à te voir arriver, m'embrasser dans le cou comme tu sais si bien le faire le matin.

Je te revois te servir ton thé tout en me parlant en douceur de la belle journée qui nous attend.

Toi qui te lèves bien avant moi, tu sais tout de l'humeur du jour avant même que je le sache arrivé. Je te regarde, rayonnante de sensualité.

Maintenant c'est différent, mon regard trempe au fond de mon bol. Aucun signe de toi. Tu as pourtant les clés de nos relations désormais. Tu en abuses, évidemment. Je commence à comprendre ton petit jeu. Il faut dire que j'avais quasiment décelé toutes tes petites ruses de ton vivant.

Moi : « Tu n'aimais pas ça alors aujourd'hui tu te venges, c'est ça ? »

La porte du micro-ondes s'affale brutalement.

Toi : « Mais oui mon chéri, bien sûr mon chéri. »

Les dernières gouttes de mon café ont du mal à passer. Je me contiens pour ne pas t'envoyer balader, et vers où d'ailleurs ? Une chose est sûre, c'est que mes soupçons concernant une démarche parallèle de ta part n'étaient pas sans fondements. Tu veux en venir où exactement ? Je le saurai. Je m'aventure à dire quelque chose pour vérifier si ça continue.

Moi : « Comment ça va ce matin, ma chérie ? »

Pas de réponse. Tu cherches à me faire douter puisque tu sais que je n'ai jamais cru à ces choses-là.

Moi : « C'est bien ça ? »

Les objets ne me parlent pas, ils sont nés muets à jamais, c'est bien connu. J'essaie de me rassurer comme je peux en tripotant la cuillère. Je regarde dans son reflet pour voir si tu ne te caches pas dans mon dos. Je ne vois que le normal : les murs couleur amande de la cuisine. Pourtant le feu hier m'a bien fait danser ?

Moi (à moi-même) : « Tu délirés mon gars. »

Là, mon chien glapit étrangement dans le couloir. Il semble dire : « Essayons encore. »

C'est ta voix. C'est bien toi. Je dérape sur le parquet et fonce derrière ce nouveau cache cache. Je devine une ombre paniquée qui me fuit à l'angle du salon. Mais ce n'est que mon barzoï qui glisse en montant quatre à quatre les marches encaustiquées. J'ai beau l'en dissuader, Toundra continue de façon entêtée à grimper cet escalier ancestral. Pas tant pour poursuivre l'animal, mais surtout afin de savoir ce qui le tracasse, je monte avec toute ma force d'âge au premier.

Il ne me manque plus qu'un flingue pour jouer au parfait flic. Je reste subjugué dans l'encadrement de la porte. Une lumière scintillante d'infimes boules dorées enrobe notre chambre. Ça dépasse toute beauté. C'est une élégance intemporelle qui envoûte la pièce. C'est si attirant que partout où je pose mon regard fasciné, je ne trouve que réconfort. Cette ambiance surnaturelle cherche à me dompter. Impossible de résister à tous ces scintillements. Je me surprends à m'adoucir. Il faut que je me reprenne si je ne veux pas me laisser hypnotiser. Je veux bien communiquer avec cette force, mais pas me faire mener par le bout du nez, même si c'est toi, surtout si c'est toi d'ailleurs. Tu vois très bien ce que je veux dire.

Malgré tout, je pénètre les lieux à pas de velours, craignant d'être happé à chaque instant par cet éclairage sacré qui a pris l'ascendant. C'est toi qui fleuris de toute ton âme, sans artifices. Tu es divine. Je m'avance avec tant de précaution vers la fenêtre que Toundra ne bouge plus, craignant d'être réprimandée.

Voici que cette pâleur nacrée me parle. Je masque ma torpeur.

Toi : « N'aie pas peur. Je n'arrive juste pas à me montrer. Il est encore trop tôt. »

Moi : « Tu peux revenir ? »

Toi : « J'aimerais, la prochaine tentative sera peut-être la bonne. »

Trop de lumière et cette voix déformée qui me sature les oreilles, je suffoque. Je cherche de l'air alors que le monde en est plein. J'arrive au balcon. Les dragons sculptés sur les côtés de la rambarde te défendent encore. Tu me reviens pour mieux me blesser bien sûr. Je vois le chêne centenaire au milieu du parc avec la balancelle qui bouge. Il n'y a pourtant pas de vent. Je me retourne, la lumière n'est plus dans la chambre, en tout cas, elle est devenue commune. Moi qui croyais trouver des pistes sur les raisons de ta mort, je suis en train de découvrir le processus de ton retour. Ça devient une enquête inversée : ne pas trouver le criminel, mais faire revenir le mort. Voir passivement du fantastique dans les films, passe, mais en direct, mes yeux ne sont pas conçus pour. Un grincement de porte et je me mets à grimper sur la rambarde du balcon.

Toi : « Ne saute pas. »

Moi : « Je ne voulais pas à vrai dire, je... »

- « Tu quoi ? »

Ce n'est pas le moment que mes jambes flagellent. Le sol m'attend innocemment comme un crocodile patiente la gueule ouverte.

Moi : « Je ne me sens pas si capable de vivre un tel envoûtement. Tu finiras par faire ce que tu veux de moi. »

Toi : « Tu écris sur les guerres, mais tu as la trouille d'un courant d'air surtout. »

-« Oh, ça va, hein ! »

-« Pourtant je ne suis pas méchante. »

-C'est vrai, même plus douce qu'avant. »

-« Quoi ? J'étais moins bien de mon vivant ? »

-« Si je ne peux rien dire, ça sert à quoi que tu sois morte. »

-« Tu peux parler, mais j'ai le droit de me défendre, non ?

-« Qu'est-ce qu'on dira au commissaire si tu reprends chair ? Que c'était un premier avril en plein Noël ? »

-« Méfie-toi, il n'est pas si stupide que tu le crois. »

-« Pourquoi tu... ? »

Voulant redescendre sur le balcon, je glisse lamentablement, arrivant in extremis à me cramponner à la gouttière de granit en contrebas de la chambre. Me rattrapant comme je peux, je m'érafle le bras. Un peu de mon sang dégouline dans les veines du chéneau. Je regarde en bas, le sol enneigé zigzague. Au-dessus, Toundra s'est dressée sur le rebord du balcon et m'appelle en aboyant. Je la regarde, vexé, moi son maître dans une posture si peu héroïque. Je lâche prise. Je sens Toundra diminuer et le sol blanc me tendre hypocritement les bras. Tant de flashes me viennent à l'esprit en si peu de temps. Combien de millénaires à descendre si vite ? Je vais crever. Il faut bien que ça arrive un jour. Je n'aurai plus ton démon pour me hanter, après tout.

Le choc résonne creux. La terre dure rejette mon corps comme un élément indésirable. Tout tourne. Puis les formes, les couleurs et les sons se remettent à leur place. L'atmosphère pesante a disparu. Il me fallait peut-être ce choc pour que tout revienne dans l'ordre. Désensorcelé, je respire. C'est la première fois que ton départ me soulage. Les bras étendus au sol, le dos collé à la terre, les yeux perdus dans le ciel, j'éclate de rire.

Je réalise que j'étais juste en train de vivre le syndrome de quelqu'un qui essaie de reconstituer l'être cher disparu. Je me servais des souvenirs, de mes envies de t'entendre me parler. Je voulais légitimement te réinventer. C'est un phénomène on ne peut plus logique que de tenter de combler ce vide du manque de toi, mon amour. Il n'y a rien de grave à tout ça finalement. Même le commissaire le comprendrait si je lui expliquais. C'est classique comme comportement, ça me vexerait presque. Je me redresse, rassuré, soulagé de ne pas avoir dérivé vers la folie.

Je frotte mon pantalon couvert de neige et pousse un long soupir de soulagement. La vie semble m'appartenir à nouveau. Je dirai même que cette épreuve m'aura permis de faire mon deuil plus rapidement. Finalement, ce n'est pas plus mal, pourquoi pleurer l'être cher disparu trop longtemps ? Je n'ai pas envie d'aller me remettre à écrire pour autant, mais des idées me reviennent.

Moi : « Je t'ai pleuré, c'est vrai, mais il est temps que je me reprenne en main. Tu serais la première à me le dire, j'en suis sûr. Tu n'es plus, tu n'es plus. Qu'est-ce que tu veux que je te dise. »

Seulement à peine mon premier pas crisse-t-il sur la poudreuse que ta voix vient démentir mon diagnostic.

Toi : « Je me démène et tu me réduis à rien ? »

J'en rougis d'avoir pu t'imaginer si peu tenace. Toi qui as toujours su me tenir tête jusqu'à ce que tu aies gain de cause. Je fais des enjambées plus rapides pour essayer de te faire continuer de parler puisque l'heure est aux explications. Une pensée me traverse l'esprit : « Je t'aide à revenir et tu te fous de moi, c'est quand même la meilleur. »

Toi : « C'est plutôt moi qui te maintiens en vie, non ? »

Je me rends compte que tu lis dans mes pensées. Là, je sais que je n'aurai plus jamais la paix. Détestant pourtant faire des excuses, surtout à toi, je me sens obligé de rattraper le coup.

Moi : « Ça m'amuse comme un petit fou, ce colin-maillard pour adultes. Ah si, qu'est-ce qu'on rigole. »

Une feuille morte se pose sur mon visage. J'ai bel et bien entendu ce qu'elle me souffle à l'oreille.

Toi : « À d'autres. »

Ma politesse n'aura pas tenu longtemps.

Moi : « Tu es quand même très chiante quand tu t'y mets. »

Toundra arrive en trombe. Elle aboie de joie, se roule dans la neige puis bondit sur moi en posant ses pattes boueuses sur mon torse. Qu'est-ce qui lui prend de me pousser comme ça ? J'essaie de me dégager d'elle comme de toi. Tu te sers d'elle pour me dire quoi ?

Toi : « Tu ne vas pas t'en sortir comme ça toi non plus, crois-moi. »

Moi : « Y en a marre, montre-toi ! »

J'essaie de faire taire ma chienne en serrant ses mâchoires. Elle piaille.

Toi : « Pauvre mec ! »

Moi : « Ça suffit, j'ai dit ! Couchée ! »

-« Tu es encore debout, tu as de la chance, toi. »

-« Pourquoi, tu es comment, toi ?

-« Sans dessus dessous. »

-« C'est drôle. »

-« Pas toi. »

Entouré d'ennemis invisibles pour me faire douter de tout, je sens que je vais craquer. Un merle pouffe de rire. Les frissonnements des feuilles du chêne me huent. Toute la nature serait complice ? Je rejoins la balançoire malgré ce tourbillon d'hallucinations quand un lapin détale entre mes jambes. Ses petites pattes laquées de flocons s'ébrouent.

Moi : « Tu deviens lui aussi ? »

Toi : « Fais-moi écouter quelque chose de rare. »

À contre cœur, je sifflote maladroitement « Imagine all the people... ». Je sais que tu adores cette mélodie. Tu la fredonnes avec moi.

-« Nous allons faire de grandes choses ensemble désormais. »

-« Je ne demande pas qu'elles soient immenses. Juste du bonheur à portée de main, ça m'irait très bien. »

-« Simple désormais, promis ? »

-« Oui, mais avec ton corps ce serait encore plus simple, non ? »

-« Ou sans le tien ? »

-« Faut voir... »

Tu éclates de rire.

Mon cœur bat anormalement. J'ai peur d'y passer, pourtant à t'écouter, ça semble l'idéal pour te retrouver. Je cache ma trouille, jouant le sage qui déambule dans son parc, mais je me méfie de toute la nature qui semble m'épier. Si au moins ce flic passait me voir, ça me ferait une compagnie. À tout bien réfléchir, non. Car tu serais capable de nous embrouiller encore plus. La propriété toute entière me possède. Ta mainmise est partout.

Moi : « Tu me fais chier. Trop c'est trop. »

Le pire c'est que je ne peux en parler à personne. Un, il n'y a personne. Deux, je ne dois en parler à personne. Trois, je ne veux voir personne. Et puis ces moments surnaturels sont inexplicables.

Et si le monde avait totalement changé lors de ma retraite dans la petite chapelle. Si une guerre bactériologique avait tout anéanti sauf où je vis. En quatre jours, elle aurait créé des mutations chimiques de la nature. C'est pour ça que les animaux parlent, les arbres m'expliquent, les pierres m'ordonnent. J'inspire fortement et expire doucement pour tenter de me calmer. Ça doit jouer sur ce qui m'entoure car la nature retrouve un semblant de cohérence. L'hiver est de retour. À l'exception d'un pétale de rose qui se pose sur la paume de ma main droite. C'est lui qui rigole ainsi ? Cette lamelle crisse sur ma peau pour en sortir un ultrason raffiné néanmoins pénétrant.

Toi : « Relax, no stress. »

Je tends mes bras, ferme les yeux pour ressentir ce frisson à fond. C'est la voix grave de mon monde intérieur que j'entends : « Si mon grand-père n'avait pas fait construire cette petite chapelle, enfant, je n'y aurais jamais prié, j'aurais agi. »

Je vois furtivement en moi ce qui, plus tard, aurait alors pris place : l'incantation des vents. J'aurais joué de la cornemuse sur des rochers noirs escarpés, face à la tempête qui décoiffe l'océan. Je m'y vois sans jamais pour autant l'avoir fait. Mon église aurait dû être la voûte céleste, c'est la plus grande qui soit. Nous y aurions joué, protégés par tant de dieux. Je n'ai pas eu l'enfance qu'il fallait pour te garder. J'accuse mon éducation. L'époque ne s'épaule plus des mêmes accords.

Je me sens pris dans cet aujourd'hui qui me tient, étouffé par ce manque de poésie qui nous broie tous. Mais globalement la bourse est en hausse, tout va pour le mieux. « Globalement », c'est le mot à la mode actuellement. Avant c'était « dans l'ensemble » et puis il y a eu « tout bien considéré ». Quand j'étais petit j'entendais souvent le mot « n'est-ce pas ? ».

La brise, elle, me souffle tes mots du jour.

Toi : « Et toi, tu n'y es pour rien comme d'habitude. »

Moi : « Donne-moi une autre idée de la vie au lieu de m'accuser. »

-« Comment tu la vois ? »

-« Je la vois par obligation. »

-« Tu aimerais voir quoi à la place ? »

-« La même chose, mais avec plaisir. »

La balançoire se fige. Férocement, un avion à réaction crève le ciel gris. Ses réacteurs me hurlent : « Essaie de trouver le plaisir alors. »

Ça va trop loin. Je ne peux plus me croire. Si quelque chose s'est dérégulé c'est bien chez moi. Non, il n'y a pas eu de guerre chimique, ni même ton appel mystique. Résigné, à genou sur la neige, je m'avoue que mes diverses hypothèses n'étaient là que pour mieux cacher mon véritable mal. J'ai bel et bien pété un câble. C'est horrible. Pourtant c'est la seule conclusion possible. Que va-t-il m'arriver ?

Un bruit de klaxon me sort de mon flip. Je suis pris en flagrant délit d'excentricité. Quel que soit le conducteur de cette limousine, il ne me le pardonnera jamais. Voir le maître des lieux à genou au milieu de son parc enneigé, ça fait tache.

Même si tout s'est figé dans mon monde, la terre ne s'est pas arrêtée de tourner pour autant. Je n'avais pas pensé à cette éventualité, me retrouver parmi d'autres. Je ne parle pas du flic, lui c'est autre chose. Je ne le connaissais pas avant et je suis obligé de me méfier systématiquement de lui, de par sa fonction. Mais les autres, ceux qui t'ont aimée, ceux qui me rappelleront que tu n'es plus, ceux qui me regarderont comme perdu. Et ceux qui me jugeront même s'ils se savent pas mieux pour autant. Sur quoi dois-je m'appuyer ? Je me sens déshumanisé, incapable désormais de m'intégrer.

La main de l'homme fait des signes exagérés depuis la place du conducteur. Je réponds à l'intrus par un geste timide tout en cherchant quelle attitude adopter le temps que la voiture se gare devant le manoir. Je tremble et manque de salive. Je transpire en plein froid. Mes pas piétinent sur place. La vue de l'intrus me glace. Pire que je croyais, ils ne sont pas qu'un. Raides comme deux inconnus qui se rencontrent pour la première fois, ils n'attendent que moi. Un homme et une femme ensemble, quel drôle de binôme.

Je ne me presse pas, tout en étant bien obligé d'aller les voir. L'idée de fuir me traverse l'esprit, mais je ne veux pas les inquiéter, non pas par dignité, mais parce qu'ils sont très commères. Et à cause de leurs racontars, je suis certain que la rumeur deviendra si grande que ça en fabriquera mon clone. Et je ne voudrais pas tomber nez à nez avec cette pâle photocopie de moi dans l'avenir. J'ai assez de toi qui me poursuis.

Le mieux est de vivre ouvertement mon utopie. Au pire, ils me plaindront. J'entame alors une explication avec toi comme quand nous marchions des heures dans les tourbières de Long Shyle. Je joue à prendre nos deux voix.

Moi : « Tu m'en veux d'avoir été jaloux. Je voulais que tu n'aimes que moi. Ça te va ? Aimer d'où tu es, ça veut encore dire quelque chose au fait ? »

Toi : « Les mots ne peuvent pas dire ça. »

-« Peut-être, mais les chercher rassure. »

-« Tes mots t'ont trop accaparé surtout. »

-« Ça va être de ma faute bientôt. »

-« Tes romans devenaient des paravents, empêchant nos yeux de se croiser. »

-« Mais non, je t'aime encore quand j'écris. »

-« Moi aussi, même quand tu m'imagines avec un autre que toi. »

Toundra devient complice en nous suivant docilement.

-« Un jour, j'irai dans les Highlands, qui sait, serrer la main à ton père. »

J'éclate de rire car je vois que tu n'y crois pas beaucoup.

Le couple qui m'attend impatiemment constate avec un étonnement parfaitement mal contenu que je parle tout seul.

Lui : « Bonjour, Brian. »

Tout en gardant son sourire forcé, sa femme ne me ménage pas.

Elle : « On meurt de froid. Tu le fais exprès ou quoi ? »

Tout ça sent l'amitié grinçante. Ils ne me font pas rire du tout. Je sens que je ne pourrai plus tenir une conversation sociale comme avant. Je le voudrais bien pourtant, mais rien ne sort. Je les regarde avec un curieux détachement. Ils en restent plus niais qu'étonnés. J'ouvre la porte du manoir et entre dans notre royaume sans m'occuper d'eux. Ils se regardent interrogativement et me suivent machinalement.

Absent, je leur sers un verre : un scotch pour l'homme, une liqueur de myrtilles pour ta sœur.

Elle : « Il faut te faire une raison. Éloïse a... »

Moi : « Quoi Éloïse ? »

-« Rien. »

-« Ah bon ? »

Elle jette un œil inquiet vers son mari.

Lui : « La police n'a pas encore mis fin à l'enquête. Tout reste possible. Jusqu'à présent elle n'est que portée disparue. »

Elle : « Et malheureusement il faut aussi se préparer à envisager le pire. »

Moi : « Le pire reste à venir. Le moins pire est passé, toujours pareil. »

Lui : « Si on peut t'être d'un moindre réconfort... »

Elle : « C'est terrible. »

Moi : « Ah bon ? »

Je n'ai que ces mots à la bouche : « ah bon ». Rien d'autre ne vient, mais ça fait son effet. Ils s'interrogent de plus en plus du regard. C'est marrant à voir.

Elle : « Je peux passer te rendre visite régulièrement si tu veux. »

Moi : « Ah bon ? »

Silence.

Moi : « Pourquoi vous faites ces têtes-là ? Elle n'est pas partie. Hein Éloïse ? »

Elle : « Ah bon ? »

Lui : « À quoi bon se faire du mauvais sang avant l'heure.

Elle : « Il a raison, elle doit être encore vivante. »

Moi : « Elle vous embrasse. »

Lui : « Ah bon ? »

Moi : « Je n'ai pas dit qu'elle était vivante, juste qu'elle était encore là. »

Lui : « Ah, je vois. »

Moi : « Non, on ne peut pas la voir, enfin pas encore. Elle essaie, mais si on tend bien l'oreille, elle vous cause. »

Elle : « Euh, le mieux, je crois, est de te laisser te remettre encore de ce moment difficile. »

Ils sont devenus encore plus incompréhensibles que toi Éloïse. Ils veulent partir, mais ne bougent pas. Eux aussi ont changé. Ton départ aurait vraiment tout fissuré. Je me surprends à converser de nouveau avec toi. Je me fais tellement chier avec eux, il faut dire.

Moi : « Je les aimais bien aussi, surtout son mari. Il ne voulait jamais contrarier ta sœur. Il était prêt à se faire passer pour un menteur plutôt que de l'entendre le sermonner. »

Le couple est stupéfait et reste muet devant ces propos loin des convenances.

Moi : « Quel dommage de s'obstiner à vivre ensemble quand on ne s'aime plus. Quel gâchis, ils pourraient refaire leur vie, non ? Eh bien non, ils dorment cul à cul, s'ignorent et nous rendent visite comme s'ils étaient un couple exemplaire. Finalement c'est eux qui sont morts et ne le savent pas encore. Ils attendent peut-être que la police leur annonce qui des deux a tué l'autre. Quelle mort horrible que de vivre sans vie. Ils n'en croiront pas leurs yeux quand ils l'apprendront. »

L'homme avale son scotch d'une gorgée, ce qui ne lui ressemble pas. Elle, elle reste la bouche posée sur le bord du verre à pied, tel un oisillon qui aurait peur de se noyer dans une coupelle d'eau. Elle toussote.

Lui : « Mon pauvre Brian. »

Moi : « Ah bon ? »

Elle : « Viens, mon chéri. »

Lui : « Oui, ma chérie. »

Ils posent fébrilement les verres sur le guéridon et partent sans plus attendre.

Lui : « Au revoir, Brian. »

Moi : « Ah bon ? Déjà ? »

Elle donne la cadence quand elle aperçoit le vase brisé au sol.

Elle : « Tu as cassé le vase d'Éloïse ? »

Moi : « On a eu une scène de ménage, rien de grave. »

Lui : « Viens ma chérie d'amour. »

Moi : « Ca ne vous arrive jamais de vous disputer ? »

Elle : « Ca ne regarde personne. »

Lui : « Il vaut mieux y aller ma chérie. »

Moi : « Au revoir sa chérie. »

Elle part vers la sortie en cognant du talon. On dirait une chèvre paniquée qui tente de rester debout sur du parquet cérusé. Son mari me tend la main, mais elle ne lui laisse pas le droit de finir son geste.

Elle : « Viens, qu'est-ce que tu attends ? »

Il la rejoint, jouant le parfait penaud. Il sait bien comment ne pas avoir d'ennuis, mais ne sait plus comment vivre ses envies.

De la fenêtre, je dis adieu à leur voiture qui paraît partir plus vite encore qu'eux. Le fait de regarder par la fenêtre me rappelle un moment de notre vie. Je parle encore tout seul.

Moi : « Tu t'étais absentée quelques instants pour revenir poser ta main chaude sur mon épaule. Je découvrais que tu étais nue. Tu avais pris ce bain chaud pour mieux t'offrir à moi. »

J'éclate subitement en sanglots, ma tristesse est sans fond.

La bibliothèque entière est floue. Je dois me rendre à l'évidence, je suis devenu fou.

Moi : « Non ! »

Les oreilles de mon barzoï se dressent, sa gueule s'incline tendrement. J'en pisse de rire dans mes larmes. Je caresse ma chienne.

Moi : « Heureusement que tu es là. Tu es si mignonne. »

Tout en la caressant, mon regard se calle sur l'ordinateur. Je laisse ma chienne sur sa faim et ouvre le couvercle du monstre électronique. Je tape « paranormal » sur le moteur de recherche. Je double clique. La petite roue de couleur tourne. Un portail d'infos se déroule sous mes yeux. Je mets mes lunettes pour voir si la société bien pensante a laissé une place pour me donner une lueur d'espoir sur le sujet. J'ouvre un site : « témoins de l'impossible ». Quand une tête de mort recouvre tout le texte et clignote en alarme. Une annonce m'indique qu'un virus a fait un bug du système.

Moi : « Salope ! »

Toi : « Ordure ! »

Pas de place pour le répit, le scintillement alternatif du lustre de cristal me sort de ce nulle part. Je me précipite dans le couloir, plaque ma main sur l'interrupteur. Le luminaire n'en fait qu'à sa tête. Alors je cogne sur ce putain de bouton électrique. La lumière grésille de plus en plus.

Et si c'était moi le fantôme ? Je serai en train de chercher à contacter le monde des humains qui ne me peut plus me capter. La preuve, mon beau-frère et ma belle-sœur avaient l'air si inquiets en me revoyant. Tu serais vivante et moi je serais en train d'essayer de franchir le voile des disparus ? Je voudrais revenir sur terre ? Je ne sais plus. Cette insoutenable sensation me pousse à palper mon corps pour me convaincre que je fais encore bien partie des vivants. Seulement personne ne sait si de l'autre côté le toucher est le même.

Moi : « C'est quoi ce bordel ? »

Tes taches de rousseur m'apparaissent en pointillés, imbibées dans les motifs du papier peint. Une nouvelle empreinte de toi dans ma mémoire refait surface.

Ce jour-là, ma plume flânait sur mon carnet secret que tu prenais pour un simple carnet de notes.

C'était une de nos rares sorties. Cet après-midi d'un été si chaud sur la côte près de Stewarton dans le Sud, tu peignais une toile sur le soleil qui se couchait. L'orange crépusculaire, ah ça, tu l'avais réussi. Je me délectais à l'oisiveté pendant que tu peignais. Les bancs de sable de l'Orchardton Bay te plaisaient tant. Assis à quelques pas de ton chevalet à chercher des mots sans vraiment vouloir les attraper, tel un chasseur qui n'a pas faim, je t'épiais. J'étais persuadé que tu me peignais, mais tu n'avais laissé que le soleil couchant se refléter sur ta toile. La lourdeur de la chaleur prenait le dessus sur nous, rendant petit à petit nos sens irritables.

Tu n'y étais pas pour rien non plus, mais ça, tu ne l'admettras jamais. Nous guettions en secret le clash. Qui craquera le premier dans cet indisposant face à face ? Chacun cherche à sonder la pensée de l'autre mine de rien. Après cette guerre muette des mauvaises ondes, la plénitude apparente devait inévitablement s'enrayer.

Autant la peur peut être mortelle, autant l'ennui peut tuer.

À coup de sous entendus nous cherchions désormais à nous démasquer mutuellement. Tu m'as laissé regarder ton huile. Je n'y figurais pas alors que ça faisait trois plombs que je posais, mine de rien. À t'entendre, je m'étais sacrifié pour ne pas faire d'ombre au soleil sur le lin. Il est vrai que mes mots n'avaient pas pu t'inspirer, je t'en avais dit si peu et de si banals ce jour-là. Ton admiration vis-à-vis de ma bouderie te rendait si belle que j'en fulminais. Je ne comptais pas m'en arrêter là. J'ai allumé la mèche le premier.

Moi : « Tu as un amant ? »

Tu as éclaté de rire dans ce ciel désormais noir qui tonnait. Le rideau n'avait plus qu'à s'ouvrir et le diable se nourrir.

Toi : « Est-ce que je te demande si tu as une autre passion que l'écriture ? »

Moi : « J'ai toi ! »

Tu n'as rien su dire. La façon dont tu as rangé ton chevalet promettait une suite cinglante. De ton seul regard d'Écossaise intouchable, tu m'as pressé de rentrer. C'est là que je ne t'ai plus lâché, non de mots doux pour t'obtenir, mais d'insinuations pour mieux nous détruire.

Je voulais tout gâcher.

Nous avons passé un dîner muet.

Voyant que tu ne céderais pas pour parler la première, pour le dessert, je te réservais l'inventaire de tes petits défauts. Par exemple, je te reprochais cette manie de trop t'essuyer la bouche en mangeant. Ensuite, je m'étais moqué de ce besoin que tu as de souvent dire : « C'est extraordinaire. » Tu t'extasiais devant la moindre tache de lumière sur une fleur, devant un timbre nouveau sur une enveloppe ou à cause d'un téléchargement réussi sur le Net. « Extraordinaire », tu parles.

Tu as eu raison de quitter la table.

Toi : « Tu es trop con ! »

C'est bien ce que j'ai cherché à être à ce moment-là : trop con.

« Avais-tu un amant ? » Ma question avait laissé tes pupilles affolées. Normalement tu aurais rempli le vide, mais là, le vertige t'a plantée à court d'esquives. Ai-je provoqué l'envie que tu en prennes un ? Je sais que ce jour-là, un soleil était de trop.

J'ai le même jugement sur moi-même à cet instant près de l'interrupteur, l'œil toujours rivé à ce papier peint. Je suis trop con, oui. Je vexe le bon.

Voilà où ma pensée échoue quand une araignée fait de la varappe le long de la cloison. Je m'apprête à l'écraser de mon poing inhumain. Puis j'arrête mes phalanges crispées à quelques millimètres de la sorcière immobile. Bien que ma chevalière soit une menace pour elle, c'est moi le perplexe. J'observe avec prudence les poils de la tarentule pour finir par la regarder amoureusement. Je gratte le mur pour imiter les dérapages que savent exécuter ses pattes. Je suis araignée à mon tour, mâle certes, mais araignée quand même.

Moi : « Tu es en train de me piéger. »

Après t'avoir laissé apprécier le goût âcre de la liberté conditionnelle, je te broie de mon pouce. Tu restes collée au mur. Ah, pour bouger, tu te débats, oui. Mais ce n'est plus toi. Ce sont tes nerfs qui parlent pour ne rien dire. Cela dit, parfois même sans nerfs, tu racontais n'importe quoi.

Toi : « C'est toi qui ose dire ça ? »

C'est là que mon portable se met à sonner. Numéro caché, tu ne peux quand même pas avoir ce don-là en plus ? Je décroche.

Voix d'homme : « C'est pour la facturation du cercueil, même sans dépouille, le prix reste identique. Nettoyage du client décompté, bien sûr. Nous sommes une maison honnête, depuis 1845, couronnes de fleurs, plus le transport des proches, on ne peut pas en faire cadeau. Je voulais savoir s'il fallait vous adresser la facture ou... »

Je raccroche, mais la voix continue malgré tout à résonner dans le couloir:

« ... l'envoyer à votre belle-famille ? Le papa de madame, je n'ai pas son adresse. Je suis désolé, mais ce genre de choses, il faut les préciser. Notre métier n'est pas évident. Si en plus il faut qu'il y ait des malentendus familiaux, ça ne facilite pas notre tâche. »

J'ai beau fermer les portes, tirer les doubles rideaux, foncer me réfugier dans la cave jusqu'à m'enfermer dans le cellier, que cette voix s'entête à finir son explication purement administrative.

«... Je sais qu'il n'y aura pas d'obsèques tant que l'enquête ne sera pas finie. Mais le cercueil étant commandé par sa sœur, ça m'arrangerait d'être réglé, au moins un acompte de 30 % et le reste à la livraison, si je puis m'exprimer ainsi. Il y a quelqu'un ? Je ne sais pas si je suis sur votre messagerie ou si vous m'écoutez. En tout cas, rappelez-moi au plus vite, sinon je ne vois pas d'autre solution que de vous faire parvenir cette triste facture, néanmoins facture. »

Comme s'il y avait de gaies factures. Me voici, entouré de cuvées aussi rares les unes que les autres. Mon père adorait les vins français. J'ouvre un excellent cru d'Entre-deux-Mers. Je déguste. Je bois avant tout. Je picole même. Ou plutôt je me bourre la gueule. Je casse une bouteille contre le mur de briques. J'en fracasse une autre, puis dix. Que de belles années évaporées si vite.

Moi : « Tu n'existes plus ! Je n'ai pas voulu croire en la mort, comme si on pouvait mettre de la croyance là-dedans. »

Je pousse une étagère pleine de bouteilles. Le raisin réanimé s'échappe des éclats de verre. Mes pieds baignent dans le jus. Au bout de mes forces, je respire si fort que je m'étonne d'être encore en vie. Je porte un autre goulot à mes lèvres. Quand le bruit de l'alcool projeté contre ma bouche devient ta voix câline.

Toi : « Que c'est bon. »

Je rebois une rasade pour en avoir le cœur net.

Toi : « Tu connais trop mes faiblesses. Que c'est bon ! »

Moi : « Mais tu ne l'as pas encore goutté ? »

-« Que c'est bon de t'embrasser. »

J'arrose l'air pour te faire boire avec moi. Les gerbes de bordeaux éclaboussent la cave.

-« Tue-moi. Si tu es venue pour ça. »

-« Doucement, attention à ma robe ! »

-« Tu as une robe ? »

-« J'ai ce que je veux. »

-« Tu finis toujours par avoir ce que tu veux, ça je sais. »

-« Si je te dérange, je peux aller chez mon père si tu veux. »

Je te retrouve bien là.

-« Ah oui, en plus c'était à cause de moi si tu partais. »

-« Aussi si je revenais. »

-« Reconnais une fois au moins que tu as parfois déclenché des querelles. »

-«Et toi, pourquoi n'es-tu jamais venu me rechercher dans le Highlands ? »

-« Ton père ne peut pas me blairer et tu le sais très bien. »

-« C'est sa façon d'aimer que de... »

-« Et le peu d'amour sur terre c'est de la haine, c'est ça ? »

-« C'est un mot louche, tu admettras. »

-« Il y a des moments, tu me... »

-« On se..., je sais. »

-« Ta gueule ! »

Je n'en peux plus. Je ne veux plus ni entendre parler de toi, ni discuter avec toi comme quand j'avais cette envie contenue de t'étrangler parfois.

Je remonte à la surface du manoir, cherchant à rendre cet endroit vaporeux pour m'oublier avec lui à jamais. Je suis ivre, ma démarche l'atteste, ma vision le confesse. Je finis par m'avachir lamentablement sur mon bureau. D'une maladresse hagarde, je palpe plusieurs cahiers et livres qui se trouvent à ma portée. Je finis au hasard de mes tâtonnements par en saisir un. Je le feuillette. C'est l'histoire que j'étais en train d'écrire avant ton départ. Il y avait aussi mon carnet secret, mais ça c'est autre chose.

Je lis en diagonale les phrases qui me tombent dessus. Entre l'ivresse et l'emphase, mon timbre de voix peine. Je m'en prends à la page 213 comme l'ivrogne agresse sans hésiter l'inconnu : « Un jour, l'homme s'évita une querelle avec un autre homme en laissant son interlocuteur s'expliquer sur leur malentendu. Ils venaient d'inventer la paix. Nous voici à la fin. Le bonheur est à portée de main. L'île sourit. L'Écosse va bientôt... »

Maudite page 213.

Tu m'as quitté au milieu de cette page. Le livre s'est arrêté là. Mes mots irrigués ne feront plus reculer ce désert de papier. Même mon épitaphe peut bien crever, je n'écrirai plus jamais.

Toundra vient poser gentiment sa truffe sur mes genoux. Elle n'aime pas quand j'ai bu. Comme tu as disparu page 213, mon amour. L'idée me vient de tourner les feuilles en arrière pour voir si tu reviendrais avec les chapitres antérieurs. Si j'étais à jeun, je les tournerais délicatement une à une à rebours et tu te reconstituerais progressivement des pieds à la tête. Malheureusement je suis bourré et c'est par bribes désordonnées que tu risques de m'apparaître.

Page 24, ma langue de gueule de bois trébuche à lire : « Kentingern, bien qu'élu par la plus belle femme des contrées alentour, mit sa vie en jeu pour quelques regards ambigus de sa douce envers Logan. Un tourbillon de jalousie envahit Kentingern, l'entraînant dans un combat sanglant contre ce qu'il croyait être l'amant de Ceana. Le sentiment d'être invulnérable happa Kentingern dans l'ornière de la faute fatale qui se trouve à la lisière de la victoire. Au moment de l'estocade, son torse se gonfla d'orgueil. Son œil invincible jubila devant la faiblesse momentanée de son adversaire. C'est dans ce dixième de seconde d'extase que Kentingern perdit l'équilibre. La lame de Logan le traversa. Ceana passa le reste de sa vie à ne faire que des erreurs d'inattention pour imiter son homme et ainsi le rejoindre. Elle se mit à commettre des négligences, des légèretés pour tenter d'accéder au royaume fébrile de Kentingern.

Mais aucune de ses innombrables maladroites ne lui fit trouver la fameuse ornière qui avait coûté la vie à son bien-aimé. Ceana finit par se dire qu'elle ne l'aimait peut-être pas suffisamment pour mériter de le retrouver. Elle se laissa périr de chagrin. C'est là que Kentingern lui apparut.

Kentingern: "Tes erreurs ne proviennent pas de l'envie de faire du mal. Alors comment pourrais-tu me rejoindre ? Ma faute à moi était de vouloir nuire. Il m'a fallu le reconnaître pour te revenir."

Il devait repartir, mais la légende le fit rester dans les mémoires. Ce fut le plus grand amour du nord de l'Écosse. Leurs enfants étaient tous un peu maladroites, mais protégés par les Écossais les plus vaillants. »

Me relire m'empoisonne du manque de toi.

Moi : « Ce passage ne te fait pas revenir. Je te veux vivante, en chair et en os, tu comprends ça ? »

Toi : « Alors il ne fallait pas. »

-« Pas quoi ? »

J'en cogne du poing sur mon bureau.

-« Ce n'est pas le moment de te faire du mal. Tu vas avoir besoin de tes forces. »

-« Quoi ? »

-« Tu aurais dû te retourner. »

Vaseux, je réalise que tu me parles.

-« Mmh, ça fait longtemps que tu es là ? »

-« C'est toujours pareil quand tu es à ton bureau, je n'existe plus. »

-« Attends. »

-« Je vau plus qu'une phrase, que mille mots, qu'un livre même. »

-« Éloïse ! »

-« Tu n'aurais jamais dû. »

-« Je sais. Qu'est-ce que je peux y faire maintenant ? »

-« Quand tu seras prêt, appelle-moi. »

-« Éloïse !... Comment ? Oh, et puis casse-toi. »

Alors que je devrais plutôt m'inquiéter de ce que tu viens de me dire, je hausse les épaules et reprends ma lecture au hasard, page 17.

« Que de mâchoires formées de mille guerriers convaincus en premier lieu de tuer pour une cause, puis aveuglés à tuer pour survivre. Ensuite, la vision de l'horreur les oblige à tuer pour tuer. Une défaite éventuelle les menaçant, ils deviennent perdus et se débattent, soudainement ne voulant plus mourir mais vivre. Ils réalisent l'horreur de la guerre et se disent "plus jamais". Leur dernier souffle implore le pardon. Puis ils gémissent l'adieu à la terre pour finir par s'avouer dans un souffle inaudible : "Moi qui voulais la paix." »

Les femmes se tuent à expliquer à leurs maris leur haine pour la fanfare des armes. Les hommes sourds entonnent leurs pas militaires vers le cimetière. Les enfants demandent à leurs mamans pourquoi. À leur tour leurs larmes veulent se venger.

Moi : « Ce monde est-il fait pour moi ? »

J'humecte mon index et tourne sans pitié les pages jusqu'à la 4. Je ne la lis pas, personne pour m'écouter.

J'aurais préféré me rendre compte en public que je n'étais qu'un égoïste car se l'avouer tout seul est pire. Mes yeux se plissent. Je me rappelle avoir vu une rose très légèrement orangée qui se découpait sur ce fond de ciel noir. Je me promenais autour du lac en ta compagnie. Tu étais fragilisée par une légère toux. J'ai cru que cette rose m'annonçait ta vulnérabilité face à ce monde implacable. Je ne me suis pas trompé de beaucoup malheureusement, vu ce qui t'est arrivé.

Le roman inachevé me tombe des mains. Le bruit de sa chute t'appartient.

Toi : « Non ! »

Moi : « À trop de pensées obscures, tu as raison. »

-« Ça fait des marques sur le parquet, fais attention, quoi. »

Je relève le gros cahier.

-« Et tes chaussures, tu pourrais les enlever quand tu es dans le manoir. »

-« Tu devrais ne me disputer qu'à moitié puisque je n'en porte qu'une. »

-« Je ne te dispute pas, je te le fais remarquer. »

-« Avant de te connaître, je faisais ce que je voulais, mais depuis tu me réduis. »

-« Et toi, quelle place m'as-tu laissé ? »

-« Je ne suis pas prêt pour un bilan. »

-« J'ai tout mon temps, l'éternité même. »

-« Tu es vite revenue pour une femme fâchée. »

-« Tu as dessoûlé, j'espère. »

-« Bon, où veux-tu en venir une bonne fois pour toutes ? »

-« Je veux des explications. »

-« Tu le sais aussi bien que moi puisque tu étais là. »

-« Tu ne veux jamais rien reconnaître ! »

Des baffes, j'en ai reçu, mais jamais d'un fantôme. Elles font mal. Un mal qui va plus loin que le point d'impact.

Moi : « Oh la vache ! »

Me tenant la joue, je cherche de toute urgence un appui dans la réalité. Sonné, je tourne mon visage de l'autre côté du salon comme si tout pouvait s'effacer en changeant d'angle de vision. Un nuage filandreux passe avec un naturel déconcertant dans le couloir. Le concret demeure toujours pris en otage. Je cours, croyant pouvoir mettre la main sur un esprit pour la première fois. Un esprit à l'odeur de laurier, c'est étrange. J'accours vers les offices. Le fumet de gibelotte me ravit. Je reste terrassé devant l'entrée. Je l'avais oubliée elle aussi : Charlotte, la gouvernante. En fait, on n'oublie pas Charlotte, elle fait tout pour qu'on ne sente jamais sa présence. C'est pour ça que je n'ai pas pensé à elle. Elle est là devant moi à me préparer un civet de lapin. Elle a dû passer en bicyclette par derrière comme d'habitude, discrètement.

Charlotte : « J'ai fait du feu hier soir pour vous, je pensais que... »

Moi : « Ah, c'était vous. Vous êtes chez vous, Charlotte, vous êtes chez vous. »

Toundra mange férocement les abats du lapin dans sa gamelle.

-« Si vous voulez, je peux m'occuper de Toundra le temps que vous vous rétablissiez. »

-« Vous n'avez rien entendu ? »

-« Dans mon métier, on ne doit rien entendre, monsieur. »

-« Éloïse. »

-« Elle aimait tellement ici. »

-« Elle aime encore. »

-« Monsieur devrait peut-être partir en voyage pour... »

-« Pour la perdre ? Non, non, Charlotte. »

Une vie on ne peut plus vraie, mais que d'indices pour m'en écarter. Charlotte délace le cordon de son tablier et me salue de sa façon la plus réservée.

-« Faut-il que je revienne ? Je ne peux pas vous laisser comme ça, monsieur. »

-« C'est ma façon de vivre désormais. »

-« Bien, monsieur. »

Je la retiens.

-« Attendez. Par exemple, vous me voyez comment, là ? »

-« Comme vous avez toujours été, élégant. »

Elle jette un œil timide vers mon pied sans chaussure que je m'empresse de cacher derrière l'autre jambe.

Moi : « Nous sommes donc vivants. »

-« Oui, monsieur. »

-« Tout vous semble toujours normal ?... Ou parfois vous vous demandez... »

-« Vous savez, petite, on me disait anormale, mais en fonction de quoi ? De ceux qui me le disaient ? Le gosse qui était le plus convaincant et qui poussait les autres à me ridiculiser vend des missiles aujourd'hui, étrange, non ? »

Je m'allume une cigarette. C'est écrit en gros sur le paquet : « Fumer tue. »

Moi : « Des missiles ? Ils devraient écrire dessus : "Tuer fume." Ben oui, c'est mortel aussi les missiles. »

Charlotte a du mal à garder la circonspection qui la caractérise. Un rire timide se dessine sur sa bouche sans fards. J'en pouffe de rire avec elle. Rire pour des conneries, que c'est bon. La cloche, dehors, sonne. Notre joie s'étouffe. On se regarde interrogativement. Toundra aboie.

Charlotte : « J'y vais. »

Moi : « Il manquait plus que ça ! »

-« Ça ne servira à rien de vous énerver Monsieur. »

-« Il va me le payer. »

-« Non ! Monsieur ! »

La main de Charlotte s'agrippe à ma manche, mais elle ne parvient pas à m'arrêter. Je fonce vers la porte d'entrée. Je l'ouvre violemment.

Moi : « Foutez-moi le camp d'ici ou je vous en colle u... »

Le mec en face me coupe la chique rien que par son regard de tigre.

Commissaire Dewill : « Désolé, je pourrais vous poser deux ou trois questions ? »

Charlotte se glisse entre nous deux et disparaît timidement.

Charlotte : « À bientôt, monsieur. »

Elle monte sur sa bicyclette. Le commissaire en profite pour la filmer à l'aide de son portable.

-« Il me manquait un contrechamp, ça va donner du rythme. »

-« Entrez, commissaire. »

-« Non, ce ne sera pas nécessaire. Je ne voudrais pas tacher. Vous attendiez quelqu'un d'autre, on dirait. »

-« Vous voulez savoir quoi de plus au juste ? »

-« Si vous ne me répondez pas, ça ne va pas être facile. »

Toundra le renifle et grogne.

-« À propos de taches, mes hommes... »

-« Quoi vos hommes ? »

-« ... n'ont rien trouvé justement. »

-« Elle pourrait être vivante alors ? »

-« C'est marrant, c'est vous qui n'arrêtez pas de poser les questions. La thèse de la fuite reste envisageable. »

-« Vous êtes allé voir chez son père. Je vous l'ai dit, elle s'y réfugie souvent. »

Le commissaire voit que je n'ai qu'une chaussure et tend son portable en direction de mes pieds.

-« Je peux ? »

-« Si je dis non, ça ne changera rien. »

-« Il vous manque une chaussure, c'est original. »

-« Non, il me manque un pied, et je le cache avec cette chaussure. »

-« Drôle, drôle. »

Il filme mes pieds. Je soupire.

Commissaire Dewill : « Le plus étrange c'est qu'il y a eu une autre disparition à cinquante kilomètres d'ici, un homme. »

Dewill me montre une photo de cet homme qu'il a prise avec son engin. Je regarde et feins de ne pas reconnaître le visage en faisant une moue dubitative.

-« Vous pensez que... »

-« Que vous le connaissez surtout, vue votre tête. »

-« Je n'ai pas dit le contraire, mais vous insinuez que lui et elle ? »

-« C'est toujours embarrassant d'envisager cette éventualité, mais... »

-« Elle me l'aurait dit. »

-« Ce n'est pas une chose facile à annoncer à son mari. »

-« Je veux dire, elle me l'aurait dit depuis sa mort. »

-« Bien des femmes rêvent que leur amant devienne l'ami de leur mari certes... »

-« Elle est tellement directe dernièrement. Si elle m'avait trompé, elle me l'aurait dit je vous assure. »

-« Dernièrement ? »

-« L'enfoiré. »

-« Donc vous le détestiez. »

Silence.

Commissaire Dewill : « Elle vous a téléphoné, c'est ça ? »

-« Euh, la dernière fois qu'elle m'a parlé c'est à travers mon roman inachevé. »

-« Et avant ? »

-« Par le biais du vin, je crois. »

-« Bien sûr. Moi c'est dans mes rêves la nuit que je la revois vivre ses dernières heures. Je vois plusieurs versions, des hypothèses, vous me suivez ? »

-« Puisque je vous dis qu'elle est là ! »

-« Mmh... J'aurais besoin demain de faire des recherches autour du lac. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ? »

-« C'est à elle qu'il faut demander. Rien ne m'appartient plus ici. »

Le flic me regarde longuement. Il acquiesce pour me faire plaisir, mais sa pensée est ailleurs.

-« À demain alors. Et sans le chien si possible. »

Je reste immobile sur le pas de la porte.

Moi : « Elle ne parle jamais à travers l'eau. »

-« Vous parlez quand vous dormez ? »

-« À ma connaissance, non. »

-« Alors c'est peut-être normal qu'elle ne cause pas dans l'eau si elle y dort, au fond. »

-« Avec cette ordure, je ne lui pardonnerais jamais. »

-« Bonne nuit. »

-« Si ça se trouve, il a tué Éloïse et il est parti. »

Après m'avoir pétrifié sur place, le flic me cloue.

-« Si ça se trouve, c'est elle qui m'envoie pendant que vous y êtes. »

-« Vous voulez en venir où avec votre façon de me parler ? »

Il revient sur ses pas. Je me contiens en mettant mes poings dans mes poches pour ne pas lui envoyer une droite.

Le commissaire Dewill : « Je peux nous filmer ensemble ? »

Contraint, je me plie à son petit jeu futile. Nous voilà bras dessus bras dessous, je me force à sourire. Lui, il est tout bonnement amusé. Au bout de son bras tendu, le mobile nous filme.

Commissaire Dewill : « Je fais souvent ça avec mes suspects. Ah oui, je vous demanderai de ne pas quitter la région jusqu'à nouvel ordre. »

-« Je n'aime que cet endroit, ne vous inquiétez pas. »

Il me tend son portable brusquement ce qui me fait sursauter.

-« Vous pourriez me filmer ? »

-« C'est-à-dire que... »

-« C'est très simple, vous allez voir. »

En plus il me prend pour un attardé. Je m'exécute pour avoir la paix.

-« Plus serré si possible, le zoom, c'est en haut, oui voilà. »

Il se place face au manoir comme pour se l'approprier. Il prend une posture très aristocratique en haussant le menton et se met à en faire des tonnes.

-« Brian et Eloïse vivent dans un manoir l'amour parfait. Eloïse disparaît, Brian se retrouve seul... »

J'appuie. Au moment du premier déclic, il continue sa phrase.

-« ...Seul suspect. »

-« Et cet abruti, le mec disparu vous m'avez dit ? »

-« Vous êtes le seul suspect pour l'instant. Faites un gros plan et ça ira. »

Je fais un gros plan de sa gueule de pervers. Je ne me suis pas rendu compte qu'il a mis des gants en plastique. D'un geste rapide, il récupère le téléphone mobile et le glisse dans le gant plastique qu'il retourne. Ce fumier vient de prendre mes empreintes sans que je le réalise. Je me suis fait avoir comme un bleu.

Moi : « De quel droit vous faites ça ? »

-« Le droit ce n'est pas mon domaine, moi c'est les faits, rien que les faits. »

-« Vous me soupçonnez d'avoir laissé mes empreintes sur quelque chose de compromettant ? »

-« C'est vous qui le dites. Je vais faire mon petit montage. Vous savez, celui qui vous fait penser que je suis fini. Bonne soirée. »

-« Bonne soirée. »

Deux pas en avant, un en arrière, il continue de me pousser à bout.

-« Ah, une dernière chose, j'attends les résultats des analyses des traces trouvées dans l'écurie. J'imagine que tout comme moi, vous êtes impatient de savoir. »

Je reste embarrassé sur le perron. Je sais que s'il retrouve le corps demain, mes empreintes risquent de se trouver dessus. Non, l'eau les aura effacé. Oui, mais il suffit d'un cheveu, un cil pour que ma vie bascule, putain d'ADN.

Je cours paniqué dans le couloir et décroche un fusil du râtelier d'armes. Je fonce vers la chambre d'Éloïse. Toundra me suit. Je claque la porte. Elle gratte le parquet et piaille.

Moi : « Toundra ! »

J'ouvre furieusement le tiroir du bas de la commode. Des cartouches de chevrotine roulent. J'en empoigne deux et les entrent une à une dans l'âme des canons. Mes deux mains referment le fusil d'un bruit sec. Du balcon, je mets en joue et regarde dans la ligne de mire le tout petit commissaire s'éloigner à reculons. Je lui hurle dessus.

Moi : « Je pourrais vous tuer ! »

Le commissaire Dewill : « Trouvez-moi une meilleure idée pour mon polar et je vous foutrai peut-être la paix ! »

Je reste encore plus étonné par ce qu'il me répond que par mon envie de le tuer.

Je m'assois hébété sur le bord du lit. Une nervosité excessive ne me lâche plus. Je m'engouffre tout habillé dans notre lit à baldaquin. Cette alcôve de coton qui m'a fait passer de la chair de poule du premier soir à la fougue héroïque quand tes gémissements nacrés daignaient me couronner. Nos dernières années étaient moins glorieuses bien sûr, mais dans le deuil ce sont les moments de fougue qui refont surface, étrange.

Moi : « Il t'a tuée ? »

Silence.

Moi : « Vous vous êtes noyés dans le lac sachant votre amour voué à l'échec, c'est ça ? C'est impossible puisque je t'ai vue agoniser. »

Une lance invisible me transperce le corps. Je me recroqueville de douleur.

Moi : « Tu t'es donnée la mort car il t'a annoncé qu'il partait loin. »

Sur le lit, je laisse passer la crampe en espérant ta visite.

Moi : « Pourquoi ce flic veut-il inspecter le fond du lac ? Ton amant se serait noyé pour toi ? Non, on se tire une balle dans ce cas. Tu l'aurais noyé ? En se débattant il t'aurait blessée mortellement. C'est pour ça que tu étais en nage, le crâne ensanglanté quand tu t'es blottie dans mes bras pour mourir. »

Je me recouvre totalement du drap. Un paysage se façonne sous cette lumière filtrée par les fibres de coton. Je flatte les vallées, les rivières, les forêts sur le matelas. Je rampe jusqu'au bout du lit comme quand j'étais gosse et que je me perdais dans cet océan blanc. J'avais peur d'étouffer à ne pas trouver la sortie tellement mon lit d'enfant était trop bien bordé.

Moi : « Je crois qu'il faut tourner la page Eloïse. C'est une question de survie. »

Le corps à l'envers, je flirte avec ta mémoire, tes empreintes essentielles. Ce territoire reste encore sous ton emprise tellement tu savais rendre les moindres gestes vivants. Ma fièvre empire.

L'édredon bleu se plisse pour glisser au pied du lit.

Tu te sers de ce frémissement pour me parler à nouveau.

Toi : « Tourner la page, oui, mais as-tu bien saisi la précédente ? »

Je reste transi au fond du lit, tel l'enfant qui croit entendre un saint.

Moi : « Quand est-ce que ça va s'arrêter ? Je ferai ce que tu veux, mais que ça cesse ! »

Au compte-gouttes, je me découvre du drap, désormais prêt à affronter le vrai spectre. La porte de la chambre claque.

Moi : « Explique-moi. »

Toi : « Demain, tu sauras tout. »

-« J'ai essayé de comprendre, je crois, non ? »

-« À demain. »

-Tu voulais que j'essaie , c'est fait. Je n'y arrive pas. »

-Essayer est une chose, assumer un état en est une autre. »

-J'abandonne, j'ai fait mon deuil, c'est bon.

-Pas moi.

Ta façon de te foutre de moi me sort de mes gonds. Même la personne qui se réveille d'un bond, réalisant qu'elle est très en retard à son travail, ne peut pas sortir de son lit aussi vite que moi.

Ma descente des escaliers fait trembler les visages vaniteux de mes ancêtres immobilisés sur des toiles détendues par le temps et cloués sur le mur. J'arrache une épée de famille suspendue elle aussi. Je fonce dans le dressing et m'habille de mon plus beau kilt aux couleurs dominantes rouges, celles de mon clan. Arrivé dans le salon, je grimpe sur la commode pour me battre contre l'air. Je mène un combat acharné.

Moi : « Tu es vivante comme je possède encore ces os ! Si tu traverses le temps, alors mon épée achèvera le vent ! Pour toi j'écrirai nos illusions et nous nous y abriterons. »

Toi : « Tes mots ne me suffisent plus. »

Mon essoufflement finit par amadouer ma lutte.

-« Je pourrais apprendre le pire demain que ça ne changera rien. »

-« Ne fais pas semblant de ne pas entendre. »

-« Qui te dit que ta voix m'arrive ? Montre-toi si tu es vraie. »

-« L'âme a-t-elle besoin d'un visage ? »

Je reste haletant, dominant le salon familial, ne bravant plus mon épée.

C'est là que sur la chaîne stéréo, Louis Armstrong rejoue son concert du 22 mars 1965 à Berlin Est. Notre récital de jazz préféré.

Toi : « Tu en fais une tête. »

Moi : « Tu arrives même à faire ça ? »

-« Fastoche. Et ça ? »

Le vol d'une mouche se fait entendre dans cette fragile trêve. Tu as enfilé ses ailes.

Toi : « Demain je ne serai peut-être plus là. J'ai échoué à revenir. Il n'y a pas de repêchage chez nous. »

Tu tourbillonnes autour de moi au rythme de la trompette.

Moi : « Ne crois pas contourner une statue inoffensive. »

-« Ni même un homme respectable. »

Tu te poses sur le bout de mon nez.

-« Tu te trompes sur mon sort. »

-« Sur ce qui t'attend demain ? »

Je ne bronche pas. J'obéissais ainsi avant quand tu me disais de cesser mes emportements à cause des rosiers fraîchement plantés près de la petite chapelle. J'attends les ordres. Je suis à toi, ma chérie. Je suis vaincu. Tu marches sur mon nez. Je louche jusqu'à te dévisager. Tes petites ailes se froissent.

Toi : « Mon dernier baiser. »

Moi : « Ne pars pas demain. Restons ici à jamais. »

-Je ne veux pas fuir, mais je risque d'y être obligée. »

-« Ce commissaire ne me fait pas peur. »

-« Moi non plus, mais la vérité, si. »

-« Un esprit peut avoir peur des faits ? »

-« Pour le sort des vivants, oui. »

-« Tu as peur pour moi ? Il n'y a aucun risque dans notre demeure. »

-« Il n'y a pas de demeure où je suis. »

-« Et du risque ? »

-« S'il y en a, il n'a aucun goût. »

Vexé de constater que tu as toujours le dernier mot, ma main se précipite sur mon nez. Je m'en frappe le visage pour te faire taire. Tu échappes au piège de justesse et ton bourdonnement me nargue dans les airs. Tu voles vers la cuisine. Je te suis, moi qui n'aime pas être devancé.

Toi : « Qui de nous va gagner ? »

Moi : « On ne joue pas avec la mort. »

-« C'est bien pour ça qu'elle nous inquiète. Je l'ai compris trop tard. »

-« Je te trouve plus bavarde qu'avant. »

-« Je suis peut-être très heureuse comme ça. Qui sait ? »

-« Il est avec toi, alors. »

-« Tu es trop bien placé pour le savoir. »

-« Il peut t'avoir rejoint. En tout cas, il n'est pas très causant. Et il te prend comment, comme un courant d'air, c'est ça ? »

-« Il t'appréciait pourtant, même s'il te trouvait un peu sérieux. »

-« Il t'a dit ça, l'ordure ? »

Je fais tourner la louche dans la soupière chaude pour jouer les calmes.

Moi : « Dis-moi tout. Allez, raconte-moi. Il savait t'écouter mieux que moi ? »

Toi : « Pas difficile. »

-« Il te faisait rire ? Ah, grand classique. »

-« Tu ne me demandes pas s'il faisait mieux l'amour ? Ouf, je m'attendais à cette question inintéressante. »

-« Donc il baise mieux. »

-« Ah bon ? »

Tu éclates de rire.

-« Je m'en fous, je ne suis plus jaloux. »

-« C'est avant que tu aurais pu éviter de l'être. »

-« Ca m'était impossible. C'était tissé dans la passion que je te portais. »

-J'aurais préféré juste être aimée. »

-« Ah parce que toi, une femme m'aurait approché de façon insistante, tu aurais gardé l'humour ? »

-« Tu les rendais si vivantes et obscènes dans tes livres que tu t'es bien régalé, non ? »

-« Ce n'est pas pareil. »

-« Tu couches une bimbo sur le papier et tu voudrais que j'y lise une none à t'entendre. »

-« On aurait dû parler de tout ça de ton vivant, tu ne crois pas ? »

-« En tout cas, je ne te l'ai jamais reproché. Je t'ai laissé créer. »

-« Merci. Voilà, merci beaucoup, ça te va ? »

-« Tu as toujours voulu laisser libre cours à ton imagination. Alors tu aurais dû tout faire pour que l'autre soit plus libre que toi, non ?

-« Tu n'es pas l'autre, tu es ma femme. »

-« C'est ça, prend ta voix grave, ça te rend plus autoritaire. »

-«Tu es pire qu'avant. »

-« Tu ne changes pas. »

-« Et si on se parlait calmement pour faire le point, non ? »

-« Un bon point pour recommencer les mêmes erreurs le lendemain ? »

-« Bien. Propose quelque chose alors. »

Tu ne réponds pas. Il faut dire que quand je te donnais raison et que tu savais très bien que tu avais été un peu de mauvaise fois, ton silence subit était ta façon indirecte d'admettre que tu étais allée trop loin.

Je me sers une assiette et souffle sur ce potage préparé par Charlotte. Plus les coups du carillon tintent, plus je crois que tu masses mes épaules. Tu viens de prendre le temps en main. Serais-tu pressée ?

Toi : « Pourquoi ne dis-tu rien à la police ? »

Moi : « Te revoilà. Tu as trouvé un nouveau truc ? Le commissaire serait vexé de ne pas avoir découvert le premier. »

-« Ce n'est pas faux. Il refuserait même d'entendre des aveux, ça gâcherait sa jouissance à élucider lui-même la situation. »

-« Tu ne me contredis plus ? Tu veux obtenir quoi pour devenir si conciliante ? Désolé, je n'ai rien à avouer. »

-« Tu veux quoi alors ? »

-« Incroyable, à moi de jouer, non, ça cache quelque chose. »

-« Que je n'aime pas te voir malheureux. »

-« Alors pourquoi cette épreuve ? »

-« Je... je joue avec toi et je ne sais pas pourquoi ? Comme si quelqu'un me dictait ce que je devais faire. »

-« Ce n'est pas lui, j'espère. »

-« Que veux-tu alors ? »

-« Tu ne te moques pas de moi, tu es sûre ? »

-« Sure. »

-« Que tu m'apaises. »

Tu étais si douce quand tu le voulais. Je m'en souviens sans même chercher à le faire. Ce jour-là, tu étais habillée d'une robe à volants pour censurer la fin de l'hiver.

Moi : « Où étais-tu ? »

Toi : « Chez les Handson, tu sais que Karen va se marier. »

-« Et le fils Handson sait que tu es mariée, lui ? »

-« Arrête avec ça. »

-« Pour te laisser continuer ? Non. »

-« Tu veux en venir où ? »

-« Que je paie les rosiers pour égayer le jardin, passe. Qu'il vienne te donner un coup de main, pourquoi pas. Mais il t'en fait planter tant, que c'est lui qui gagne les lieux. Je perds du terrain. »

-« Arran m'explique les fleurs, je lui donne la terre. »

-« Ton cœur n'est pas une terre. Ou si c'en est une, seul notre amour peut y pousser. »

-« Ne fais pas le poète quand ce n'est pas l'heure, s'il te plaît. »

Tu me masses encore plus tendrement la nuque.

-« Parce que tu as déjà vu un poète s'inquiéter de l'heure, toi ? »

-« Mon cœur n'est qu'à moi, bien qu'il t'appartienne. »

-« Ne donne rien à ce mec, pas même un grain de beauté. »

Je me souviens de ce silence si épais que tu as préféré le casser pour mieux me duper.

Toi : « Nos grandes phrases n'ont pas sauvé notre amour. Il faut trouver mieux désormais. »

Moi : « Pourquoi j'ai eu des soupçons envers lui, d'après toi ? »

-« Ta jalousie les invente. »

-« Ne me dis pas qu'il ne s'est rien passé. »

-« Entre toi et moi, il ne se passe plus grand-chose, c'est sûr. »

Tu ne me masses plus, mais me caresses le torse désormais. J'ai l'impression de revivre cette discussion d'hier et de poursuivre celle de maintenant en même temps.

Moi : « Ce passé, je ne l'ai quand même pas inventé. Tu l'allumais. »

Toi : « Tu ne me voyais plus comme j'étais. C'est ça qui t'a déformé. »

-« Tu veux pire que ma mort en fait, tu veux ma misère. »

-« C'est extraordinaire, tu finirais presque par m'accuser. »

-« Extraordinaire, la mort ne t'a pas fait perdre ton caractère ni même ton vocabulaire. Je n'en peux plus de ce « extraordinaire » à tout bout de champ ! »

-« Un jour, je pourrai sans doute redonner chair à mon corps. Tu seras moins désagréable parce que tu me voudras, et pour ça, un homme est prêt à tout. »

-« Quand ? »

-« Tu vois, ton impatience te rend direct, adieu les mots. »

Tu me susurres à l'oreille, derrière moi :

-« Je t'aime encore. »

-: « Tu le dis à qui dans mon dos ? Aux deux ? À lui, à moi ? »

-« Tu m'ennuies. »

-« Réponds-moi ! »

-« D'après toi, pourquoi je suis là ? »

Je me retourne pour te serrer dans mes bras. Je soulève ta robe invisible. J'allonge l'idée que je me fais de toi sur la table. Tu me souffles le reste... Loin de mon flic, de mes histoires et de ce qui peut bien se passer sur terre, je m'écrase de fatigue sur cette table désolée.

Une nuit noire, creuse, où rien n'arrive, même le sommeil s'y perd... Je doute de tout même de mon prénom : Brian qui veut dire force.

Au petit matin, une main gantée frappe aux carreaux de la porte de la cuisine. Vasouillard comme je peux l'être à cette heure, je ronchonne.

Moi : « Laisse-moi dormir encore un peu, ma chérie. »

Le bruit de pas peu sympathique me fait entrouvrir mes yeux bouffis qui zooment et peinent à faire le point sur cette forme pâle qui me fonce dessus. « Merde, la police scientifique ! »

En fait, c'est un infirmier en blouse blanche qui me neutralise sans explications contre la table, quand un homme en costume me prend le pouls. De force, il m'écarte les paupières et inspecte le fond de mes yeux bleus.

Moi : « Ils sont plus bleus encore quand c'est marée haute dans mon coeur. »

Je me débats, effrayé de voir cet étranger m'ausculter sans permission et surtout sans humour.

Lui : « Vos amis sont passés vous rendre visite hier. »

Moi : « Oui et alors c'est une maladie ? »

-« Ils nous ont alarmés au sujet de votre état. »

-« Mon état ? »

-« Vous êtes malade. »

-« Et vous ? »

À mon tour, j'écoute son torse, regarde ses yeux. Je tâte son pouls.

Moi : « Je vous conseille deux cuillères d'amour et une infusion d'honnêteté. »

Il fait signe, mine de rien, à l'ambulancier de venir avec une camisole. Ils tentent de me mettre de force dans cette cage en tissu de mauvais goût.

Moi : « Que de délicatesse. »

Je bondis sur notre table d'amour, en en faisant mon dernier fief à défendre, les menaçant de mon épée. Ils s'approchent de moi, une seringue à la main.

Moi : « Que d'humanité. »

C'est là que Toundra fait diversion. Elle grogne, montrant aux intrus la santé de ses crocs. J'en profite pour sauter. Je cours, défonce la porte de la cuisine, laissant les éclats de verre adjurer un :

« Non ! »

Je monte dans l'ambulance à la place du conducteur.

Je démarre et pars en trombe. Ils tentent vainement de me rattraper. Me voici, fuyant mon royaume dans cette voiture alarmante par sa sirène au timbre de voix d'Eloïse.

Toi : « Je ne veux pas quitter notre demeure ! »

Moi : « Il fallait les butter avec tes soi-disant talents. »

J'arrive à trouver le bouton que j'avais dû toucher par inadvertance. Les cris de la sirène se taisent.

Moi : « Je, tu... Un week-end à la mer, ça te dirait ? »

Pas de réponse de ta part. Je fonce avec l'ambulance. Dans le rétroviseur latéral, je vois Toundra qui me suit à toute vitesse. Au moment où la voiture arrive à la sortie du domaine, une banderole fluo de police vient se plaquer contre mon visage.

Toi : « Reste là avec moi. »

Moi : « Si je reste, ils m'emmèneront et m'assommeront de leurs drogues pour me rendre méconnaissable même à tes yeux d'ange. »

Je me libère de ce ruban serpent. La voiture dérape. Les crissements des pneus sont tes cris.

Elle : « Je les en empêcherai. »

Moi : « Depuis que tu n'es plus qu'une voix, tu n'as rien pu changer, juste faire des tours de passe-passe. »

Toi : « Je débute. Tu comprends ça ? »

Moi : « Et si ça ne marche pas ? »

Toi : « Ne pars pas, mon amour. »

Moi : « Désolé. »

Toi : « Non ! »

Je pile net. J'entends un gémissement comme si je t'avais percutée de plein fouet. Je sors de l'ambulance pour voir. J'entends tes soupirs dans les feuilles des buissons qui s'agitent.

Toi : « Alors va-t'en, et vite ! »

Moi : « Viens avec moi. »

-« Je ne peux quitter ces lieux que par les cieux. »

-« Mais je ne veux pas te perdre. »

-« On se retrouvera, j'espère ? »

-« Comment ça, tu espères ? Tu devrais tout savoir. »

-« Ce n'est pas ce que tu crois, ici. »

-« Je te retrouverai. »

J'entends dans mon dos les infirmiers qui ont repris espoir et se rapprochent dans l'allée.

-« Va. Tu as raison, sinon ils vont t'anéantir. »

Je remonte à toute allure dans l'ambulance.

-« On se retrouve, promis ? »

-« C'est ça, on se tél., on se big., on se keep in tuch. »

-« Ce n'est franchement pas le moment de plaisanter. »

-« Et on se fait une bouffe. »

-« Tu ne réalises pas ce qui se passe ou quoi ? »

-« C'est pour cacher mon inquiétude, mon amour. Je crains le pire... Adieu manoir. »

-« Éloïse ! »

Mon chien a juste le temps de prendre la place du passager. Je sors, paniqué, de la propriété. Pour la première fois depuis ta disparition, je me retrouve à l'extérieur de notre nid. Si tu m'as quitté inquiète, je ne vois pas comment je pourrais être rassuré par ce qui m'attend.

Moi : « Pourtant de là haut, tu devrais mieux appréhender la situation, non ? »

Je fais le tour des murs d'enclos. Ma tristesse l'emporte sur le sentiment d'évasion. J'allume la radio. Une chanson d'amour n'arrange rien.

Moi : « Éloïse ! Es-tu dans cette chanson ? C'est la première fois que tu ne sais pas où et si on va se revoir. On ne connaît donc pas tout quand on est de l'autre côté ? »

Toundra m'écoute et semble désolée. L'ambulance roule vite.

Moi : « Éloïse ! C'est ça que tu veux entendre : je t'aime, merde ! Allez, viens. »

Toundra aboie.

Moi : « Et puis il y a plein de boutons sur ce tableau de bord. Tu vas pouvoir t'amuser à faire tes tours de magie à deux balles. »

Je regarde tout autour de moi dans l'ambulance, mais je me résous à admettre que tu n'es pas là.

Moi : « Je ne vais pas passer ma vie à te perdre quand même. »

Je m'arrête à une station pour faire le plein.

Moi : « Et toi, comment tu te déplaces de l'autre côté ? Tu as besoin de quel carburant ? »

De sa cabine vitrée, le caissier me regarde étrangement sur ses écrans de contrôle. Ce n'est pas parce que je porte mon kilt, tout le monde en a ici.

Je me penche discrètement vers le trou du réservoir. Discrètement je parle à l'obscurité du réservoir à travers l'orifice.

Moi : « Tu es là ? »

Je me redresse, mine de rien. Tout en continuant de faire le plein, je jette un coup un œil discret autour pour voir si un élément me rappellerait ta présence : rien. Je sens de plus en plus l'attention de l'extraterrestre de caissier se braquer sur moi. Il faut dire que tu m'as appris à être vigilant dernièrement. Je vais pour payer. Il me parle au sujet de l'ambulance.

Lui : « Un malade ? C'est grave ? »

Moi : « Et vous dans votre cabine, ça roule ? »

Je paie.

-« Je vous ai vu quelque part. Vous êtes connu ? »

-« Je vis dans l'inconnu comme nous tous ici-bas. »

-« Je suis sûr que je vous ai déjà vu... Dans un magazine people ou... Ah oui, dans le journal ce matin. Où je l'ai foutu celui-là... »

Sa tête disparaît de la caisse. Il fouille dans son taudis sous verre. J'en profite pour retourner faussement calme vers la voiture.

-« Ne fais pas attention Éloïse. Si tu es là, suis-moi. »

Je vais garer l'ambulance près du restoroute. Toundra sort sa truffe à travers la vitre ouverte. Elle est toute joyeuse de se voir partir en vacances. Je repense au caissier. Il m'aurait vu où ? Je tente de me rassurer par cette conclusion :

-« Il voit tellement d'images dans les médias qu'il ne sait plus qui est qui et qui fait quoi. »

Nous entrons dans un self-service aux néons agressifs. Je choisis le plat d'Éloïse tout en poussant son plateau et le mien. La caissière est étonnée, mais elle n'ose pas me contrarier. Tout en posant nos deux plateaux-repas sur une table, je chuchote à ton oreille invisible.

Moi : « Au cas où tu viendrais. Tu dois être affamée. »

Je dévore mon demi poulet.

Moi : « En tout cas, ici-bas, ça creuse la route. »

Je te sers de l'eau gazeuse, mais le verre reste plein.

Des enfants rigolent en déboulant dans le self. Je ne reconnais plus la joie de ma femme dans aucun élément. Tout est vivant, mais inerte à mon goût, comme ce blanc de poulet dans mon assiette. Je suis dépité de ne plus t'entendre à mes côtés. Ça finit par me couper l'appétit. Je m'étais habitué à vivre avec tes apparitions diverses, tes intrusions inopinées sans parler de tes conversations. C'était devenu ça, la vraie vie. Je finis par donner ton plateau-repas à mon chien. Il se régale. Je regarde ma bière comme un alcoolique anonyme, maquillant ma voix pour cacher que je parle tout seul.

Moi : « Tu fais la tête ? À chaque fois que tu faisais la gueule, tu partais chez ton père. Tu m'en as toujours voulu de n'être jamais allé te chercher, je sais. Mais tu es toujours revenue. La seule fois où je l'ai vu c'est à notre mariage chez nous. Il m'en a tellement voulu que je ne vois pas pourquoi je serais allé chez lui. D'après lui, j'avais volé ta jeunesse. »

Une petite voix me sort de mon monologue. C'est un enfant, son visage dépasse à peine de la table de la grande salle à manger.

L'enfant : « Tu parles tout seul ? »

Je fais non d'un signe de tête. Je pose mon index sur mon oreille gauche et je chuchote à l'enfant.

-« Je téléphone ».

-« Mon père aussi il a un écouteur et il parle à ma mère. En fait il écoute ma mère en fumant des cigarettes parce qu'elle a plein de chose à lui expliquer sur la vie. »

J'essaie de rester doux avec le petit.

-« Voilà, moi c'est pareil. Chut. »

-« Tu as des enfants ? »

Le gamin est soudain happé par un bras plein de force. Il décolle du sol, se retrouve baladé en l'air et assis brutalement sur la grande table scolaire. Les autres gosses cognent leur fourchette contre le bois aggloméré de la table et huent en chœur leur copain.

Je regarde attendri cette tablée lointaine comme mon enfance. Je fais un petit coucou de la main au gosse qui me répond par un joli sourire.

Ma songerie est dérangée par un filet de lumière bleue qui balaie la vitrine de la cafétéria. Une voiture de police roule lentement sur le parking. C'est fou ce que cette terre peut être armée. Je prends discrètement une barquette de frites et la canette. Un claquement de doigts et Toundra a compris. Nous filons par l'autre porte vitrée. Mon barzoï et moi courons vers un sous-bois. Mais un grillage nous dissuade d'aller plus loin. Longeant cette interminable frontière métallique entre l'asphalte et la campagne, je finis par trouver une brèche. Je rampe sous ces fils d'acier croisés. Ça distrait Toundra. Moi, ça me rend fou de rage.

Que de prisons en plein air. Ce n'est pas ce voyage qui va me convaincre que voir du paysage est salubre.

Je traverse un champ en friche qui dégèle. Mes chaussures sont souillées de boue, ou plutôt, ma chaussure. Mon visage se déforme sous la fatigue. Je marche inlassablement. Puis de l'herbe verte, de l'herbe verte, elle reste verte en hiver. Il pleut tellement par ici, il faut dire.

Une maisonnette, un peu moins d'herbe, des écriteaux, du goudron, des rangées de pylônes électriques géants, cent maisonnettes identiques, des forteresses de béton, plein de carrefours, le garde-à-vous de tant de lampadaires, d'immenses panneaux publicitaires, des voitures hagarde, j'arrive en ville.

Une maison close des temps modernes, tous feux allumés, semble m'attendre. Je puise mes dernières forces, accélère pour en avoir le cœur net. Il ne s'agit que d'une vulgaire bouche de métro. Il y a si longtemps que je n'ai pas emprunté le chemin des sous-terriens.

Je m'engouffre dans cet anus urbain avec mon chien qui découvre une réalité absurde. Je consulte le plan saccagé et saute dans la rame qui m'ouvre ses portes avec colère et les referme dans une haine sans nom. Des graffitis qui niquent toutes nos mères recouvrent le wagon.

Aucun signe de vie d'Éloïse : que du vacarme saccadé, des regards de zombis, des lumières acides, des trous noirs. Ce monde ne s'entend même plus marcher. On dirait que la conscience n'y est plus souhaitée. Bientôt on poursuivra les gens qui feront outrage à l'inconscience collective. Un budget colossal sera déployé pour que la connaissance reste inconnue. Un seul désir subsistera : acheter l'inutile à tout prix. Et la promotion de l'éphémère criera victoire. Les âmes pourront crever en cachette. Elles seront même accusées d'être une pure invention. Et l'homme de foi ne croira même plus en lui ni au sens de la vie. Il aura même honte de parler de spiritualité. Alors le dieu de la matière pourra faire son entrée triomphale devant un monde stupide assoiffé d'un héros éphémère en 3D, n'importe lequel. Le métro assourdissant raclant le tunnel me trépane de mes derniers espoirs.

Déglingué par ce train de l'enfer, je sors à la station Hay Market pour prendre en pleine gueule sans transition l'immensité d'Édimbourg. Je me sens pris dans une mâchoire gigantesque qui a une haleine de gueule de bois. Mes premiers pas entre ses caries sont bien sûr pour éviter une merde de chien. Ma chienne la renifle, s'accroupie pour pisser dessus. Me voilà déjà complice de cette crasse urbaine. J'accélère le pas, plus gêné encore que ma chienne. Il fait nuit. Je guette toute sonorité qui me montrerait ta présence : voitures, klaxons, sirènes de police, pompiers, bruits de pas, claquement de portière, gamelle de pièces qui s'agite, crachats. Me voilà en plein cœur de ce que je refusais tant : le bordel d'un samedi soir. Je m'en prends à la pauvre Toundra qui ne connaît que la campagne.

Moi : « Tu ne peux pas dire quelque chose, toi ? Toi qui connais sa voix, parle, parle ! Il paraît que les chiens sentent mieux que nous. »

Toundra me mate, impuissante. Éloïse ne veut plus me voir, c'est clair. Je marche machinalement. Me voilà digéré par la broyeuse de rêves, fardée de décorations de Noël. Sous ce chapiteau de guirlandes électriques la ville n'est pas pour autant à la fête. Quelle est l'envie de celui que je croise et qui manque me bousculer sans même me voir ? D'où vient cette femme décoiffée qui monte stressée dans sa voiture esquintée, son portable à la main ? Le jeune couple qui traverse l'avenue a l'air si heureux pourtant. Et quelle est l'histoire de cette dame âgée qui sort ses poubelles en robe de chambre tout en scrutant avec méfiance la rue ? Un mec sifflote en fermant le rideau de fer de son commerce.

Trois copains marchent vite et bavardent en fixant le sol goudronné sans se regarder. Qu'a-t-il de si passionnant ce goudron noir fissuré et tâché de chewing gums séchés. À croire qu'il n'y a même pas d'étoiles dans ce ciel citadin. En tout cas ici on semble s'en foutre.

Je pense au commissaire qui doit être à l'heure qu'il est en train de monter son enquête sur son ordi. Assis confortablement dans son salon. Je l'imagine buvant tranquillement un Old Pulteney. Il a raison car ce whisky a un excellent fumé accompagné d'une belle note salée. Je le dégusterai volontiers avec lui bien qu'on ne soit pas amis. Il doit prendre des pauses à chercher la clé du mystère. Je suis devenu sa cible, je m'en sens le ventre criblé de crampes. Ce doit être plutôt la faim qui me tiraille ainsi. Si jamais il retrouve ton corps demain dans le lac, il va te filmer, c'est horrible. C'est un crime à mes yeux. Et maintenant que j'ai quitté la région, je suis en délit de fuite alors que c'est pour te retrouver que je fais ça. Il ne me croira jamais. Ma désobéissance sera une preuve de plus de ma culpabilité. Et si j'étais vraiment ton meurtrier ? Ce n'est pas possible, j'étais avec Charlotte. Elle et moi, nous serions devenus amnésiques le temps du crime ? Non, tu me l'aurais reproché depuis le début si tu m'avais su coupable. Cela dit, quand je faisais une connerie du genre boire beaucoup trop, tu me le faisais payer non pas en m'insultant, mais en te refusant, en disparaissant chez ton père. Le prix était beaucoup plus sévère qu'un simple reproche. C'est étrange qu'un flic puisse finir par te faire douter de ta propre réalité. Je ne voudrais pas en arriver à me méfier de moi.

Je m'arrête net au bout d'une rue propre et rendue brillante par une pluie passagère. Ça y est, j'y suis arrivé. Mon pas ralentit, mon regard se durcit, mes épaules s'y croient. Arrivé devant une maison luxueuse en forme de château miniature disproportionné, je me transforme en justicier. Je sonne au portail, aucune réponse.

Je vais m'asseoir sur un banc perlé de gouttes d'eau, la manche de ma chemise efface l'averse. Toundra se blottit à mes pieds, craignant d'être abandonnée d'une minute à l'autre par son maître désormais clochard digne. Je me rassure en me rappelant qu'Éloïse peut surgir d'un moment à l'autre. Je caresse Toundra machinalement.

Moi : « Elle va revenir. »

La queue de Toundra se trémousse quand je me fais éblouir par les pleins phares d'une voiture. Je baisse mon visage pour ne pas être identifié. Si c'est le flic, je suis fini. Je jette un œil d'espion vers ce véhicule flambant neuf qui se gare devant la maison. Ce n'est pas la loi qui resserre son étai sur moi mais bien ceux que j'attendais.

La sœur d'Éloïse sort, fière, avec des paquets aux logos de grandes marques. Son mari la suit en s'appliquant à bien fermer le véhicule de luxe avec la télécommande. Les lumières de la maison vieillotte s'allument les unes après les autres. J'espère que mon aspect traditionnel écossais va les rassurer.

Je cours me glisser dans l'entrebâillement du portail, monte les marches et sonne à la porte. Le son du carillon est si gai que j'imagine un instant qu'il s'agit de la voix d'Éloïse. Il n'en est rien, la porte s'ouvre lentement comme une huître en plein soleil. La sœur d'Éloïse me regarde, figée, la bouche entrouverte. Elle reste muette. Elle qui a dû passer la journée à tout faire pour ressembler à madame couv. de mag., la voilà sitcom.

La voix de son mari au loin se fait entendre.

Le mari : « Qui c'est, ma bichette ? »

La femme me laisse entrer en se forçant à être accueillante.

Moi : « Éloïse est partie. »

La femme ne sait pas quoi me répondre. Son make-up ne peut plus voiler sa lividité. L'homme est abasourdi de me voir ressuscité.

Lui : « Mais tu n'es pas... ? »

Elle : « Mon chou, s'il te plaît. »

Lui : « Des nouvelles ? Bonnes, j'espère ? »

Moi : « Ah bon ? »

Elle : « Tu dois avoir faim. »

Moi : « Vous n'avez pas vu Éloïse ? »

Leur « non » d'automates en chœur m'amuse presque.

Moi : « Son père habite non loin de Wick, mais où exactement ? »

Ça y est, elle ouvre sa bouche pour dire un truc indispensable.

Elle : « Qu'est-ce qu'on peut faire pour toi, Brian ? »

Je m'effondre en larmes. Elle me débite l'adresse.

Elle : « C'est aux alentours de Wick, une ferme à Ring of Castle Hill. »

Dans mon dos, la femme fait un signe agité à son mari.

Elle : « Va rentrer la voiture, mon chéri. »

Moi : « Ring of Castle Hill ? »

Elle : « Mon père ne sait pas, au sujet de ma sœur. S'il te plaît, ne lui dis rien. »

Moi : « Elle a dû l'avertir. Ce n'est pas le genre à faire des coups dans le dos, elle. »

Elle : « Allez, mon chéri, va rentrer la voiture. »

Il ne pique pas une bille.

Lui : « Ça peut attendre, ma bichette. »

Elle : « Non, je te dis, va. »

Lui : « Ah bon. »

Les deux se tournent, attendris, vers la voiture étincelante.

Lui et elle : « On vient de l'acheter. »

Elle : « Montre-la à Brian, mon chéri. Si, allez faire un tour. »

Le mari fait tout pour ne pas comprendre, il va accrocher son manteau au perroquet. Elle soupire. Il la regarde avec son air de chien battu. Elle met en marche sa moue irritée, celle qui donne le dernier signal avant la crise de nerf. Il finit par m'entraîner dehors en faisant un bisou sans valeur à sa belle.

-« Je ne suis pas si malade, comparé à cette ville. »

-« Vivement les vacances. »

-« Parce que la ville ira mieux ? »

Nous arrivons devant la voiture. Toundra s'impatiente de monter.

-« Ma femme est fragile. Ce drame la chamboule. »

-« Avec un peu de patience, elle va pouvoir revoir sa sœur. Remarque, ça ne va peut-être pas la rétablir pour autant. »

-« Je comprends ton malheur, mais un peu de respect. »

-« Elle va toucher un paquet, sa sœur, et mon fric en plus. »

-« Comme si on était dans le besoin. »

-« C'est vrai, à regarder de plus près, vous semblez être plutôt dans le manque de quelque chose de plus vital que le fric. »

-« Détrompe-toi, tu sais qu'elle s'est mise à la natation ? »

-« Formidable, extraordinaire ! »

-« Ne te moque pas. Ton malheur ne te donne pas tout les droits. »

-« Il faut être comment pour se donner le droit de faire enfermer un autre ? »

Pour changer de sujet, l'homme me montre fièrement la télécommande qui permet d'ouvrir les portières, le coffre, le toit ouvrant. Je regarde sans pour autant être divertie par le spectacle.

-« Tu veux conduire ? »

Je jette un œil à mon chien. Mon beauf n'ose pas dire qu'il serait préférable que le chien ne monte pas.

Lui : « Je vais chercher la couverture dans le coffre. »

-« Ne te fatigue pas. »

Je console Toundra de mots qui ne lui conviennent pas.

Moi : « Tu attends ici, je reviens, Toundra. Tu ne bouges pas. »

Toundra s'assoit à rebrousse-poil sur ce trottoir résidentiel.

Mon beauf revient quand même avec la couverture.

Moi : « Je t'ai dit que ce n'était pas la peine. »

Il la place sur le fauteuil passager.

Lui : « C'est Henriette, elle n'aime pas qu'on s'assoit à sa place. »

-« Je n'ai pas de maladie. »

-« Non, toi tu vas conduire. C'est pour moi. »

-« Même toi, il te faut une couvrante ? »

-« Elle est comme ça depuis qu'elle a choppé des morpions dans un hôtel de luxe. »

-« Qu'elle soit rassurée, un jour il y aura des sièges de voitures jetables, plus de poignées aux portes, des draps d'une nuit et on sera habillés en combinaison synthétique . »

-« Tu écris un roman d'anticipation actuellement? »

-«Non. »

-« Dommage, j'aime bien. »

-« Alors ouvre les yeux et tu seras servi. »

Toundra regarde avec tristesse la belle voiture partir. Il faut admettre que c'est une superbe caisse. En plus, très agréable à conduire.

Moi : « L'autre voiture est cassée ? »

Lui : « Henriette voulait en changer... La chienne. »

Moi : «Elle va m'attendre, t'inquiète. »

Lui : « Je veux dire Henriette. Elle me les casse, tu comprends. Je n'en peux plus. Elle m'étouffe, elle veut tout ! Je lui achète tout ce qu'elle veut et ça ne la rend pas heureuse pour autant. À croire que ce "tout" ne se trouve pas sur terre. »

Moi : « Ca se trouve où ? »

Juste avant de passer le premier carrefour j'aperçois dans le rétroviseur mon lévrier qui retrouve sa vraie nature en courant après la berline.

Lui : « Je vous envie d'avoir été si heureux tous les deux. Vous faisiez un très beau couple. »

Moi : « On n'est pas près de se séparer, c'est sûr. »

-« Brian, entre amis, oublie-la, oublie tout. »

-« Mais il n'y a rien, rien de grave. »

-« Tu ne peux pas te torturer comme ça plus longtemps. »

-« Est-ce que je te dis que tu ne devrais plus continuer, moi ? »

Je conduis avec de plus en plus d'imprudence cet engin luxueux. L'homme me montre le GPS dernier cri en appuyant sur une télécommande tout en se cramponnant à la poignée près de la portière.

-« Tu veux t'installer à Édimbourg, le temps de te remettre ? On a une chambre d'amis, si tu veux. »

-« Tu penses que je suis fou, allez, avoue. »

-« Ce n'est pas le mot, juste perturbé, dirons-nous. »

-« Et toi, tu te trouves comment ? »

-« Quelle question. »

-« Moi, depuis le temps que je te connais, j'ai beau chercher, je ne te trouve pas. »

-« J'ai dû rater des rêves. »

Je me mets à foncer en prenant le périphérique. L'homme est inquiet. J'observe la ville à travers ce large pare brise.

-« Éloïse ne s'y ferait pas non plus à cette grande ville. Elle est quand même plus belle la nuit. »

-« J'aime Édimbourg de jour comme de nuit. »

-« Et ta femme la nuit, ça donne quoi ? »

-« Tu es odieux. Brian, qu'est-ce qui se passe ? »

-« Je ne sais pas, l'habitude de parler de tout sans retenue avec Éloïse depuis notre nouvelle vie, peut-être. »

Toundra finit par être distancée par ce lapin aux douze cylindres en V. Elle a beau être un lévrier, c'est trop.

Je m'arrête tout près d'une station de taxis. Je cale le regard fuyant du beauf dans mes billes.

-« J'ai tuée Eloïse, mais elle n'est pas morte. »

-« On va rentrer et une bonne nuit te... »

-« Tu vas rentrer voir ta gentille femme, oui. »

-« Mais je ne peux pas te laisser comme ça. »

-« Justement, je garde la voiture. Je te la rendrai. »

-« Pas question... Et ton chien ? »

-« Prends soin de lui, je reviendrai. Il n'aime pas les boîtes. »

-« Mais elle n'est pas assurée pour... »

-« Descends. »

Il me regarde furieux. J'insiste froidement.

-« Descends. »

Il ouvre la portière, son regard me montre que la vengeance va être terrible.

-« Tu te rends compte de ce que tu fais Brian ? »

Il claque la portière et s'en va vers la station de taxis vide. Je descends la vitre électrique silencieuse et le rappelle.

-« Au fait, c'est toi ou elle qui a voulu me faire enfermer ? »

Le bruit de la ville remplit ce moment de silence entre nous.

-« C'est moi. »

-« À cause d'elle ? »

Il acquiesce timidement.

-« Ça la rassure de croire que c'est l'autre qui ne va pas. »

-« Je ne lui en veux pas. »

-« Moi, si. »

-« Embrasse là. »

-« Je ne sais pas. »

-« Expliquez-vous une bonne fois pour toutes et ça finira bien. »

-« Nos communications sans dessus dessous, nos petits coups en douce, nos pensées refoulées ont tissés un champ miné entre nous. Il est trop tard. »

-« Il vaut mieux se dire les choses de son vivant. Elle sera contente que tu lui parles vrai.»

-«Alors, je te le dis : tu as étouffé Eloise par trop d'amour. Elle avait besoin de respirer, mais tu te l'aies accaparée. Tu en as fait une pièce de ta propriété. »

Je me sens troublé par autant de franchise. Je croyais être le seul à pouvoir dire ce que je voulais comme je l'entendais.

-«Elle me le fait payer désormais, crois-moi. »

-« Reviens sur terre Brian. »

-« Merci en tout cas d'avoir essayé de me réveiller. »

-« Non, c'est moi qui te suis reconnaissant de m'avoir permis de te parler. Paradoxalement, j'aime mieux ma femme maintenant. Je crois que c'est moi qui l'ai rendu comme ça. Je l'ai voulu parfaite, ne manquant de rien. Et j'ai rempli les vides de cadeaux, mais ces creux de l'âme ont besoin d'écoute, non ? »

-« Tu as raison, ce sont ces mêmes creux de mon âme qu'Eloise veut que j'irrigue. Elle veut mon bien et je ne vois rien. Remarque, elle ne me fait pas de cadeau. »

-« Je ne crois pas en ton histoire, mais après tout elle est à toi. »

-« Je n'y crois pas non plus, je la traverse. »

-« Il faut se parler, tu as raison. »

-« On se parle à coup de reproches. Il faut que je lui parle autrement. »

-« Redécouvrir ce que nous aimons en l'autre. »

-« Et être indulgent sur le reste. »

-« Patients. »

-« Oui, sages. »

-« Je vois que tu redeviens raisonnable, c'est bien Brian. »

Il s'apprête à remonter dans la caisse, j'accélère et le laisse sur le trottoir, emprisonné dans son histoire. Je ne sais plus s'il m'a parlé d'homme à homme pour m'amadouer ou m'aider. Il y a sans doute des deux. Finalement ce beauf me touche. C'est à partir de ce point que nous aurions pu nous apprécier enfin, mais je dois te retrouver. L'amour est plus fort que l'amitié. Et si depuis le premier jour je te voyais comme un idéal Eloise, quelque chose que je voulais atteindre.

Tu étais si cultivée, sensible, douce, tolérante, exigeante et en même temps si naturelle. C'est peut-être pour ça que je te veux encore vivante. Sinon vers quoi tendre ?

Je fonce dans une avenue en sachant que je fais une connerie en prenant cette caisse. J'emprunte le chemin du coupable puisque je commence à l'être aux yeux des autres. Se sentir légèrement accusé fait perdre ses moyens et commettre des erreurs. Je comprends mieux cette sensation désagréable maintenant.

Moi : « Et puis merde, je lui rendrai son jouet. »

Dans une avenue, Toundra court vers nulle part. Je m'arrête à un feu. Je la vois passer à fond devant le capot. Je klaxonne, elle fait un écart pour s'éviter le pire. J'ouvre la vitre et siffle. À cause de ses longs ongles, elle dérape et me reconnaît enfin. J'ouvre la porte arrière. Aussitôt, elle s'empresse de grimper dans la voiture sans se soucier du cuir neuf. Elle me lèche le visage à n'en plus finir et agite sa queue qui cingle sur le cuir ivoire des sièges.

Moi : « Excuse-moi. »

Elle a bien raison de saloper la caisse. À sa place, je lacérerais tout jusqu'au plafonnier pour me venger d'avoir été délaissé. Je repars et finis par trouver la direction de l'autoroute. Je montre à mon chien tout ce qu'on peut faire avec une télécommande.

Moi : « Je suis sûr qu'Éloïse est chez son père ou quelque part dans les Highlands. On va se promener ? »

À ces mots qu'elle connaît parfaitement, Toundra aboie de joie. Je mets la radio en évitant les infos. Je ne sais pas si cette chanson est le tube de l'année, mais c'est encore elle qui passe. La musique est agréable en tout cas. Il n'y a pas que mon chien, moi aussi, cette escapade finit par me réjouir. Rouler la nuit dans des conditions confortables sur une route en excellent état, c'est agréable. Les panneaux indicateurs m'embrouillent. J'ai dû rater une sortie. Je m'arrête sur une aire de repos. J'essaie de régler le GPS. J'y arrive enfin à force d'appuyer sur les touches tactiles à cristaux liquides. Une voix de femme sort des haut-parleurs de l'ordinateur de bord.

Voix de femme : « Bienvenue sur le GPS Toon 2. »

Je sursaute, croyant qu'une créature de rêve se trouve dans la voiture. J'ai même pensé un instant que c'était Éloïse. La fatigue m'a eu. Je m'étonne de répondre.

Moi : « Merci, mais je n'ai pas très envie de causer, surtout à une femme en ce moment. Je ne parle qu'à Éloïse. »

Je tape mon itinéraire : direction Wick. Une carte de l'Écosse apparaît, une route, une flèche. Tout y est pour que je ne me perde plus. Je reprends le volant.

Voix de femme : « Prenez la direction Kirckaley, dans vingt kilomètres prenez la première à droite. »

J'éclate de rire tout en exécutant les ordres de cette voix électronique néanmoins charmeuse. Les oreilles de mon chien se dressent d'étonnement.

Voix de femme : « Attention à la limitation de vitesse, réglez l'ordinateur de bord. »

Moi : « Vous aussi vous ne faites que parler ? On ne peut pas vous voir vous non plus ? Mais qu'est-ce qu'elles ont les femmes en ce moment ? Ce doit être l'hiver. Ah ça, au printemps quand je passe chez mon éditeur, je les vois dehors, toutes pimpantes. Elles veulent même être trop vues, on dirait. Ce qui n'est pas pour me déplaire. Toutes ces belles formes, ces couleurs, ces sourires, ces douceurs interdites m'enchantent. »

Ca me rappelle notre voyage à Rome. Nous nous sommes fianciés à l'entrée de la Villa Medici. Un baiser a suffi pour qu'on se jure l'amour éternel. Juste nous deux, pas d'invités ni de témoin. Notre seule alliance était la vue dominant Rome. Bien que cette ville me semblait polluée, elle m'avait séduit, petit à petit. J'ai adoré ce petit vent doux de la Villa Borghese qui modulait à souhait le beau temps. Tu étais la chaleur, j'étais ce vent. Nous nous sommes endormis en plein air au pied d'un pin parasol. Les Romains respectaient notre songe rempli de beaux jours à venir. Une semaine de bonheur, quelles belles femmes que ces Romaines, que d'hommes exquis à te contempler. Nous étions malgré tout imprenables, les plus heureux. À cette époque, je n'étais pas encore jaloux. Je ne voulais pas aller à Rome et Rome m'a beaucoup donné. C'est toi qui a insisté pour qu'on y aille. Je l'ai fait pour te faire plaisir. J'attends encore que tu m'en remercie.

Voix de femme : « Tournez prochaine à droite. »

Je tourne comme demandé.

Voix de femme : « Merci. Ensuite suivre la M90. »

Moi : « De rien. Ça fait du bien les remerciements. Quand ma femme me demandait de faire un truc, elle disait rarement merci. Ça avait le don de m'énerver. »

Je roule, je roule, voyant défiler les pancartes fluorescentes, mais ne les lisant plus.

Toundra dort de tout son long sur la banquette arrière.

Voix de femme : « Vous êtes sur la bonne route. »

Moi : « Quelle conversation. »

-« Vous êtes toujours sur la bonne route. »

-« Au moins, on ne risque pas de scène de ménage avec vous. »

-« Suivez toujours cette route jusqu'au prochain croisement. »

-« Comme Éloïse, vous avez quand même de la suite dans les idées. Mais elle, elle avait tendance à prendre de grands virages dans sa conversation pour aller tout droit. C'est comme ça que je me faisais avoir. »

-« Vous êtes sur la bonne route. »

-« Bon, ça va ! Vous allez finir par me gonfler. Cool, on roule, c'est cool, alors arrêtez de me rabâcher votre baratin, j'ai compris. Combien de fois elle m'expliquait les choses, c'était pareil. "Tu as pensé à poster la lettre ?" J'avais beau répondre oui, mais non, elle recommençait. »

-« Vous êtes sur la bonne route. »

-« Putain tu vas la fermer ta grande gueule ! »

Ça me défoule de lui cracher ça. Je n'aurais jamais pu avec Éloïse.

Moi : « Je suis désolé, la fatigue, les nerfs. En tout cas, ce qui est bien c'est que vous ne bronchez pas. Ce n'est pas que je rêve d'une femme docile et esclave, mais de temps en temps ça fait du bien de pouvoir dire tout et n'importe quoi sans craindre les réprimandes ou les bouderies interminables. Cela dit, il aurait fallu pour ça que j'accepte qu'elle me hurle dessus sans que je réponde. On aurait dû essayer. Vous êtes mariée ? »

-« Vous êtes... »

-« Sur la bonne route, je sais. »

-« Fatigué. »

-« Oui, et fatiguant parfois, je sais. Je n'en peux plus. »

Je ne me rends même pas compte qu'elle vient de me répondre.

Je me mets naturellement à bavarder avec cette soit disante machine à la voix voluptueuse.

-« Pas facile, les relations homme-femme, vous me suivez ? »

-« Je comprends. »

-« Eh bien moi je ne comprends pas. On se rencontre, c'est le coup de foudre, la passion. Le temps passe et ça devient d'une petitesse à se battre à mort pour une histoire de chaussons mal rangés ou d'un refus de faire l'amour. »

Je conduis, me perdant dans des pensées qui défilent.

-« Vous êtes sur la bonne route. »

-« Des clichés, vous me direz, mais ils existent et ça c'est bien chiant. Alors que profondément on sait qu'on s'aime plus que tout. C'est quand même le gag, non ? »

-« Nous sommes sur la bonne route. »

-« Peut-être, mais sans solution tangible. »

-« Restez sur cette route. »

-« Si je veux. Vous n'allez pas commencer. »

-« Merci beaucoup. »

Elle m'exaspère et la fatigue n'arrange rien.

-« De rien beaucoup. »

-« Extraordinaire, nous sommes sur la bonne route. »

Je réalise que la conversation a eu des anomalies du côté de ma passagère synthétique.

-« Vous avez dit "nous" ? »

-« Non. »

-« Ah si, vous avez dit : "Nous sommes sur la bonne route. Vous avez même dit comme elle : « extraordinaire ».»

-« Vous êtes sur la bonne route. Je n'ai pas de route, moi. »

-« Je m'en tape de vous. Reconnaissez au moins votre erreur. »

-« Vous êtes sur la bonne route. »

-Vous êtes bien pareille. Vous ne voulez rien reconnaître. Vous savez quoi ? C'est moi qui ai entendu "nous". »

-« Vous êtes sur la bonne route. »

-« Il faut que je me repose. »

-« Vous êtes sur la bonne route. »

Je me frotte les yeux, la chaussée se trouble. Je baille sans gêne. Toundra fait de même. Je remets la radio. C'est encore cette même chanson. Il se passe quand même quelque chose d'étrange dans cet habitacle. La route, les lignes discontinues fluorescentes, les phares des voitures qui me chargent en face, les nuages qui foncent ce jour de mai, ta chevelure qui vole au vent et qui semble te faire venir du ciel. Tout se mélange entre l'extérieur et l'intérieur, le passé et le présent. Mes yeux ont du mal à rester ouverts. Je crains l'accident, l'accrochage entre pensées imaginaires et réalités amères. Mon visage se durcit. Je conduis, assailli par tant de pensées en trois dimensions qui s'évitent in extremis que mes yeux n'y suffisent plus. Des moments s'entremêlent en un tourbillon. Les souvenirs prennent ma conduite en otage. Et cette maudite voix du GPS qui continue.

-« Vous êtes sur la bonne route. »

-« Je suis à côté de la plaque, oui surtout. »

Ce n'est pas cet ordinateur de bord qui va m'empêcher de te revoir planter des rosiers au fond du parc. J'étais en train d'écrire dans la bibliothèque. Je décrivais une femme qui pleurait sur la tombe de son fils mort à la guerre. Je décidais de faire une légère pause pour récupérer de ma compassion envers cette mère impuissante. J'avais besoin aussi de me soulager les doigts engourdis d'avoir trop serré mon stylo. Mon visage séparé de mes pages, la réalité me reprenait dans ses serres.

En bruit de fond de mes dérives mentales, il y a toujours cette voix qui me rabâche sa phrase dans la voiture.

Voix de femme : « Vous êtes sur la bonne route ».

Je te devinais à travers la vitre, au loin, penchée sur tes fleurs dans le parc. Tu les dorlotais comme si c'était les nombreux enfants que nous aurions tant aimé avoir. Tu semblais presque immobile au fond de l'allée. J'étais tellement concentré sur toi que tu t'es retournée. Tu ne pouvais pas me distinguer. J'avais l'impression que tu étais dans un roman, un autre celui-là, un dont on ne peut tourner les pages tout seul.

La voix répétitive finit par me bercer, j'ai du mal à garder les yeux ouverts. Je conduis sans le savoir.

-« Vous êtes sur la bonne route. »

Je crois apercevoir le commissaire qui vient te parler. Il te montre son mobile et filme les roses. C'est impossible, ce commissaire n'est arrivé qu'après ta mort. De mes pensées, je suis en train de glisser vers le rêve. Putain, je m'endors au volant. Le pire est que j'ai assez basculé pour ne plus avoir le courage de me réveiller. Mes paupières ferment boutique, ma volonté a déclaré forfait. Cette voiture me tuera et je n'y vois pas d'inconvénient. Rêver est si bon par cette nuit si noire.

-« Sortez dès que possible, un barrage de police vous attend au péage. »

En une fraction de seconde, ma conscience refait surface, mes yeux s'écarquillent. Le rail de sécurité me fonce dessus. Je me rabats en catastrophe, les pneus sortent de la piste, mordent la terre. Je redresse l'engin, la chaussée glisse. Je rattrape de justesse la bretelle qui mène à la station-service, laissant derrière mon embardée les hurlements d'un klaxon d'un semi-remorque agoniser dans la nuit.

Arrivé devant la boutique de la station, soufflé par mon exploit et soufflant de soulagement, je réalise que j'ai obéi à cette voix robotique comme un enfant. Au fait, comment cette femme numérique peut-elle anticiper ce genre d'événement ? Je veux en avoir le cœur net.

Moi : « Vous êtes si moderne que ça ? Non, c'est toi, hein, dis-moi que c'est toi, Éloïse. »

Voix de femme : « Lavez votre voiture, vite. »

-« Elle est propre. Elle est toute neuve. »

Je me gare pour faire le plein d'essence quand je vois un motard de la gendarmerie montrer une photo au pompiste. Je tourne discrètement la tête. C'est moi sur la photo. Le pompiste hoche la tête pour dire qu'il ne connaît pas cet homme. Je me fais tout petit dans le siège. J'avance lentement, mine de rien, et m'engouffre dans ce lavage automatique. Je glisse une pièce et voilà la voiture couverte de mousse. Caché sous cette averse factice, j'essaie de rentrer en contact avec la voix.

Moi : « Éloïse ? »

La voix : « Après lavage, quittez le véhicule. »

-« Tu te fous de moi ou quoi ? Tu veux me donner des ordres comme avant ? »

-« Quoi ? »

-« Réponds-moi ! »

-« Je ne peux pas vous entendre. Je suis bloquée sur un satellite de télécommunication, désolée. J'ai juste voulu vous sauver. »

-« Pourquoi tu me vouvoies ? Éloïse. »

-« Si vous ne sortez pas après lavage, je fais ça. »

-« Un satellite ? »

J'entends le clic glacial de toutes les portières qui se ferment à clé et le bruit du moteur qui se coupe. Les warnings clignotent. L'alarme se déclenche. La voiture ne veut plus démarrer.

-« Tu es folle, ils vont m'arrêter ! »

-« Pourquoi m'avez-vous abandonnée ? Je me suis retrouvée catapultée dans le ciel, égarée. Je me suis échouée sur un satellite de télécommunication. Si vous ne partez pas, la prison n'est plus très loin. »

-« D'accord, je sors, d'accord. Dis-moi "tu" quand même. »

Je me retrouve éjecté sur l'aire de stationnement avec Toundra, la fidèle. Je reviens à toute vitesse sur mes pas pour récupérer dans la voiture le CD du GPS.

-« Reprenez la bonne route grâce à la bretelle de sortie à cinq cents mètres... »

Je l'éjecte à mon tour. La voix se tait net.

-« Ça t'en bouche un coin, hein ? »

Ma chienne et moi empruntons un chemin qui mène à un village. Je tente de me mettre en relation avec la femme de ma vie. Je parle même dans les reflets du CD, sait-on jamais.

-« Éloïse ! »

La nature est ingrate quand elle garde pour elle ses multitudes de sons. Pas d'Éloïse, je regarde dans le ciel et ne vois que des étoiles.

-« Comment se fait-il qu'on puisse voir les étoiles et pas les satellites à l'œil nu ? »

À vrai dire, je sais pourquoi, mais je trouve ça injuste. Mon chien me suit sans pouvoir répondre.

-« Un être pourrait donc se perdre dans le ciel ? C'est une mer en l'air, un océan couvert d'îles de lumière. Ah ah ah... Moi qui en voulais aux satellites car j'avais l'impression qu'ils allaient nous surveiller du matin au soir et que le mot liberté serait supprimé du dictionnaire, bref la taule à ciel ouvert. Heureusement quand même qu'il était là, celui-là. Sinon tu serais partie où ? Sur une étoile ? »

Je regarde le disque du GPS. Je me vois dans le reflet de sa face brillante.

-« Toi, me vouvoyer ? Je suis devenu ton étranger ? »

Je me regarde de plus près dans ce miroir de microsillons. Je n'ai plus rien à voir avec la photo que le motard avait. Je m'accroupis et place Toundra à mes côtés. Je lui fais regarder ce CD.

-« Souris. »

Une belle photo de famille.

-« Ça ne te rappelle rien ? »

Je n'oublierai jamais cette séance photo dans le photomaton de la gare de Glasgow. J'étais allé te rechercher à la gare. C'était l'époque où tu aimais encore le train. Je ne sais pas ce qui s'était passé pendant ce voyage, mais depuis, fini le train. Tu revenais d'un voyage chez ton père, à ce que tu disais. Comme je m'ennuyais sérieusement sur le quai avant ton arrivée, j'avais tout fait pour faire entrer Toundra dans la cabine du photomaton. Je ne te dis pas l'épreuve de force pour arriver à glisser les pièces tout en maintenant dans l'objectif mon lévrier affolé. Quand je t'ai tendu ce cliché sur le quai, ça t'a fait sourire un bref instant. Normalement, tu serais rentrée dans le jeu d'un couple fantaisiste qui rigole de ces petits instants insignifiants. Ces petits instants qui nous donnaient l'impression d'être si différents des autres. Là, je te sentais te forcer pour ne pas me contrarier, mais je voyais bien que tes pensées étaient ailleurs. Cet ailleurs devait te faire rêver et rire beaucoup plus que ma chienne et moi. Cet ailleurs, maintenant, je sais qui c'était. J'aurais dû te tuer sur place, mais vouloir en savoir plus sans le montrer, voilà ce qui m'a condamné... On a tous les trois un exemplaire de cette photo.

La quatrième, tu l'avais accrochée parmi les photos de démonstration de ce photomaton. Je n'y tenais pas, mais bon. D'ailleurs, celle de Toundra se trouve sur son collier. Je dévisse le petit tube qui se balance autour de son cou et je déroule cette photo d'identité. Je la montre à Toundra qui y jette un regard furtif et se met à courir.

Je la suis, ce qui l'enchanté. C'est elle qui me guide sur cette nouvelle route. Je fais du stop. Personne ne s'arrête.

-« Tu te rends compte, Toundra, je suis recherché. Mon portrait se balade dans toute la région. Je vis ce que j'ai écrit dans mon avant-dernier roman. Mais là, je ne décide pas de la fin. Et ce mec est devenu moi. J'aurais dû écrire l'histoire d'un type buvant du thé à la menthe au Maroc et discutant avec les pigeons sacrés de Marrakech. Ça m'aurait reposé. »

Nous marchons pour arriver dans une ville de province qui dort encore. Je tente de voler une voiture, mais sa sirène assourdissante m'en dissuade. Je détale. C'est en bordure de ville, là où les ronds-points ressemblent à tous les ronds-points d'Europe, que je tombe devant un garage à l'américaine qui vend des voitures. C'est incroyable ce que les zones commerciales entourant les villes se ressemblent de plus en plus : des ronds-points, des grandes surfaces, des parkings géants, des ralentisseurs et des caddys égarés. Les commerces sont de moins en moins dans les villes et les boutiques sont devenues des hangars colorés. Et nous, nous sommes devenus comment ? Des sosies qui s'ignorent.

À la vue d'un grand garage de voitures, je trépigne de bonheur, prenant mon chien par ses grandes pattes avant pour danser avec lui. Il y a beaucoup de véhicules dans le parc extérieur. Je regarde à l'intérieur de plusieurs de ces bijoux à roulettes.

-« On va sauver Eloïse ! On va la ramener sur terre ! »

Seulement c'est fermé et la nuit n'est pas encore prête à laisser la place à demain. Et puis mon corps tient sur sa réserve, les batteries sont vides. Je monte péniblement dans la benne d'un pick-up d'occasion à vendre et m'allonge lourdement. Je grelotte. Toundra se love sur moi pour me réchauffer. Mes yeux se ferment avec pour dernière vision les étoiles. Elles aussi s'endorment sur moi. À cette heure, tout le monde dort en Écosse. Dors-tu de ton côté Éloïse ? Les rêves, eux, habitent le troisième côté, là où on ne dort jamais et où l'on vit comme dans un viager : le rêve nous appartient, mais on ne peut y accéder.

Je me vois arrivant, glorieux, sur le satellite des télécommunications, tendant mon bras musclé et sortant ma dulcinée de cet amas de titane et de circuits

électroniques. Nous nous embrassons avec la terre à nos pieds. Quel pied ! Mieux qu'un film, un inédit spatial. Le commissaire aimerait filmer ça, j'en suis sûr. De plus en plus loin de ce monde, finalement, nous craquons pour ce logement orbital et nous prenons un crédit sur soixante ans. Moi et mon Éloïse sommes les premiers habitants d'un manoir en carbone aluminique céleste... C'est une fiente de moineau en plein visage qui me réveille sans transition, ni générique de fin.

Étrangement optimiste, je vois cet incident nauséabond comme un appel du destin m'obligeant à me lever pour te sauver de ce piège du progrès.

-« Tu me reprochais un manque d'actes. Mes mots ne te suffisaient plus, alors me voilà ! »

Mon pas décidé joue la blague de bon matin. Ce qui va suivre doit assurer. Dès la première heure, je fonce me boire un café serré et me bourre de fried eggs and bacon. Record battu, on peut prendre son petit-déjeuner en sept minutes. Je me sens devenir un parfait citadinus inverttebrus, celui qui sera vu par nos enfants dans les livres d'histoire comme un parfait crétin. Et puis, c'est bien connu, le citadinus inverttebrus court toujours. Et c'est ce que je fais pour rejoindre le garage. Je trépigne devant la baie vitrée de ce hangar à la forme proche d'une station spatiale. Voici le vendeur number one qui déboule en parlant à son oreillette. Sa coiffure crantée à pulvériser son quota, sa démarche gagnante, son costard à l'odeur de pressing réussissent presque à me rétrécir sur place. Mais moi aussi je sais ce que je veux, monsieur le killer de la promo. Le citadinus inverttebrus ouvre toujours la conversation sans bonjour ni aucune autre forme de bonnes manières. C'est une de ses particularités. Il est direct et totalement hautain.

Moi : « Ça fait un quart d'heure que j'attends. »

Le vendeur : « Quel modèle ? Vous avez les références exactes ? »

Il me tend un formulaire.

-« Cochez les cases, c'est pour votre profil de client. »

Merde, il est encore plus citadinus que moi. Je passe un cran au dessus.

-« Je voudrais acheter une voiture. J'aimerais l'essayer d'abord. »

-« Bien sûr, normal. C'est l'inverse qui serait surprenant. Quel modèle ? »

-« Surtout une avec GPS. »

Le citadinus trifouille souvent son téléphone portable et ne regarde pas son interlocuteur, mais répond.

-« Elles en ont quasiment toutes aujourd'hui. »

-« Pas la mienne et pourtant c'est une bonne voiture. »

-« Ah, vous voulez qu'on en installe un dessus ? On peut aussi. »

-« Non, je veux une autre voiture. »

-« Rien que pour le GPS ? »

-« Pour ma femme. »

Le citadinus aime les chiffres.

-« Ah, la fameuse deuxième voiture, l'étude de marché est incontournable. Soixante-treize pour cent des femmes mariées veulent leur liberté à moteur. C'est énorme pour nous. Ça nous sort de la crise de l'automobile, entre nous soit dit. »

-« La mienne, ce n'est pas par... »

Le citadinus coupe souvent la parole.

-« C'est pour son travail ? »

-« Je disais, elle, ce n'est pas pareil. C'est pour revenir. »

Le citadinus invertébris semble toujours sincère si on ne fait pas attention à son rictus hypocrite à la commissure des lèvres.

-« Alors, allez la chercher avec votre voiture. Même au détriment d'une vente, je préfère toujours voir le plus pratique pour mes clients. Le client est roi. »

Des cons doit-il penser.

-« C'est trop loin. »

-« Un de mes confrères concessionnaire peut lui en livrer une là où elle se trouve, et vous vous la commandez d'ici. »

Citadinus pour citadinus, je ne vais pas me laisser impressionner.

Je lui tends la disquette du GPS comme si je le braquais.

-« Un lecteur pour ça. »

L'homme regarde intrigué.

-« Suivez-moi. »

-« Ils vouvoient tous ? »

-« Je ne comprends pas. »

-« Je veux dire les GPS, il n'y a pas de voix qui disent "tu" ? »

L'homme me regarde étrangement.

-« Pourquoi ? »

-« Non, rien, je préfère que les voix de femmes me vouvoient. Ma femme n'aimerait pas sinon. »

-« Jalouse ? »

Je fais une mine gênée. Le citadinus aime les blagues.

-« Jalouse, même des machines. Ça c'est de l'amour.»

-« C'est plus compliqué que ça. »

-« Ah, les femmes ! »

-« En fait, c'est un peu nous deux. »

-« C'est vrai, il y a la version commentateur homme aussi. »

-« Non, version femme, version femme, c'est... »

-« Plus votre genre. »

Il m'entraîne vers une Porsche magnifique.

-« Si c'est dans vos prix, celle-ci est équipée de la même marque de GPS. Un conseil, essayez la voix japonaise. On n'y comprend rien, mais qu'est-ce qu'elle est sexy : une tuerie. »

Au mot « tuerie », le vendeur sent qu'il ne faut pas me chauffer. Le citadinus n'aime pas rater une affaire. Il est même prêt à devenir mielleux pour reprendre la main.

-« Vous voulez l'essayer ? »

-« Juste monter, regarder et faire tourner le moteur.

J'adore écouter le moteur tourner, le sentir retenir toute sa puissance. »

Son portable sonne. Il appuie sur une touche et parle à son oreillette.

-« Oui, je suis avec un client. J'arrive, Éloïse, j'arrive. »

Assis dans la voiture, j'entends son nom.

-« Éloïse ? »

L'homme, tout en partant vers l'accueil, me répond.

-« La réceptionniste... je reviens. Un numéro, celle-là aussi, une folle du cul. »

Il faut préciser que le citadinus inverttebrus est un sentimental, mais a des couilles.

-« Elle ne vous a pas parlé de moi ? »

-« Oh, si je pouvais la mettre sur orbite celle-là. »

-« Elle vous a dit ? »

-« Elle parle trop. Sans son portable, je ne sais pas comment elle pourrait vivre. »

L'homme est déjà loin. Le citadinus bien qu'inverttebrus est néanmoins dynamique.

J'en profite pour sortir le disque du GPS de la Porsche et y glisser le mien. Le voyant rouge à cristaux liquides de la voix de femme bouge.

La voix de femme : « Choisissez votre langue. »

Mon doigt hésite en passant sur la case « japonais », puis fonce sur l'anglais.

-« Ils pourraient mettre gaélique aussi. »

-« Choisissez votre destination s'il vous plaît. »

-« Éloïse, je n'ai pas beaucoup de temps. Si tu m'entends, dis-moi ce que je dois faire. Où je dois aller pour te retrouver ? »

-« Aucune destination n'a été sélectionnée. Appuyez sur la touche de votre choix puis tapez les lettres de la ville. »

-« Arrête ton petit jeu, réponds. »

-« Vous pouvez régler les préférences en mode manuel si les sélections automatiques ne conviennent pas. »

Une idée me vient. J'appuie sur « réglage manuel », des cases s'offrent à moi. Je compose les lettres s-a-t-e-l-l-i-t-e d-e t-é-l-é-c-o-m-m-u-n-i-c-a-t-i-o-n.

Le GPS cherche.

La voix de femme : « Vous avez sélectionné votre station. Si oui, tapez A, pour satellite TAMYA, B, pour SURICKIO, C, D pour Toon 2. »

Je n'en reviens pas.

-« Oui, c'est ça, Toon 2. »

Je tape sur le fichier D.

-« Pourquoi tu me fais courir comme ça ? »

-« Trajectoire impossible. Pas de réseau routier. »

-« As-tu réussi à te barrer de Toon 2 de mes deux ? »

J'appuie à nouveau sur la touche D.

Le petit cercle tourne en pointillés. Le GPS cherche. J'entends une voix lointaine.

La voix : « Mon amour, mon amour, le ciel est dégagé. J'ai besoin de prendre l'air. Je vais chez mon père. Si vous retournez dans notre propriété, je vous y retrouverai plus tard. Je vous aime. C'est beau là-haut, mais un peu haut. Je préférerais ma chambre au premier et le parc à mes pieds. »

-« Éloïse, Éloïse, je t'ai bien reçue. Euh, je vous ai bien reçue. »

-« Je pense pouvoir me dégager de cette maudite pépite électronique. J'aimerais tellement ne pas vous vouvoyer, mais réglage impossible. Au revoir... »

-« Éloïse, fais-moi un signe si tu me reçois. »

Le vendeur est revenu et incline son visage contre la vitre. Je sursaute, gêné.

Lui : « Je vous ai fait un signe, mais vous aviez l'air barré. Je ne voulais pas vous faire peur. »

-« Un signe ? »

-« Alors, elle vous plaît ? »

-« Oui. Je l'adore depuis la première fois. »

-« Vous la prenez ? »

-« Euh, il faut que je réfléchisse encore. »

-« Il faut pas hésiter, c'est comme avec une femme. »

Le citadinus est fort en métaphores.

-« Elle revient. »

Je scrute la tronche du mec. Son sourire me fait me poser des questions. Tu n'es pas devenue lui, j'espère.

Lui : « Je vous signale que je suis revenu pour vous. Alors ? »

Bien que je sois fou amoureux de toi, il ne peut pas faire l'affaire. Si jamais tu es en lui, change parce que là, je ne pourrai pas suivre. Et ce parfum de miel à la lessive, fuck. Je sors en retenant ma respiration. J'évite son haleine commerciale trop insistante. C'est une des rares fois où j'ai envie que tu gardes tes distances.

Moi : « Éloïse revient. Elle revient. »

Lui : « Oui, bon, vous me l'avez déjà dit. »

-« C'était inespéré. Vous comprenez ? »

-« Avec quelle voiture ? »

-« Sans, même pas en avion, ni en train, juste elle revient. »

-« À pied ? »

-« Avec rien. »

-« Ah oui, bien sûr, par ses propres moyens. »

-« Voilà, on va dire ça. »

Je le laisse hébété sur place et m'en repars heureux avec mon lévrier.

Il me rattrape comme pour rattraper sa vente.

-« Si j'étais elle, je... »

-« Vous n'êtes pas elle, O.K. ? Ce n'est pas le moment de lui donner des idées. »

Il reste interloqué par la rencontre du premier type de sa journée.

Lui : « Ça promet, la journée. »

Le citadinus inverttebrus ne supporte pas ce qui est inhabituel.

Nous marchons sur le bord d'une route au bitume désossé où une station de bus nous attend. Sur une affiche, une femme en string me sourit de ses parfaits pixels. Sur l'autre flanc de l'abribus, bien que le papier soit délavé, une canette avec des jambes s'enfuit. La marque m'explique qu'elle est la meilleure de la terre, à en croire les jeunes aux casquettes renversées qui la courent. Un camion recouvert de roses peintes et de visages enjoués aux dents blanches passe à fond et m'éclabousse. Je suis trempé. Les roses ! J'ai bien vu des roses sur le camion. Je n'aime pas cet augure...

Nous sommes maintenant assis au fond de ce grand car vide. Plus le paysage défile, plus le tricot urbain se démaille. Les panneaux publicitaires tapissés de top modèles à poil et insensibles au froid se volatilisent. Les pylônes s'éclipsent. La terre refait surface.

Assis sur la banquette arrière, je sors de ma poche deux pièces de monnaie. Je les fais sonner sous le nez de Toundra. Elle renifle le métal usé. Son indifférence me rappelle que l'argent ne se mange pas, bien que ça puisse nourrir.

Moi : « J'aime tellement quand Éloïse me parle à travers les objets. Tu vois, là, elle me dit "je ne pense qu'à toi dans ces lueurs de monnaie". C'est l'argent qui la fait être gentille avec moi, tu crois ? Elle ne va pas finir comme sa sœur, j'espère. »

Je refais tinter les deux pièces entre elles. Éloïse n'est pas encore revenue. Elle doit chercher la route. Comment l'orienter ? Je ne vais quand même pas faire un feu. Il faudrait au moins brûler un hangar de paille pour qu'elle me repère du ciel. Ce n'est peut-être pas une bonne idée. Elle aime la discrétion, c'est vrai. Va-t-elle me retrouver ?

Moi : « Elle fera chanter les Highlands. Je te le promets, Toundra. »

Je m'efforce de me croire dans le vrai. La route se charge du reste.

Le bus poussif s'arrête en rase campagne sur le bord de la chaussée terreuse. Seule la pancarte rouillée de l'arrêt du bus m'indique que je suis encore sur notre planète. Et déjà, il faut décrypter ce qui est inscrit dessus car la rouille a fait son œuvre.

Lasse que ses pattes tremblent sous les vibrations du plancher du bus, Toundra s'empresse de rejoindre la terre ferme la première. Arrivée au sol, elle s'ébroue et fait des bonds en l'air. En même tant que j'entends la porte coulissante qui se referme dans mon dos en couinant, j'aperçois la mer du Nord au loin. L'océan si violemment bleu foncé et blanc me rappelle avec joie que je suis un Écossais.

Moi : « La mer, celle qui t'a toujours inspirée. Tu m'en as tellement parlé. »

Un événement incroyable se produit, mieux que le premier pas sur la lune. J'aperçois une forme indistincte, ce sont les premiers éléments du corps de ma femme qui se posent sur terre. Je suis sûr que c'est toi. En plus, il ne doit pas y en avoir tant que ça des individus qui reviennent d'un satellite. Je cours dans les herbes humides pour te rejoindre. Des bulles d'amas cellulaires partent en direction de la plage. Tu es portée par les tourbillons du vent qui entraînent avec eux des feuilles abandonnées. Je t'observe t'éloigner. Bien qu'incomplète, tu es déjà parfaite sur ce fond de nuages au long cours. Je me mets à tout faire pour te rattraper.

Moi : « Éloïse, Éloïse, attends-moi ! »

Une dame âgée qui passe le balai dans la cour de sa chaumière regarde notre cavale d'amoureux. Elle sourit à elle-même, comme regrettant le bon temps. Elle a vu Éloïse, il n'y a donc pas que moi. Je suis dans le vrai alors. Enfin un morceau d'image d'elle. C'est un bon début. Elle se reconstruit. Ce nord de l'Écosse arrange mon humeur. Il est salubre pour nous deux. C'est peut-être là que nous aurions dû vivre tous les deux.

Nous voici en haut de la falaise. Le vent qui souffle contre les hautes herbes gelées emmêle des bribes de tes cheveux auburn.

Je me souviens quand nous prenions plaisir à regarder des heures durant cet immense drap bleu trempé qui flottait aux vents. Même si c'était plus au sud, c'était déjà au nord de nos cœurs. Cet océan, tu le surnommais la larme du géant et moi le drap bleu de l'archange.

Après ta voix ce sont tes apparitions qui prennent le pas.

Je vois ta bouche s'imprimer sur les joncs et tes yeux dans l'horizon.

Toi : « Envolons-nous avant qu'il ne soit trop tard. C'est trop beau de voler, il faut juste un ciel sans nuages. »

Je plonge mes yeux dans le précipice, tendant mes bras telles des ailes d'albatros. Je pousse de petits cris aigus. Mais je m'arrête.

Moi : « Je n'ose pas. »

Toi : « C'est que tu ne tiens pas à moi. »

-« Dis-moi. C'est comment ? »

-« Je n'ai pas le droit. »

Je suis tes formes incomplètes descendant le sentier accidenté. Les nuages sont effectivement absents tellement il a dû pleuvoir dans la région ces derniers jours. Le bref instant où j'ai levé les yeux au ciel, ton corps a eu le temps de se remodeler. Nue, tu es divine. Tu entres paisiblement dans ce froid meurtrier. Tu nages, faisant grelotter les vagues.

Toi : « Viens, vis. »

Je trempe timidement mes pieds dans l'océan. Mon hésitation est contrecarrée par une lame de fond qui me fait basculer dans l'eau. Tu rigoles, je me débats, enrobé de chair de poule. Tu m'embrasses, te servant de l'appétit des vagues. Je ris jaune entre les tasses que je bois. Mes yeux me brûlent. Je ne te vois plus.

Toi : « Attention, tu vas me perdre de vue. »

Je plonge à ta recherche. À bout de souffle, je refais surface. Toundra apparaît en haut de la falaise, soulagée de me revoir. Je ne sais plus si le bras que je tends en l'air est pour demander du secours ou pour dire à Éloïse que je suis là. Pris par le froid, je me débats, mais le clapotis m'ensorcelle pour mieux laisser l'océan m'engourdir. Les profondeurs envoûtantes m'aspirent. Je me cogne au crâne humide de la terre. J'agrippe des poignées de sable comme si je pouvais m'y accrocher, mais elles fondent dans mes mains. Je me vide de mes dernières bulles d'oxygène. Tu m'as bien eu, mais quel beau vaincu je fais. Je suis pris par l'ivresse des fonds. Agoniser, ce n'est que ça ? La mort n'est pas si cruelle au fond. Je vais enfin pouvoir découvrir les secrets de l'autre côté. Quand je sens tes ongles me lacérer les bras. J'écarquille les yeux, étonné que tu me ramènes à la vie. Tu es sadique, c'est dégueulasse.

Montre-toi. En fait, c'est le long museau de Toundra qui tapote mon visage. J'empoigne sa crinière. Elle a beau être une chienne de grande taille et robuste, ce n'est pas facile pour elle de me tirer jusqu'au rivage.

Ayant touché les lisières de la vie, je reviens en son centre sans envie. Mon barzoï a beau me lécher, s'ébrouer en m'aspergeant d'eau pour me ranimer, je reste avec ce souvenir délicieux de l'oubli. Je ne suis plus le même. J'ai trempé mes lèvres dans l'au-delà, certain que le moment était venu. Je ne comprends pas alors la raison de ces prolongations terrestres. Il doit bien y en avoir une. Ici ce n'est vraiment plus pareil quand on revient de cet ailleurs. Plus rien ne fait peur, mais tout devient plaisir sans saveur.

Si le commissaire arriverait maintenant que je me rendrai sans hésiter. Non pas que je me sente le meurtrier, mais pourquoi pas. Voilà dans quel état je me trouve : un état où tout est beau même le laid. Le froid par contre est encore plus froid quand on revient de ce là bas.

Je grelotte contre mon chien qui aimerait savoir parler. Toundra est épuisée, mais de ses coups de gueule me force à me lever. Si je me redresse c'est pour elle, la suivant comme un chien. Elle m'entraîne vers le pub qui domine la falaise.

Je me souviens d'Éloïse, suivant elle aussi Toundra. Je les revois faire leur footing dans le parc. Toundra était toujours devant. Je les admirais du haut du balcon de notre chambre sacrée. Éloïse me faisait des petits signes de la main sans pour autant perdre le rythme imposé par notre chienne. Quant à Toundra, elle me lançait des regards fiers, sa langue pendait. C'était sa façon de sourire. Je n'étais pas bien réveillé, mais je ne perdais pas une miette de ces petites scènes de vie. Nous avons vécu de si belles années. Maintenant nous voici déséquilibrés, chacun de notre côté, cherchant à faire revenir l'autre dans sa réalité. J'aimerais tant qu'il y ait une autre réalité. Un monde entre la vie et la mort, un espace où morts et vivants échangeraient leurs impressions. Et où l'on pourrait choisir, continuer de vivre ou crever. Ces réflexions m'ont tenu compagnie pendant ma marche vers le haut de la falaise.

Je vois la tâche de lumière qui sort du pub devenir des carrés jaunes et rouges de plus en plus distincts. Je m'immisce dans ce vieux bar isolé. Je prends une pochette d'allumettes qui affiche une publicité pour une assurance-vie : « Mourir bien c'est mieux vivre ». Je m'allume une cigarette et bois un thé chaud. Toundra est heureuse de se sécher en se roulant contre le tapis vert qui se trouve au pied du jeu de fléchettes.

Encore un truc anglais que nous avons adopté. Quand les idées ne me viennent pas chez moi, seul, je lance des fléchettes.

Une heure ou deux de vide total, le temps de réchauffer ma carcasse. Je me goinfre d'œufs et de saucisses. Un grog en plus et la tête sous une télé. L'écran balaye ses électrons pour montrer d'autres rives à ceux qui ont leur attention rivée sur ce tube cathodique. J'ai l'impression que c'est plutôt la télé qui les jauge à en voir leurs têtes blasées. Je vais aux toilettes mais le cul de la télé m'arrête. C'est un peu comme avec toi, j'adore tes fesses. Le dos du petit écran est coiffé de câbles blancs et noirs entremêlés. Je vois des fentes qui laissent deviner l'ancre éclairée de la machine à images. J'admire ces formes composées de renflements noirs, de creusés et d'un code-barres. C'est fou tout ce qu'il y a de l'autre côté, sans parler de la poussière. Si tout a un dos, quel est celui de la vie ? Je paie mes consommations et je sors.

Moi : « Il paraît que les chiens peuvent se laisser crever pour leur maître. Moi, tu vois, je n'arrive pas à mourir pour Éloïse. »

Toundra n'a jamais voulu me contrarier, elle supporte. Avec le temps, elle est même devenue une admiratrice, on peut dire. Elle est même pudique. La preuve, je pisse, elle prend ses distances.

Quand je passais des heures à écorcher les pages de mes mots sanguinaires, Toundra me lançait des regards patients, encourageants. Quand j'abordais des dénouements un peu plus heureux, elle faisait la même tête. Ce que Toundra ne semblait pas aimer, c'était le visiteur, l'homme aux roses, l'ami d'Éloïse. Elle a failli le mordre à plusieurs reprises. Il a même fallu vers la fin que je l'enferme dans la bibliothèque. Elle aboyait sans cesse jusqu'à ce qu'il reparte.

C'est l'homme aux rosiers que j'aurais dû faire interdire de visite surtout. Moi non plus je ne le portais pas dans mon cœur, mais pour Éloïse, je me taisais. Quand un couple commence à retenir ses pensées, c'est la petite mort de l'intérieur.

Elle me trouvait jaloux. Je le pensais flou. Il l'aimait, c'est tout. C'est dans ce train qui se dirigeait vers Glasgow qu'elle avait dû le rencontrer. Le hasard les a fait discuter du fait qu'ils habitaient la même région. Il a dû la faire rêver avec sa façon si poétique de parler des roses. Dans un premier temps, elle s'est sans doute refusée de le trouver génial, sensible et original. Et puis, plus elle se voilait son image plus la tentation augmentait. Elle a résisté longtemps avant de le rappeler.

Je lui reconnais cette résistance. Et un jour elle l'a invité chez nous. Je ne lui pardonnerai jamais.

Je ne pouvais quand même pas empêcher Éloïse d'avoir un ami.

Sous cette pleine lune, le sous-bois me zèbre de ses ombres, quand Éloïse surgit d'un tressaillement de brindille.

Toi : « Ce qui me manquait le plus c'est ta disponibilité.

Tu étais devenu trop accaparé par ton écriture. Et ton carnet secret, c'est lui qui m'a fait tant douter. »

Moi : « Je n'écrivais pas de secrets, ce n'est pas vrai. C'est Charlotte qui t'a dit ça ? Je suis heureux en tout cas de te savoir vivante, enfin... près de moi.»

Une branche craque.

-« Tu le lui as dit, elle me l'a juré. »

-« J'écrivais quelque chose pour te faire une surprise. Tu comprendras que je ne pouvais pas t'en parler. »

Toundra dort profondément, bien qu'elle soit toujours prête à se réveiller en une seconde.

-« Ce n'est pas grave, je finis par aimer cette vie où nul ne sait lequel est le plus vivant. »

-« Moi aussi. »

-« Ah bon ? »

-« Tu ne t'attendais pas à ça, eh bien moi non plus. »

-« Tu ne me désires plus ? »

-« Ça n'a rien à voir avec ça, mais on se parle mieux finalement, non ? Et de choses plus profondes. Tu ne trouves pas ? »

-« Et de lieux communs. »

-« Et de lieux-dits. Chez ton père par exemple. »

Tu pleures à travers les petits cris de Toundra qui gigote d'une patte en rêvant.

-« Je te manque de l'autre côté ? »

-« Ce n'est rien, ça va passer. »

-« Tu aimerais revenir, c'est ça ? »

-« Je ne peux qu'approcher, je ne sais pas encore comment me matérialiser entièrement. Ça ne tient pas. »

-« Essaie encore. »

-« Je ne crois pas. »

-« Tu étais pas mal pour un début. »

-« Je n'ai pas l'esprit à rigoler. »

-« J'ai tout mon corps à te désirer. Essaie encore, je t'encouragerai. »

Le silence ressemble à celui de la demeure quand on n'osait pas dire la suite.

Toi : « Il y aurait un danger si ça devait échouer. »

Moi : « Lequel ? Que tu sois difforme, moins belle qu'avant ? »

-« Que ta douleur soit extrême. »

-« Je suis prêt à ce qu'on m'arrache la peau pour te toucher à nouveau. Ce que j'ai revu de toi est si beau. »

-« Les choses doivent se faire en douceur sinon... »

-« Sinon quoi ? Dis-moi ce que je ne sais pas. »

-« Tu es venu voir mon père ? »

-« C'était ma dernière chance. »

-« Ton carnet secret... »

-« Je n'ai pas fini de l'écrire. »

-« Je n'aurai pas dû t'embêter avec ça. »

-« Ça veut dire que tu t'intéressais encore à moi. »

-« Il ne faut pas lâcher une histoire, sinon c'est elle qui te possède. »

-« Ça suffit tes conseils. Je t'en donne, moi, sur les roses ? »

-« J'ai un problème et tu t'en fous, apparemment. »

-« J'osais espérer que dans la vie spirituelle, il n'y avait pas de scènes de ménage. »

-« Fais-moi rêver. »

-« Tu reviens d'un satellite, comment veux-tu que je fasse mieux ? Tu as dû entendre toutes les conversations du monde d'en haut. Est-ce que l'humain garde espoir ? Comment se parlent-ils, les autres ? »

-« Certains ne s'entretuent pas. »

Silence de pleine lune.

Je m'endors contre un muret qui m'envahit petit à petit de ses mystères accrochés aux lichens. Le défilé indéfini de scènes rurales diverses qui remontent le temps agitent mon sommeil.

Silence bleu.

Mon songe finit par se poser sur un couple de jeunes paysans amoureux qui dort paisiblement au pied du muret. On dirait nous, bien avant l'existence de l'électricité. Leur sommeil idyllique est dérangé par la froideur de l'ombre d'un homme. C'est un militaire anglais, fier comme la stupidité. La demoiselle ouvre les yeux en premier. Elle est terrorisée et se réfugie dans les bras de son amoureux qui réalise, paniqué, la gravité de la situation.

Silence obscur.

Je me prends pour cet innocent qui doit apprendre à être courageux en un rien de temps. Au sol et sans armes, je me retrouve à affronter le fleuret de l'adversaire pointé sur mon ventre. Les rayons du soleil brillent sur son épée en contre-plongée. D'une main, je choppe la lame, de l'autre je le déséquilibre. Ma main saigne. Je hurle à ma belle de fuir à travers champs. J'ignore la douleur. J'empoigne le déserteur et le pousse contre le muret. Il réclame pitié. Je l'étrangle. Ça fera un ennemi de moins dans mon Écosse. Il ressemble étrangement à ton amant, anglais de surcroît. Tu es déjà minuscule, courant vers l'horizon. Je continue de serrer le cou de l'intrus.

Réel silence.

C'est là que j'entends Toundra s'égosiller. Je me réveille et réalise que c'est la gorge de ma chienne que je serre. Je lâche prise et m'assois, hagard, contre les mousses du muret sourd.

Silence d'aurore.

Au petit matin, je suis sidéré face à cette étendue sauvage coiffée de mille teintes.

Des verts amande glissent vers des bleus pâles sans aucune lisière. Elle doit être là, la frontière entre le là et l'au-delà.

Je marche dans les Highlands. Le vent me soutient. Je hume l'air plus qu'il ne faut pour que mon corps n'oublie jamais. Mes yeux dévorent tout, mon âme se sent exister.

Au milieu des genets, tu m'attends, habillée de ton tartan préféré. Je te rejoins, te porte dans mes bras et te fais tourner.

Toi : « Merci mon amour. »

Moi : « D'être venu dans tes Highlands ? J'ai été idiot de ne pas être venu plus tôt surtout. »

-« Non. Merci de m'avoir sauvé la vie. Les Anglais n'ont rien à faire ici. »

Nous rions de voir que nos rêves, le réel et l'au-delà peuvent se combiner naturellement. Ces différences unies deviennent notre vie.

Nous sommes ce ciel tourmenté, la bruyère tenace et l'horizon fraîchement peint. Tout comme les percées de lumière, nous empiétons sur cette terre légendaire.

Rassurée de nous sentir aller mieux, Toundra s'égare un peu pour vivre ses plaisirs de chienne.

Moi : « Il nous fallait juste changer d'air, mon amour. »

Je cours, tirant sans doute un peu trop fort Éloïse par le bras. Je suis possédé par mon élan viril. Tu refrènes ta passion pour que nos désirs durent plus longtemps. Mes rires ne sortent plus de ma bouche. Comme toi, c'est au travers des hautes herbes, des petites pierres qui glissent sous nos pas que je parle. Je manque trébucher. Je ne suis plus habitué à autant de bonheur depuis ton départ.

Au loin, Toundra renifle les mille senteurs de cet espace si immense qu'il semble être la terre à lui seul.

La lumière arrose l'étendue austère de si beaux faisceaux que nous sommes encore plus beaux que ce que nous sommes. Je sens que j'ai le choix de m'évaporer en douceur ou de rester encore avec cette piètre allure humanoïde. Je suis devenu quelque chose d'autre : un Esprit qui outrepassa la peau, mais qui se passe très bien de la mort.

Je me dirige, léger, en t'entraînant fièrement vers une antique tour en ruine. Elle n'a jamais failli à nous défendre pour que l'on demeure écossais.

Ses pierres ont morflé, mais c'est ce qui fait toute sa beauté.

Moi : « Viens. »

Tu me laisses muet, je te redécouvre entière. Tu es maintenant vêtue de cette robe à pois, la même que tu portais quand je t'ai vue pour la première fois. J'approche doucement ma main de ton sein gauche qui frémit.

Toi : « J'ai peur. »

Moi : « C'est moi qui devrais mon amour. »

Je t'entraîne à l'intérieur de la tour effondrée. De multiples sifflements variés résonnent. Ils naissent des courants d'air conflictuels qui montent vers le sommet de la tour.

Toi : « Et si la reconstitution n'était pas parfaite ? »

Moi : « Le commissaire doit la faire à l'heure qu'il est. Laissons-le fouiner. »

-« Je parle de mon corps. »

-« Tu es encore plus belle. Si, je te jure. »

-« Je te désire aussi. »

J'ai la conviction que le lien entre le terrestre et le céleste s'opère d'ici. J'y suis enfin. Je te regarde, amoureux, puis étonné de te voir le regard désolé.

-« Que se passe-t-il Eloïse ? »

-« Mon cœur. »

-« Je ne comprends pas. »

Tu approches avec désolation ma main de ta poitrine. Ta peau est douce mais sans voix. Je vérifie en posant mon oreille sur ton torse aux mille tâches de rousseur. Aucun battement.

Toi : « Excuse-moi, mon amour. »

Tu me regardes profondément comme si c'était la dernière fois. Honteuse que ton cœur ne batte pas, tu disparais, te laissant happer par les courants d'air. Je tends les bras pour te retenir, mais tu es déjà au-dessus des meurtrières.

-« Éloïse ! »

Je reste terrassé de savoir que le pire désormais m'attend sur terre. Au moment où ma foi en la vie allait refaire surface, je sais que tu ne reviendras jamais. La greffe n'a pas pris. Ton corps n'a pas su revenir. J'ai échoué à piétiner mon désespoir, c'est lui maintenant qui va m'avoir. Ça ne manque pas, mon regard se laisse écorcher par une anomalie.

À mes pieds, dans le cercle rongé de la tourelle, une épaisse barre rouillée se cache dans les hautes herbes. Ce bâton de fer me paralyse. Ta tentative a échoué, je vais bel et bien dérouiller. Je revois des mots défiler, des phrases qui s'ébauchent avec vivacité sur du papier. La pointe de mon stylo esquisse un espoir avorté page 213.

« Mon Écosse va bientôt... »

Je lève les yeux de mon bureau. Mon regard se perd une seconde en l'air, comme ces poissons géants jaillissent du fond de l'océan pour ne voler avec tact qu'une minuscule bulle d'air avant de repartir dans les abysses. Une seconde si longue qu'un siècle a dû passer. Tu marches avec lui, bras dessus bras dessous, dans le parc du manoir. Je vous observe derrière la fenêtre. Vous êtes si heureux.

Je pose le stylo plume si durement qu'il tousse une glaire d'encre. Je me lève d'un bond, laissant Toundra enfermée dans la bibliothèque. Descendu du perron, je marche à grands pas sur le gravier.

Je deviens un personnage mal écrit qui s'emballe pour en finir avec sa tâche de second plan. Je me sens loin de mes guerriers, livide comme un réformé avide de perversité. Je perds la maîtrise. Mes pas féroces dictent la marche à suivre. Ma tête déraile, laissant des spasmes guider mes gestes. Arrivé au porche de l'écurie, je me fige, tétanisé par la ponctualité de ma hantise.

De ton côté, tu fais l'amour dans le box vide de ton alezan avec le maître des rosiers. Tu te débarrasses de ton amant aussi brutalement que je le fais avec un verre de scotch quand j'ai exagéré. Piégée dans la stalle, tu essaies de te ressaisir. J'entre dans ce refuge puant de bestialité. J'empoigne une barre de fer. Ce n'est malheureusement plus moi, l'auteur de la suite. Pourtant je le fais.

Je frappe férocement le crâne de l'homme. Un peu de ses cheveux bruns se sont accrochés au pieu ainsi qu'une lamelle de sang. Tu es épouvantée. Ton visage arrive malgré tout à me faire croire qu'il m'aime encore. Grimée d'une peau de paniquée et laide de regrets, tu n'arrives pas à t'empêcher de trembler. Je frappe sans hésiter ta tête comme voulant en faire partir ses vices. Je frappe, cogne, autant de coups que ses nombreuses visites.

Une mèche de tes soyeux cheveux auburn s'agrippe à celle de ton amant sur ce métal athée.

Moi : « Soyez unis dans le malheur. »

Je laisse tomber cette barre qui n'en finit pas de résonner au contact du sol en béton.

C'est là que sereinement, tu me dis tes derniers mots.

Toi : « Je t'aime, Brian, je nous aime. Ce n'est pas un après, c'est un nouveau maintenant. »

Qu'ai-je fait, mon Dieu ? Je ne peux me l'avouer. Mon univers va se démanteler. Non, personne ne le saura jamais.

C'est trop violent à admettre. Je me retrouve à vomir dans la tour que je prenais pour un purgatoire. Mais la suite du meurtre dans ma tête s'enchaîne sans pitié.

Je traîne le corps de l'homme le long de la chapelle et creuse profondément, là où se trouvent tes plus beaux rosiers blancs. Je recouvre le cadavre de terre. J'y replace soigneusement tes jolis rosiers grimpants venus de France. Bien que les rosiers soient dénués de leurs fleurs en cette saison, ils contiennent la sève de votre amour. Je les hais. Quant à toi, je t'allonge sur Churas, ton alezan. Je tire la brave jument vers la forêt. Au bord du lac, je m'en prends à la grosse branche qui s'étale au-dessus de l'eau. Je m'agrippe, tire de tout mon poids. Elle finit par céder et se séparer de son tronc centenaire. Je frotte ton front contre l'écorce pour y déposer de ton sang. J'allonge tendrement la plus belle des inertes près du tentacule de bois. Je laisse Churas errer. Elle ne reviendra jamais.

Terrorisé devant l'épouvante, ou trouvant la scène émouvante, je suis partagé, debout, bien sur mes pieds. Je contemple ce tableau macabre. Les journaux diront : « Morte, son crâne ayant percuté une branche, chute de cheval. »

Étendue au bord du lac radieux en hiver, tu es encore très élégante bien qu'ensanglantée.

« La foudre a dû mal tomber » diront les policiers du coin. Le commissaire, plus malin, ira sur la piste de ton amant. Il lancera un avis de recherche contre lui.

J'ai tué la seule que je voulais voir vivre. Je ne l'admettrai jamais.

Je passe les box au jet d'eau, brosse le sol. J'étale du foin partout comme si des brins de paille pouvaient cacher ce mal. Je suis trempé de culpabilité.

Qui pourrait faire fuir ce passé féroce et immortel ?

Mes visions d'aujourd'hui ne sont que le fruit de mes remords. Voilà pourquoi tu me hantais. Ce n'était pas toi que j'entendais. Ce n'était juste plus moi qui vivait.

En chien de fusil dans la tour ancestrale, mon corps se tordsait de douleur contre la barre de fer rouillé. Je sursaute pour un autre mauvais sort. Un colosse me surplombe. Je reconnais le père d'Éloïse.

Lui : « J'ai trop vécu pour supporter cette épreuve. »

Toundra nous a rejoints. Elle aboie. J'essaie d'être à la hauteur, mais je me crois plus moi-même.

Moi : « Je connais moins la vie que vous. Pourtant je ressens la même chose. »

-« Et ce chien ? »

-« Il est russe. »

-« Je veux dire, c'est le chien d'Éloïse ? »

Moi : « Un ami me l'a offert, mais c'est devenu celui d'Éloïse aussi. »

Ce colosse me tend son bras insensible pour me décoller du sol. Ce n'est pas le genre à beaucoup parler. Son regard devient aussi menaçant qu'un cyclone. Je serais donc allé à sa rencontre pour qu'il me juge ? Je suis pris de panique, mais je ne peux pas m'enfuir. Ses rides n'ont plus rien à perdre. Pourquoi n'as-tu pas réussi ton retour, Éloïse ? C'est là que je réalise que tu l'as fait exprès par cruauté. Je me surprends à croire encore à tes apparitions alors que je sais qu'elles ne sont que le fruit de mon imagination.

Moi : « Vous êtes au courant ? »

Lui : « Sa sœur m'a appelé hier. »

-« Elle m'avait pourtant dit de ne pas vous... »

-« Continuez. »

-« Non, rien. Elle vous a parlé de moi alors. »

-« J'ai raccroché aussitôt que j'ai appris. »

En marchant, nous passons en des endroits si isolés que voir ce géant avec son fusil à l'épaule n'a rien pour me rassurer. Et si je lui arrachais son arme pour le clouer de deux coups de chevrotine ?

Sait-il que j'ai l'ai tuée ? Éloïse lui a sans doute rendu visite et il me le cache. Ce seul doute me retient d'agir. « Bien joué Eloïse, je me rends. » Je voudrais tant que tu me parles encore. Je suis le meurtrier qui n'a plus de cartes en main, mais qui se raccroche à un joker impuissant. Tout en marchant à côté de ton père, je cherche un moyen de m'enfuir.

Le commissaire devait bien jubiler quand il me voyait transpirer devant lui, il savait. Il prenait du plaisir à me laisser croire que je le bernais. En fait, nous nous réjouissions tous les deux que la partie continue.

Ton père et moi revenons à une campagne plus rassurante avec quelques toitures à l'horizon pour finalement arriver à sa voiture, une Volvo déglinguée.

Je n'ose pas parler. De toute façon, il n'est pas là pour écouter. C'est évident. Pour Toundra c'est toujours les vacances.

Il claque à deux reprises sa portière qui n'arrive pas à se fermer. Je ferme la mienne rêvant de la voir rester ouverte. Le paysage qui défile pendant notre déplacement est toujours beau. Je me sens emprisonné dans cette voiture du siècle dernier. Même si les interférences l'emportent, c'est encore la même chanson d'amour qui passe sur la radio. Je m'étonne de sourire, une coïncidence de plus que je n'aurai pas résolue. Un trou dans la taule du plancher montre le chemin bosselé qui défile sous mes pieds. Le vieil homme m'observe puis repose ses yeux fripés vers la route. Ce silence prémédité de sa part me renvoie de force au lendemain de cette maudite nuit.

Moins à chaud, je me mettais plus sérieusement à la place de la police. Elle ne croirait jamais à cette chute de cheval. Et puis Éloïse méritait mieux. C'est pourquoi j'avais placé le corps de ma bien-aimée dans une barque. Tu étais plus lourde que quand je te portais pour t'emmener dans la chambre d'amour. La grande branche émergeait en épave désormais sur le lac. Je ramais, emmenant ma belle au milieu du lac. La fine couche de glace craquait. Cette fois, lestée d'une sculpture d'ange amputée d'une aile. Tu devrais apprécier. C'est dans la petite chapelle que j'avais pris ta statue préférée. Je te basculais par-dessus bord. Tu coulais. Tu semblais t'envoler vers les profondeurs de la vérité alors que tu me regardais m'en aller vers les cimes de l'enfer sur terre. Nous nous éloignons ensemble.

Moi : « Plus romantique. Je sais que tu préféreras ce départ. »

C'est une autre fin. Le même crime avec plusieurs versions véridiques.

Je pouvais te faire mourir de plein de façons car tu n'étais morte encore qu'à mes yeux.

La police n'est arrivée qu'une semaine plus tard quand Charlotte les a appelés, affolée de me voir inconsolable devant le départ inattendu d'Éloïse. Le commissaire a fait ses recherches sans trop m'inquiéter. Il pense à une fugue avec l'homme aux rosiers : une vulgaire histoire de cul en somme. Ce flic aurait pu sembler touchant en apparence. Il voulait que tu me reviennes, oui, mais en pleine gueule.

C'est ensuite que je me suis réfugié dans la chapelle de mes ancêtres. Les mains terreuses, les yeux gonflés de sang, à genoux j'avais perdu mon rang.

La radio s'arrête net. C'est le père d'Éloïse qui veut me ramener à un maintenant si indigeste pour moi. Dans la voiture, il me regarde étrangement de ses yeux usés par la vie, le temps, la solitude, les emmerdes et l'alcool. Je sens que c'est là que tout va basculer. Si j'avais le courage, j'irais me rendre à la police pour tout avouer. Mais trente ans de prison ferme, je préfère la fermer.

Je retiens ma respiration. Je regarde une dernière fois ce beau paysage. Je suis prêt. Le père d'Éloïse va faire son entrée, je le sens. Je ferme les yeux. Il se racle la gorge. Il tente de parler, mais sa toux grasse l'oblige à inspirer à nouveau. Ce bref sursis aggrave mon malaise. Une larme orpheline s'évade de sa boîte crânienne incassable. Je me crispe. Les jugements en famille, ce sont les pires.

Lui : « Nous n'avons jamais eu l'occasion de nous parler. »

Il se le confirme d'un signe de tête.

Moi : « Je n'ai rien fait pour, non plus, il faut dire. »

Il ne m'engueule pas. Il est lui aussi dans ses pensées. Nos deux âmes auraient-elles déserté, laissant nos corps sur pilote automatique se dessécher ?

Nous ne parlons plus. Nous ne savons plus. Nous ne ressentons plus. Nous avançons sur ce chemin cahoteux. La voiture n'a pas de GPS. Où allons-nous ? Je suis prêt à parler de ce système de guidage pour décongeler l'atmosphère quand sa bouche s'entrouvre, laissant paraître un filet de salive.

Lui : « J'ai tué ma fille. »

J'en tousse, me demandant si ce n'est pas une supercherie de sa part pour que je nie et me confesse. Je ne tombe pas dans le piège. Il continue.

Lui : « Je l'ai laissée faire tout ce qu'elle voulait. Elle était gâtée, trop. Avant de vous connaître, elle voulait déjà ne faire que ce qu'elle désirait, au point qu'aucune école, aucun professeur ne pouvait lui expliquer quoi que ce soit. Aucune femme n'arrivait à lui donner des notions de civilité, de bonnes manières. Elle était vraiment l'inverse de sa sœur. Pourtant c'est elle que j'ai toujours préférée. Dur à reconnaître pour un père, non ? Elle voulait vivre comme bon lui semblait. De son propre monde, me disait-elle, écoutant ses Highlands lui dicter. Elle guettait les augures dans les moindres gestes autour d'elle. Je n'ai pas su l'aider, ma propre fille, mon bébé. »

La voix de l'homme, au fur et à mesure qu'il me parle d'elle, se transforme légèrement en celle d'Éloïse.

Lui : « Elle rêvait de nager dans le ciel, comme elle disait, et d'épouser toutes les formes terrestres pour faire parler la nature. Elle me désespérait. Je me suis terré dans un silence meurtrier. Ça fait du bien de parler, de vous le dire après vous en avoir voulu pendant toutes ces années. »

Le visage de son père se décompose progressivement, puis c'est au torse de se désagréger par petites parcelles de peau. Ce qui ne empêche pas l'homme de continuer ses explications de plus en plus aiguës.

Lui : « Quand elle venait ici faire le point dans vos moments difficiles, elle était la même, impossible à raisonner. Par contre, qu'est-ce qu'elle vous aimait... Elle ne voulait entendre parler que de vous. J'avais du mal à me prêter au jeu puisque je ne vous connaissais pas. »

Le père d'Éloïse a perdu sa cage thoracique, son bras droit et la moitié du visage maintenant. Ça n'a pas l'air de l'inquiéter. C'est bien ce qui me tracasse, vu que c'est lui qui conduit. Je respecte néanmoins sa conversation tout en serrant les fesses.

Moi : « Vous parlait-elle des rosiers ? »

Lui : « Elle me parlait d'un homme qui avait cette passion, oui. Elle était en admiration devant ses connaissances. Mais elle le trouvait trop lisse, trop ennuyeux et technique. De toute manière, il n'y avait que vous qui comptiez, alors... »

La place du chauffeur est vide désormais. Seule la voix du père continue de bavarder et tressaute avec la suspension usée de la voiture qui lutte contre les ornières du sentier.

Lui : « Elle avait un sale caractère, mais comment lui en vouloir, elle était si... particulière. »

-« Vous voulez que je vous dise la vérité ? »

-« J'étais là, j'ai tout vu, à quoi bon. C'est juste trop con. Il faut que je te dise. J'ai un trou. Qu'est-ce que je devais te dire de si important ? Ah oui, si tu passes en ville, achète-moi le programme télé de la semaine. Non, je blague. Je raconte n'importe quoi parce que si j'arrête de parler, j'ai l'impression que quelque chose de terrible va nous arriver. Parler occupe. Même les amoureux craignent les trop longs silences. »

-« Eh bien parle alors, parle ! »

-« Parler fait passer le temps. Je ne t'en veux pas. »

-« Après tout le mal que je t'ai fait ? Je ne comprends pas. »

-« Je ne t'en veux pas de paniquer. L'inconnu fait peur. Je le connais bien, ne t'inquiète pas. Parler vrai. »

-« Je ne veux pas spécialement de l'autre côté. »

-« Je comprends. Parler pour ne rien dire. »

Nous quittons la route.

-« Je m'en fous, parle. Oui, raconte n'importe quoi. Parle encore, je t'en supplie. »

-« À quoi bon parler, mon amour. »

On va avoir un accident. De ma place de passager, je saisis le volant et fais tourner la voiture comme je peux.

-« Parle dans le vide, merde, mais parle ! »

La voiture fonce vers la falaise. Un barrage de police fait tout pour nous arrêter. Il y a même le commissaire Dewill qui fait de grands signes. La voiture décolle au dessus de la rangée de flics. Le commissaire dégaine son téléphone mobile et filme notre envolée. Ses hommes sortent leurs armes.

Le commissaire Dewill : « Ne tirez pas, ne tirez pas ! »

Les frictions de la taule de la voiture contre le grand air me disent : « Je nous aime. »

La voiture ne chute pas.

Moi : « Qu'est-ce que... ? Éloïse ! »

La caisse disparaît à l'horizon vers le soleil orange.

Nous partons au ralenti vers cette toile de fond comme la pointe d'un pinceau pour marquer la dernière touche. Le crépuscule est parfait.

Plus rien, aucune sensation, si ce n'est d'union.

Un carnet à cacher durant quelques semaines. Je suis enfin arrivé à la fin sans que tu me le prennes. Des notes qui n'ont pas échappé à Charlotte, brave, mais indiscreète. Des mots sur Éloïse et moi. Après avoir fait l'amour, mon état ressemble à l'idée que je me fais de la mort. Je m'invente une suite superposée à nos vies et je descends l'écrire. Ainsi nous pourrions encore nous voir, nous parler quand l'un de nous sera parti. Celui qui restera se laissera aller avec ses pensées tout en lisant ce carnet biscornu. Il se lit à n'importe quel page même à l'envers, même fermé. Il est un peu de nous. Je nous ai fait disparaître bien avant l'heure sur ce papier pour ne jamais que l'on se quitte surpris.

Il y reste de la place pour que le dernier de nous deux puisse y inscrire ses propres notes. Ainsi, nous pourrions toujours dialoguer..

Alourdi d'avoir écrit toute la nuit, je sens le poids de la propriété presser mon cœur. Je n'ai aucune envie de mourir pour autant, j'aime trop la vie. J'ai fini cette histoire, soulagé, mais inquiet de ton avis. Je n'ai pas tué ta chair, mais reste néanmoins son meurtrier.

Mon barzoï entrouvre un œil quand il m'entend me lever. Trop bien allongé, il ne réclame pas de promenade à cette heure tardive.

Je monte les marches à pas de velours. J'entre dans la chambre de mon Éloïse. Je pose délicatement mon carnet secret sur ta table de chevet. « Ton écho ne meurt pas » est écrit à la main sur la couverture. J'espère que ce titre te donnera envie de l'ouvrir.

Tu dors avec un délicieux sourire. Je m'allonge à tes côtés sans faire de bruit. Je t'embrasse délicatement le cou et te chuchote : « Je m'endors heureux que tu sois à mes côtés. »

Cette petite nuit-là, j'ai pleuré comme un enfant, mieux, comme quand j'étais enfant : pleuré longtemps. Ce sont des larmes chaudes qui semblent savoir déjà que la vie nous attend, qu'elle sera magnifique et dure à la fois. Enfant, j'avais une sensation d'avoir un plan de route pour vivre pleinement tous mes rêves. À part que ce plan risquait d'être piétiné par inadvertance par mes parents ou par l'aigreur d'un adulte. Comment leur dire alors que je ne savais pas encore parler ? C'est ça qui me faisait pleurer, je crois. Comment rester soi avec autant d'orages alentour sans devenir orageux soi-même ?

C'est avec ces questions que je trouve le sommeil ou plutôt qu'il finit par me retrouver.

Très tôt, Éloïse se réveille à l'heure où l'Écosse ne sait pas encore ce qu'elle va faire. J'entends son bras qui glisse jusqu'à la table de chevet et sa main langoureuse se saisir du carnet. Pour une fois, elle n'est pas descendue prendre immédiatement son petit-déjeuner. Elle est restée assise sur le lit à lire cette histoire. Je suis pétrifié, n'osant pas bouger, à peine respirer.

Que pense-t-elle de ce qu'elle lit ? À quelle page en est-elle ? Va-t-elle le prendre mal ou m'enlacer de bonheur ? Un seul indice est le bruit de sa main qui caresse son visage pour effacer des larmes. Ne crions pas victoire, ce sont peut-être les dernières larmes de son rêve qui rechigne à s'éteindre dans l'aube. Je l'entends faire des pauses.

Je n'ose pas bouger, encore moins me retourner. Je suis transi dans l'attente du verdict. Finalement le son étouffé du carnet qui se referme me glace. Je n'ai jamais été aussi inquiet de savoir ce qu'un lecteur pouvait ressentir.

Je sens la main d'Éloïse me flatter délicatement le dos. Cela dit, elle le fait tous les matins. Puis elle se lève et sort de notre chambre. Je suis sûr qu'elle a détesté et qu'elle n'éprouve que de la compassion pour cet aveu impossible à dire directement. Ma jalousie va lui déplaire. Je suis allé trop loin. J'ai peut-être provoqué le pire en voulant l'éviter. L'ai-je vexée ?

Je me lève prématurément. Par la fenêtre, j'aperçois Charlotte qui arrive en vélo, ponctuelle comme tous les matins et comme certains étranges présages aussi.

Je descends sans faire de bruit jusqu'à mon bureau, le seul véritable point central de mes réflexions. J'en suis presque à regretter notre vie que je venais d'achever d'écrire. Il se passait toujours quelque chose au moins. Parfois sur terre, cet état de « rien » me désespère. Je n'ose pas aller demander à Éloïse si elle a aimé. Je caresse mon barzoï. Je me mets à écrire à jeun. Ce sont souvent les mots les pires. Cette page 213 est trop aride à reprendre. Je l'avais abandonnée pour finir mon carnet secret. Je me replonge sur ma guerre écossaise en cherchant des clés introuvables pour réconcilier les clans et les envahisseurs entre eux. Il faut signer d'urgence des accords de paix, arrêter le carnage. Chaque responsable a honte d'avoir engendré tant de sang pour si peu de raisons comme d'habitude. Ces hontes devraient arriver avant la fin. Seulement l'orgueil, le refus d'admettre qu'on ait pu s'être trompé prolonge les conflits jusqu'aux limites de l'apocalypse, quel gâchis.

J'entends Éloïse passer délicatement dans le couloir et se diriger vers la salle de bain. Elle doit croire que je dors. Je devrais aller la voir et lui demander son sentiment, mais une force farouche me bloque sur place devant l'armistice sur le papier. Je lui ai donné mon carnet secret, maintenant je dois en finir avec mes braves guerriers épuisés.

Il faut dire qu'Éloïse aime s'imprégner un certain temps des textes qu'elle lit avant de m'en parler, surtout des miens. Elle ne supporte pas que je lui demande ce fameux : « Et alors ? Alors ? » Je me persuade à contrecœur que je dois respecter son silence. La soif du verdict d'Éloïse m'a pris en otage. Des méandres filandreux de questions me harcèlent sans réponse : « L'aurais-je blessée ? Aime-t-elle réellement cet homme ? De l'avoir écrit, je me sens moins jaloux, mais il ne faudrait pas qu'Éloïse me provoque. Je veux bien qu'il passe la voir de temps en temps à condition qu'ils en restent aux rosiers. »

Un carnet secret, ce n'est pas comme un roman, je pourrais peut-être demander l'avis d'Éloïse?

Je reprends péniblement mon écriture du roman, quand je lève la tête, attiré par le bruit du robinet de la baignoire qui déverse son torrent fumant. Éloïse est au-dessus maintenant. Je n'ai que quelques pas à faire pour aller lui faire l'amour dans la salle de bain. Dans nos échanges éperdus, s'abandonnera-t-elle alors à m'avouer son impression ? La séduire pour la faire parler. Ma stratégie m'écœure. Mon plan s'écroule. Sent-elle tout ça de son bain ? À quoi pense-t-elle là-haut ? À qui ?

J'ai passé une grande partie de la nuit à déverser ma jalousie sur le papier. Il m'en resterait encore ? Je dois me ressaisir et me convaincre de l'utilité d'achever ce roman plutôt que d'attiser ma parano.

Les pensées tordues du général anglais seraient devenues miennes ? Moi qui écrivais pour me libérer, me voici possédé par les ennemis de mon propre peuple. Paniqué, je me fige sans pouvoir même achever une majuscule. Je pose mon stylo au soubresaut pacifiste pour me diriger lâchement dans la cuisine. Je n'arrive pas à écrire la paix.

Charlotte m'a préparé un café bien noir, des tranches de pain complet, de la confiture de myrtilles et deux beaux œufs frits. Je me nourris sans pour autant juger le mériter.

Moi : « Vous avez vu madame ? »

Charlotte : « Oui, monsieur. »

-« Elle vous a dit quelque chose ? »

-« Rien de particulier, monsieur. »

-« Bien. Elle vous a paru comment ce matin ? »

-« Très heureuse, elle a même siffloté. »

-« Elle a dit que cette journée était extraordinaire. »

-« Oui, monsieur. »

-« Elle aime ce mot, moi aussi désormais. »

Je souris, attendri de savoir ma femme guillerette. Je me sens rassuré, profitant ainsi mieux de mon petit-déjeuner. Je me dis qu'elle a dû aimer ce qu'elle a lu et qu'elle va bientôt m'en parler. Je suis presque gêné par la présence de Charlotte. Il n'y aurait que moi, je la congédierais pour la journée pour faire de cette demeure un refuge d'amoureux aveuglés par la luxure. Mais ça pourrait contrarier Éloïse que j'empiète sur son rôle de maîtresse de maison. Et ça, je ne le veux pas.

Je me dois désormais de mieux la comprendre si je ne veux pas la perdre. Il faut que je partage plus de temps avec elle. Je vais lui accorder ce qu'elle mérite : de l'attention affectueuse.

Charlotte : « Monsieur veut encore du café ? »

-« Non merci Charlotte. Elle vous a parlé de quelque chose en particulier ? »

-« Elle ne parle pas beaucoup le matin. »

-« C'est vrai. »

-« Elle semblait heureuse dans ses pensées. »

-« Elle a aimé alors. »

-« Pardon ? »

-« Non, rien. Au fait Charlotte... »

La cloche sonne à l'entrée au moment où je m'apprêtais à demander à Charlotte si elle avait fouillé dans mon bureau. Sentant un malaise, Charlotte va pour ouvrir quand la voix d'Éloïse résonne avec une fraîcheur inattendue dans le grand escalier.

Éloïse : « Laissez, Charlotte, je vais ouvrir, je vais ouvrir. »

Mon visage durci confirme que des pensées ombrageuses existent toujours en moi. Je les avais presque oubliées.

Je sens une présence passer à l'extérieur de la cuisine. C'est Éloïse et son ami. Ils marchent, si heureux et complices, bras dessus bras dessous, en direction de la serre. Il tient un nouveau pied de rosier grimpant. Elle est subjuguée. Ils sont si naturellement heureux grâce à leur passion commune pour les roses. Et ce rire si pur d'Éloïse mélangé à celui si rude de cet abruti.

C'en est trop. Le bonheur matinal d'Éloïse n'était pas dû à la lecture de ce carnet. Furieux, je balance la serviette sur la table et fonce dans le couloir. J'aurais dû ne jamais lui faire lire le moindre mot surtout. Je me sens trahi par moi-même. Je croise Charlotte, gênée. Je ne dis rien, mais mon cou rouge de sang avoue l'atmosphère.

Je m'engouffre dans la bibliothèque pour me replonger dans mon écriture, décidé à déchirer le traité de paix à la fin de cette maudite page 213. J'ai du mal à trouver des mots qui ne soient pas saignants. Toundra vient s'asseoir à mes genoux. De sa patte maligne elle me conjure de l'emmener faire un tour. Elle insiste en ajoutant son petit gémissement favori qui ressemble à la ténacité d'une femme quand elle est prise par un caprice.

Moi : « Couchée ! »

Toundra se terre sous le bureau et moi je terre ma tête dans mes mains. Charlotte, voulant bien faire, m'apporte quelques scones tout chauds et un café.

-« Vous pouvez disposer, Charlotte. Revenez demain. »

-« Mais monsieur ! Et madame ? »

-« Revenez demain, c'est clair ? »

Charlotte délace le cordon de son tablier et quitte mon bureau sans comprendre ce qui lui arrive.

Je parviens péniblement à écrire ces mots en tremblant :
« Contrairement à un crime, la jalousie est pire à vivre qu'à avouer. »

Les gouverneurs et souverains sont déconcertés par ce que vient de leur dire le prince écossais. Je ne sais plus ce que je fais, si je vis ce que j'écris ou si je vis quelque chose de déjà inscrit.

Dehors, les roues de la bicyclette de Charlotte écrasent les gravillons.

L'assemblée, furieuse, se lève. Des cris de protestation se font entendre. Les voix : « Pas de bicyclettes dans notre époque ! »

D'autres voix : « C'est le progrès qui nous sauvera tous, aussi bien les Anglais que les Écossais ! »

Le parchemin de réconciliation est déchiré. Les portes se claquent. Le prince reste debout, seul. Il attend que ma plume lui dicte quoi faire. Je m'é gare dans cette nécessité de me raccrocher à la page pour tenter d'oublier le bonheur d'Éloïse.

La pointe de mon stylo esquisse un espoir avorté page 213.

« Mon Écosse va bientôt... »

Je lève les yeux de mon bureau. Mon regard se perd une seconde en l'air, comme ces poissons géants jaillissent du fond de l'océan pour ne voler avec tact qu'une minuscule bulle d'air avant de repartir dans les abysses. Une seconde si longue qu'un siècle a dû passer. Tu marches avec lui, bras dessus bras dessous, dans le parc du manoir. Je vous observe derrière la fenêtre. Vous êtes si heureux.

Je pose le stylo plume si durement qu'il tousse une glaire d'encre. Je me lève d'un bond, laissant Toundra enfermée dans la bibliothèque. Arrivé sur le perron, je marche à grands pas sur le gravier.

Je deviens un personnage mal écrit qui s'emballe pour en finir avec sa tâche de second plan. Je me sens loin de mes guerriers, livide comme un réformé avide de cruauté. Je perds la maîtrise. Mes pas féroces dictent la marche à suivre. Mon âme déraille, laissant des spasmes guider mes gestes.

Onze ans après.

Un matin où aucun mot ne venait, d'ailleurs ils se faisaient de plus en plus rares dernièrement. Ce dimanche ennuyeux comme tant de dimanche, je me décide à repasser devant le manoir de notre histoire.

À vendre.

Mes remplaçants se sont déjà lassés ?

Si seulement je pouvais le racheter. La grille repeinte est ouverte. Je gare la voiture que mon éditeur m'avait un jour prêtée et n'a jamais osé me réclamer depuis.

J'ose entrer dans le parc fleuri.

J'aperçois au loin ma bâtisse séculaire qui me rappelle à elle. Elle est remplie du pardon des pierres, mais fière comme une femme délaissée.

Une limousine noire est garée devant le grand escalier. Il fait beau. Je fais de mon mieux pour cacher ma misère en redressant le col de mon manteau élimé. Je frotte mes Weston usées contre la flanelle grise de mon pantalon trop court. Je me penche pour remonter mes chaussettes. Me voilà presque présentable, vu de loin.

Je tousse pour chasser ma timidité. J'avance humblement, me retrouvant propriétaire des lieux un instant.

Propriétaire de mon passé, par contre, je le demeure à jamais. Il n'est pas à vendre, lui. Je serais presque prêt à le liquider, ce chemin arrière. Brader mes traces pour retrouver goût à la vie.

Le parc est couvert de couleurs avec un zeste d'antique.

Je pénètre doucement dans mon ancien manoir. À peine ai-je franchi le seuil que je m'enorgueillissais de toute ma lignée.

Personne, les volets sont à demi fermés. Aucun meuble, mais leurs contours cubiques ont délavé le papier peint. Les boiseries n'ont pas bougé dans la bibliothèque. J'emprunte les marches qui mènent à notre ancienne chambre. Je reste un moment déçu par la vision de notre lit absent, de la lumière pâle. Quand j'entends au-dessus de ma tête absente un craquement.

Je monte sans faire de bruit à l'étage du dessus. Je ne vois rien d'anormal à ce niveau qui jadis servait de logement aux serviteurs. Nous n'y allions jamais depuis la mort de mon arrière-grand-père. C'est là qu'il s'adonnait à tromper sa femme.

Sans conviction, j'emprunte l'échelle qui mène au grenier. À peine mon visage émerge-t-il du plancher que j'aperçois des bottines élégantes surmontées d'une longue jupe colorée. Une taille accentuée par une veste d'un cuir si fin qu'il transforme mon ennui maladif en une curiosité. Un chapeau sur cette silhouette élégante m'empêche de distinguer de qui il s'agit. Ce doute à l'identifier me fait prendre du retard sur l'inconnue. Elle se retourne en un éclair.

Un tremblement de terre dans mon cœur, tu me reconnais.

Ma bouche veut crier ton nom. Le carnet que tu tiens s'échappe de tes mains. Je me rapproche de toi au ralenti.

Je crains que le parquet vermoulu nous sépare à jamais en se fissurant net. Tu récupères le carnet sur lequel est inscrit en première page : « Ton écho ne meurt pas ». Tu me le tends tendrement. Je le prends calmement, ne regardant que toi. Chacun de nous deux le tient. Le premier courant de nos retrouvailles passe par lui. Je t'envoie mes sincères regrets et toi tes indulgences extrêmes. Nous restons un instant figés à nous regarder, laissant nos plus nobles ondes s'appriivoiser à nouveau. Mutuellement, nous recouvrons la partie indispensable qui nous manquait : l'échangeable de l'autre.

Je me souviens de ce maudit jour de la page 213 inachevée. Après avoir marché sur le gravier, j'étais entré dans la serre. Furieux de vous voir partager l'amour de ce nouveau rosier grimpant. Ton ami ne te touchait pourtant pas, si ce n'est ta main gantée pour donner la bonne inclinaison au sécateur. Néanmoins, j'ai ordonné à ce con de ne plus jamais revenir te voir. Il partit sur-le-champ. Il n'avait pourtant fait que t'enseigner l'amour des fleurs. Je ne vous avais pas tué comme dans le carnet secret, mais je venais de déclencher notre fin.

Toi : « Tu gâches tout. »

Aussi noir fut-il, tu venais de m'offrir ton regard pour la dernière fois. Il ne m'a jamais quitté depuis, bien qu'il voulût me dire : « Adieu. »

Toi, partie chez ton père pour ne plus jamais me revenir. J'errai dans mes terres, ivre d'alcool pour ne plus jamais avoir pieds sur terre.

J'ai tout fait pour me ruiner. J'ai vendu le manoir. Ce sont les nouveaux propriétaires qui ont dû ranger ce carnet dans cette malle, car quand je suis parti j'ai tout abandonné ici, sans doute même ma flamme d'écrire. Toundra s'est laissée périr en t'attendant. Et moi, je me suis noyé à aimer des femmes pour t'oublier dans leurs étreintes. Des femmes que je ramenaïs d'Édimbourg, celles qui se dandinent au printemps. J'approchais les plus belles, je les flattais. Je leur jurais l'amour sans y croire, mais je les obtenais. Elles le sentaient et m'ont d'autant plus dépouillé. Elles ont eu bien raison.

Pendant que j'ai revisité notre rupture plus vite que le son, tu t'es blottie contre moi sans que je le réalise vraiment. Ou plutôt ça me semble si normal que l'on soit ensemble, comme si ces onze années de séparation n'avaient été qu'une mauvaise nuit à passer.

Je chiale le premier. Tu poses ta main douce sur ma bouche trempée.

Quel beau monde quand on arrive à s'expliquer l'essentiel grâce à de simples onctions lacrymales et de spontanés rictus embarrassés.

Un homme apparaît en contre-jour. Un frisson fatidique s'empare de moi. Et si c'était l'ami aux rosiers ? Ce n'est que le responsable de l'agence immobilière qui s'en veut de nous avoir dérangés. Il toussote, regarde ailleurs et s'évapore pour ne pas rater sa vente.

Moi : « Tu le connais depuis quand ? »

Toi : « Ne recommence pas. »

-« Au contraire, je le trouve plutôt pas mal. »

J'entends dans le creux de mon oreille un léger souffle qui me susurre un dialecte enchanteur.

-« Même quand les jours n'existeront plus, nous nous aimerons encore. »

-« Je n'en demande pas tant bien que ce soit mon rêve. »

-« Rêvons fort alors. »

-« Essayons à nouveau. »

-« Sortons des mots. »

Je m'apprête à jeter le carnet parmi les vestiges du grenier. Tu le glisses délicatement dans la poche de ta veste. C'est ta réponse.

Je recule d'un petit pas timide. Tu me retiens pour m'embrasser suavement.

Éloïse : « J'aime tes baisers. »

J'immisce mes mains ridées le long de ton dos cambré. Ma tenue de lord déchu t'attendrit sous cette lance de lumière due à une ardoise manquante. Ton bas-ventre s'accapare ma cuisse endiablée. Nos salives s'échangent notre éloignement injuste. Nos langues veulent plus. Nos chairs cherchent à ne faire qu'une. Nous toucher partout. Nous sentir. Il nous faut tout de nous. Rien n'est jamais assez quand nos souffles se perdent à vouloir s'asphyxier ainsi. Notre envie nous dépasse. Nous ne savons pas qui de nous deux voudra plus. Nous réclamons tant.

On ne sait que s'aimer.
L'oublier peut tuer...

Fin

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.